Y 4 K — X
53459 / A
Vol. 1
X — 5.
X — 6.

X — X.
Y — 4.

HISTOIRE DE LA CONQUETE DU PEROU.

88050

HISTOIRE
DE
LA DE'COUVERTE
ET DE
LA CONQUESTE
DU
PEROU.

Traduite de l'Eſpagnol
D'AUGUSTIN DE ZARATE,
Par S. D. C.

TOME PREMIER.

Seconde Edition revûë & corrigée.

A AMSTERDAM,
Chez J. LOUÏS DE LORME, Libraire ſur le Rockin, à la *Liberté*.

M, DCC. XVII.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PREFACE DU TRADUCTEUR.

ENtre pluſieurs découvertes dans les Arts & dans les Sciences qu'on a fait depuis quelques centaines d'années, il y en a trois fort remarquables, qui ont produit de très-grands effets dans le monde, bons & avantageux à quelques égards : mais auſſi ſouvent mauvais & préjudiciables à la Société humaine par la mauvaiſe diſpoſition des hommes qui fait qu'ils abuſent de tout. Il n'eſt pas difficile à comprendre qu'on veut parler de l'invention de la Poudre à Canon vers la fin du XIV. Siécle : de l'Impreſſion vers le milieu du XV. & de la découverte du Nouveau Monde au commencement du XVI. On n'ignore pas que Chriſtofle Colomb en

 avoit

avoit découvert quelque choſe dès l'an 1492. & que cinq ans après en 1497. Americ Veſpuce découvrit ce grand Continent qui a pris de lui le nom d'Amérique: mais on peut dire néanmoins que les plus grandes & les plus conſidérables parties n'en ont été découvertes qu'au commencement du XVI. Siécle. On a trouvé en divers endroits des Païs habitez par des Peuples fort barbares & fort ſauvages; & pourtant preſque par tout quelque forme de Gouvernement & de Police. On a trouvé ſur tout deux grands Empires gouvernez avec Art & avec Politique depuis quelques Siécles par une aſſez longue ſuite de Rois: l'un dans l'Amérique Septentrionale, qui eſt le Mexique, & l'autre dans l'Amérique Méridionale qui eſt le Pérou. Ces deux grands Empires ont été découverts & conquis d'une maniére aſſez ſurprenante par un petit nombre d'Eſpagnols dans le cours de peu d'années: Le Mexique par Fernand Cortez, & le Pérou par François Pizarre. Comme on vient de donner depuis peu au public une traduction Françoiſe qui a été bien reçûë, de l'Hiſtoire

toire qu'Antoine de Solis a écrit en Eſpagnol de cette découverte & de cette Conquête du Mexique, on a crû que l'Hiſtoire de la découverte & de la Conquête du Pérou en François pourroit auſſi être agréable à pluſieurs perſonnes qui n'entendent pas l'Eſpagnol. On a donc choiſi un Hiſtorien qui paroît ſincére & déſintéreſſé, & qu'on ne ſauroit ſoupçonner de déguiſer la vérité en faveur de ſon Héros, parce qu'il n'en a point; & qu'on auroit peut-être de la peine à deviner de tous les perſonnages qui paroiſſent dans ſon Hiſtoire, s'il a de l'affection & de l'attachement pour quelqu'un plus que pour les autres. Cet Hiſtorien eſt Auguſtin de Zarate qui écrit d'un ſtile ſimple & naturel, mais avec beaucoup de bon ſens & d'une maniére qui paroît aſſez propre à faire que ſes Lecteurs s'intéreſſent dans ſon recit. Au reſte, perſonne n'ignore que la découverte du Pérou & des riches Mines qu'on y a trouvé, ont eu de grandes influences dans toutes les affaires de nôtre Europe, où l'argent eſt devenu beaucoup plus commun qu'il n'étoit auparavant. On ſçait que vers la fin

du quinziéme Siecle, on trouvoit prodigieux que Louis onziéme Roi de France tirât sur son Royaume *quarante-sept cent mille francs par an*, comme parle son Historien Philippe de Comines, qui remarque † *que Charles VII. Prédécesseur de Louis n'avoit jamais tiré que dix-huit cens mille francs, & qu'ainsi par cette éxaction plus que doublée, chacun estimoit le Royaume bien attenué tant des grands, que des moyens, & que des petits, parce qu'ils avoient porté & souffert vingt ans ou plus de grandes & horribles Tailles qui ne furent jamais si grandes à trois millions de francs près.* Ce sont les termes de cet Auteur. Aujourd'hui dans les mêmes lieux où cela paroissoit si prodigieux alors il ne feroit pas la dixiéme ou la vingtiéme partie de ce qui s'y leve, puis qu'on n'y parle que par cinquantaine & même par centaine de millions. A la vérité il ne faut pas attribuer un si grand changement tout entier à la découverte du Pérou, il y a plusieurs autres causes qui y concourent, & dont ce n'est pas ici le lieu de parler : Mais il faut pourtant avoüer que si ces précieux métaux l'or & l'ar-

† Liv. 5 Chap. 18.

& l'argent n'avoient pas été aportez en quantité de ce Nouveau Monde dans nôtre Europe, on n'y compteroit pas par de si grosses sommes, & on n'y entretiendroit pas un si grand nombre de troupes réglées. Les Lecteurs seront donc sans doute bien aises de voir comment a été découvert & conquis un Païs d'où nous est venu tant de bien, & tant de mal, par l'abus que les hommes font de tout, & qu'ils n'ont pas manqué de faire des richesses que ce Païs nous a fourni. On a remarqué que dans l'espace de moins de cinquante ans, des seules Mines de Potosi on avoit aporté en Espagne pour le Quint du Roi seulement, près de quatre cens millions. On peut aisément conjecturer par-là, combien & Potosi & Porco & Quito, & plusieurs autres endroits, en ont pû fournir en plus de cent cinquante ans, tant pour le Quint du Roi, que pour le compte des particuliers. On voit aujourd'hui une Ville qui contient pour le moins quatre mille maisons belles & bien bâties nommée Potosi, & située dans un lieu autrefois desert, & qui comme nôtre Auteur le

remarque, doit sa naissance à la découverte des Mines de la Montagne du même nom. Cette Ville a des Eglises magnifiques, & tous ses habitans sont riches & ne se servent qu'en Vaisselle d'argent. Les autres Villes dont il est parlé dans cette Histoire subsistent encore aujourd'hui pour la plûpart, & les plus considérables sont Quito, Ciutad de Los Reyes ou Lima, Cusco, la Plata, Aréquipa. Cusco étoit autrefois la Capitale de tout le Païs, c'est aujourd'hui Los Reyes qui l'est. Le Pérou porte le titre de Royaume, & véritablement il est assez étendu & assez considérable pour mériter ce nom: ainsi ceux qui en sont Gouverneurs pour le Roi d'Espagne portent le nom de Vice-Rois. Il y a dans le Païs plusieurs Evêchez & deux Archevêchez, l'un à Los Reyes, l'autre à la Plata où il y a aussi une Audience Royale qui est une espéce de Cour Souveraine, à peu près comme sont les Parlemens en France: Il y a encore une troisiéme semblable Cour à Quito; si bien que deux, savoir celle de Quito & celle de la Plata, sont situées aux deux extrêmitez du

Royau-

Royaume, & celle de Los Reyes comme au milieu. Les Mines du Pérou continuent à fournir de l'or & de l'argent, & le Païs auſſi à fournir la plûpart des choſes néceſſaires pour la commodité & même pour les délices de la vie. Au reſte, pour dire quelque choſe des régles qu'on s'eſt propoſé de ſuivre dans cette Verſion, on a regardé la fidélité comme le caractére eſſenciel d'une bonne Traduction, ſur tout quand il s'agit d'Hiſtoire. Ainſi on a tâché de rendre par tout éxactement le ſens de l'Original, ſans s'attacher pourtant ſcrupuleuſement aux termes ; parce qu'on ſait que chaque Langue a des tours & des expreſſions qui lui ſont propres, & qu'on ne ſauroit rendre mot pour mot dans un autre, ſans s'y exprimer d'une maniére barbare & obſcure. Il arrive néceſſairement de là qu'il y a des beautez & des agrémens dans un Original qu'on ne ſauroit égaler dans une Verſion, mais il ſe rencontre auſſi quelquefois que la Langue du Traducteur a des avantages à cet égard ſur celle de ſon Auteur, & qu'on y peut exprimer plus nettement & avec plus de force & de naïveté certaines penſées

qu'elles ne peuvent l'être dans une autre Langue. On ſe flate que cela eſt arrivé en quelques endroits de cet Ouvrage, & qu'on a rendu le ſens plus clair & plus net en François qu'il ne l'étoit dans l'Eſpagnol, comme ceux qui voudront ſe donner la peine de lire l'un & l'autre, le pourront aiſément remarquer.

D'ailleurs, on avouë franchement qu'on a eu bien de la peine à ſe contenter ſoi-même pour rendre d'une maniére convenable quelques noms de Charges, de Poids, de Meſures & de Monnoyes, tant parce qu'on n'avoit pas tous les Livres où on auroit pû trouver les éclairciſſemens néceſſaires, qu'à cauſe que toutes ces choſes ne ſe répondent pas éxactement d'un Païs à l'autre. Ainſi on a été obligé de retenir en quelques endroits les noms mêmes qui ſe trouvent dans l'Eſpagnol, & on les a rendus en d'autres de la maniére qu'on a jugé la plus aprochante & la plus convenable. Par exemple, on a retenu le nom de *Contratation* des Indes, (bien que ce mot ne ſoit point connu en François) parce qu'on ne pouvoit exprimer autrement d'une maniére con-

ve-

venable, une eſpéce de Tribunal de Juſtice érigé en Eſpagne pour les affaires des Indes. On a retenu de même en quelques lieux le nom Eſpagnol, *Adelantado*, & en pluſieurs autres on l'a traduit par celui de Préſident qui ſemble y répondre aſſez bien, quoi qu'on reconnoiſſe que toutes les idées principales & acceſſoires qui ſe trouvent attachées à *l'Adelantado* Eſpagnol, ne ſe rencontrent pas dans le nom François de Préſident. On a rendu le mot *d'Alcalde*, qui eſt auſſi un nom de Charge, quelquefois par le nom général de Magiſtrat, en d'autres lieux par celui de Juge de Police & encore par celui de Prevôt, ſelon que cela paroiſſoit convenable au ſujet; parce que ce nom Eſpagnol a toutes ces diverſes ſignifications. On a retenu par tout le nom *d'Audience* & *d'Audience Royale*, pour ſignifier une eſpece de Cour Souveraine, bien qu'il n'y en ait aucune ſous un ſemblable nom en France, & on n'a pas voulu mettre à la place le nom de Parlement; parce qu'encore qu'il y ait quelque reſſemblance entre ces deux choſes, il s'y trouve auſſi des différences conſidérables, & par la même raiſon on a re-

tenu auſſi le nom *d'Auditeur*, au lieu de le rendre par celui de Conſeiller. On a traduit de même *Maeſtre de Campo*, Meſtre de Camp, ou Meſtre de Camp général, bien qu'on n'ignore pas qu'il y a de la différence entre le *Maeſtre de Campo* Eſpagnol, qui déſigne un Officier qui commande également la Cavalerie & l'Infanterie ſous le Général, & le Meſtre de Camp général François, qui ſignifie ſeulement aujourd'hui le ſecond Officier de la Cavalerie legére, qui la commande toute en l'abſence du Colonel général de cette Cavalerie. On auroit pû traduire *Maeſtre de Campo*, par Lieutenant général, à quoi il ſemble qu'il ne répond pas mal ; mais comme dans le tems que nôtre Auteur écrivoit, le nom de Meſtre de Camp ſe donnoit aux Officiers d'Infanterie qu'on nomme aujourd'hui Colonels, tout de même qu'aux Officiers de Cavalerie, & cela en France comme en Eſpagne, on a mieux aimé retenir le nom de Meſtre de Camp général comme il eſt dans l'Eſpagnol, que de mettre à la place celui de Lieutenant général. A l'égard des Monnoyes on en a uſé à peu près de la même maniére, on a re-

a retenu en quelques endroits le nom Eſpagnol de *Peſos*, parce qu'on s'en ſert auſſi quelquefois en François comme en d'autres Langues de l'Europe ; en d'autres lieux on l'a rendu par le mot d'Ecu, quand il s'agiſſoit de Monnoye d'argent, & par celui d'Ecu d'or, ou de Ducat quand il étoit queſtion de Monnoye d'or. Pour les autres on les a auſſi rendus par des noms François de Monnoyes connuës & les plus aprochans qu'on a pû de la même valeur des Monnoyes Eſpagnoles. On a fait la même choſe pour les Poids & les Meſures.

Il faut encore remarquer qu'on a traduit, *Lagartos*, Leſards ou grands Leſards ; mais on y a ajoûté le nom de Crocodiles dans les lieux où il étoit parlé des animaux qu'on nomme de ce dernier nom dans nôtre Langue, & on n'a retenu le nom de Leſards, que pour faire connoître que les Eſpagnols regardent ces Monſtres comme des eſpéces de Leſards, ſans doute à cauſe de quelque reſſemblance dans leur figure, bien qu'on n'ignore pas qu'en nôtre Langue on ne ſe ſerve du nom de Leſard que pour déſigner des animaux beaucoup plus petits.

On n'entreprend point de décider ici d'où eſt venu le nom de Péru ou Pérou que les Eſpagnols ont donné à ce grand Païs de l'Amérique Méridionale, on ſe contentera ſeulement de dire que quelques-uns croyent qu'il eſt venu du nom d'une Riviére, que les gens du Païs nommoient Beru ; & que les autres diſent que les Eſpagnols au commencement qu'ils y abordérent demandans à un homme, quel étoit le nom du Païs, cet homme crut qu'ils lui demandoient ſon nom de lui, & qu'il leur dit qu'il ſe nommoit Péru, ce qu'ils prirent pour le nom du Païs qu'ils demandoient, & non pour celui de cet homme dont ils ne s'informoient pas. Ce dernier ſentiment eſt peut-être plus vrai-ſemblable; mais on ne décide rien là-deſſus, auſſi la choſe ne paroît-elle pas fort importante.

On finiroit ici, ſi on ne jugeoit à propos de faire remarquer à l'occaſion de cette Hiſtoire du Pérou, qu'il arrive ſouvent aux plus grands hommes de ſe tromper, même dans des faits aſſez connus. Perſonne n'ignore avec combien de capacité, de ſoin & de diligence le Préſident de Thou a écrit l'Hiſtoire de ſon tems, ſon

son Ouvrage a été estimé de tous les gens savans & le sera toûjours de tous ceux qui aiment la sincérité & la candeur. Cependant dans le premier Livre de son Histoire il dit une chose où il s'est manifestement trompé, comme il paroît par cette Histoire du Pérou qu'on donne maintenant au Public en nôtre Langue. Voici le fait, de Thou dit que Vaca de Castro qui avoit vaincu & fait mourir le jeune Almagre, fut ensuite lui-même fait mourir par Gonzale Pizarre : neanmoins il paroît évidemment par nôtre Historien Zarate que Vaca de Castro retourna en Espagne où il eut à soûtenir un Procès qui dura plusieurs années sur sa conduite tandis qu'il étoit au Pérou, & ce fait est accompagné de tant de circonstances qu'on ne sauroit douter qu'il ne soit évidemment faux qu'il soit mort au Pérou par les mains de Gonzale Pizarre, qui fut défait & supplicié avant que Vaca de Castro mourut en Espagne. On remarque encore que Moreri dans son Dictionnaire Historique sur l'article du Pérou fait une semblable faute, en disant que les Pizarres perdirent avec la vie le Gouvernement de tous les Païs

qu'ils avoient aquis au Roi d'Eſpagne, *& que Pedro de la Gaſca y demeura Vice-Roi.* Il y a deux fautes dans ces derniéres paroles. La premiére, c'eſt que Pedro de la Gaſca n'a jamais eu au Pérou le titre de Vice-Roi, mais ſeulement celui de Préſident. La ſeconde, qu'après avoir vaincu Gonzale Pizarre, il s'en retourna incontinent en Eſpagne ayant employé fort peu de temps à mettre quelque ordre aux affaires du Pérou. Cela ſe voit clairement par cette Hiſtoire dont on donne maintenant la traduction au Public. On a remarqué une choſe conſidérable de la modération & de la retenuë de ce même Pedro de la Gaſca, c'eſt qu'il retourna en Eſpagne ſans s'être enrichi au Pérou où il avoit eu aſſez de moyens de le faire, & où il avoit éxecuté de ſi grandes choſes, & qu'il en remporta le même chapeau qu'il y avoit porté, n'ayant rien changé dans ſa maniére d'agir modeſte, & emportant d'ailleurs pour ſon Maître de très-grandes ſommes d'argent.

A

SA MAJESTÉ

LE

* ROI D'ANGLETERRE.

SIRE,

Comme j'exerçois la Charge de Secretaire du Conſeil Royal de Caſtille, où je faiſois ma réſidence depuis quinze ans, Sa Majeſté Impériale le Roi nôtre Sire, & ceux de ſon Conſeil des Indes, m'ordonnérent vers la fin de l'année 1543. d'aller au Pérou pour exercer dans ces Provinces & celle de Terre-ferme la Charge de Treſorier général, tant pour le payement des Officiers de Sa Majeſté, que pour la recette de ſes Droits & de ſes Revenus en ce Païs-là. Je m'em-

* L'Eſpagnol donne ce titre à Philippe ſecond Roi d'Eſpagne, parce qu'il avoit épouſé Marie Reine d'Angleterre.

m'embarquai ſur la Flote qui portoit Blaſco Nugnez Vela, pourvû de la Charge de Vice-Roi du Pérou. Auſſi-tôt que nous fûmes arrivez dans ce Nouveau Monde j'y vis tant de mouvemens, de broüilleries & de nouveautez, que cela me fit naître la penſée d'en conſerver la mémoire à la Poſtérité. J'écrivis donc ce qui ſe paſſoit; mais quelque temps après, faiſant réflexion ſur ce que j'en avois écrit, je jugeai que cela ne ſuffiſoit pas, & que pour le bien entendre, il falloit neceſſairement remonter plus haut, & expliquer des faits dont ceux que je voyois, tiroient leur origine. Ainſi de degré en degré je montai juſqu'à la découverte du Païs. En effet les choſes qui s'y ſont paſſées ont tant de liaiſon, & dépendent ſi fort les unes des autres, que ſans le recit de celles qui ont précedé, les ſuivantes ne peuvent avoir toute la clarté qui leur eſt néceſſaire. J'me ſuis donc cru obligé de prendre la choſe dès ſa ſource, pour donner à cette narration toute l'évidence dont elle avoit beſoin. Ma Relation ſera peut être un peu moins parfaite que ſi j'avois pû l'écrire régulierement & la mettre en ordre, tandis que j'étois au Pérou, ce que je ne pûs faire; parce qu'il penſa m'en coûter la vie pour l'y

avoir

avoir ſeulement commencée, par la brutalité d'un Meſtre de Camp de Gonzale Pizarre, qui menaçoit de tuer quiconque entreprendroit d'écrire ſes actions: il avoit peut-être quelque raiſon de croire qu'elles méritoient plûtôt d'être enſévelies dans un oubli éternel que d'être conſervées à la Poſtérité. Je fus donc contraint de ceſſer, & je me contentai, ne pouvant faire mieux, de recueillir tous les mémoires que je pûs avoir, qui ſont ſuffiſans pour écrire une Relation qui n'a peut-être ni toute l'étenduë, ni toute la perfection d'une Hiſtoire complette; mais qui a auſſi quelque choſe de plus que de ſimples mémoires, étant comme elle eſt, diviſée par Livres & par Chapitres. Je ne me ſuis pas fait une grande affaire du ſtile dont je devois écrire, me fondant ſur ce qu'a dit Ciceron & après lui Pline, que la Poëſie & les Harangues n'ont aucun agrément ſans beaucoup d'éloquence; mais que l'Hiſtoire plaît toûjours de quelque maniére qu'elle ſoit écrite. En effet les hommes ont naturellement tant d'inclination pour les nouveautez & pour aprendre les événemens qui leur ſont inconnus, que ſouvent ils prennent plaiſir aux recits groſſiers & mal arrangez d'un ſimple Païſan. Si mon ſtile n'a pas

toute

toute la politeſſe qu'on pourroit ſouhaiter ; au moins cet Ouvrage fera connoître la vérité des faits, & je ne ſerai pas fâché qu'il ſerve à quelqu'autre pour écrire la même Hiſtoire avec plus d'ordre & d'élégance, comme cela eſt ſouvent arrivé dans les Hiſtoires Grecques & Latines & même en celles de nôtre tems. Je me ſuis attaché particuliérement à la vérité qui eſt l'ame de l'Hiſtoire, & j'ai écrit avec toute l'exactitude poſſible ſans artifice & ſans déguiſement, tant pour les choſes naturelles que pour les événemens, ce que j'ai vû moi-même ; & à l'égard de ce qui s'eſt paſſé en mon abſence, ce que j'en ai pû aprendre des perſonnes dignes de foi & non paſſionnées. Ce n'étoit pas une petite difficulté d'en trouver qui fuſſent telles dans un Païs, où il y en avoit peu qui ne fuſſent attachées au Parti de Pizarre ou à celui d'Almagro, à peu près comme on l'étoit autrefois à Rome au Parti de Ceſar ou à celui de Pompée, ou peu de tems auparavant à celui de Sylla ou de Marius. En effet, on auroit eu peine à trouver quelqu'un au Pérou qui n'eût été bien ou mal traité par l'un de ces deux Chefs, ou par ceux de leur Parti. Comme dans toutes les Hiſtoires on peut diſtinguer trois choſes ; premié-

miérement, les deſſeins & les intentions; ſecondement, les actions; & enfin les événemens; j'oſe m'aſſurer qu'il n'y aura perſonne qui ne convienne avec moi ſur les deux derniers articles, où j'ai pris tous les ſoins poſſibles pour ne me point tromper; à l'égard du premier, ſi on trouve de la difference entre mon recit & celui de quelques autres, on ne devra pas en être ſurpris; puis que cela eſt aſſez ordinaire aux Hiſtoriens les plus exacts & les plus fidéles. Je n'eus pas ſi-tôt achevé cette Relation que je m'aperçûs d'une erreur dans laquelle j'avois été juſques-là, qui étoit de blâmer ceux qui écrivent l'Hiſtoire, de ce qu'ils ne mettoient pas leurs Ouvrages au jour auſſi tôt qu'ils étoient achevez; je croyois que leur penſée étoit d'attendre que le tems en pût couvrir les défauts, lors que ceux qui pouvoient être les témoins des faits qu'ils recitent ne ſeroient plus. Je comprens mieux à cette heure la raiſon qui les oblige d'attendre la mort des perſonnes dont ils parlent, peut-être même qu'il ſeroit quelquefois à propos d'attendre que toute leur Poſtérité fut périe; puis qu'en recitant ce qui ſe paſſe dans nos jours, on court riſque d'offenſer bien des gens, & qu'on ne peut preſque ſe

flater

flater de contenter perſonne. Ceux qui font mal ſe plaindront toûjours, & quelque legérement qu'on touche leurs fautes, ils accuſeront toûjours l'Hiſtorien de s'être trop étendu ſur ce qui les deshonore, de l'avoir exagéré, & de n'avoir pas aſſez marqué ce qui pouvoit ſervir à les diſculper. Au contraire, ceux dont les actions méritent des loüanges trouveront qu'on ne s'y eſt pas aſſez étendu, à moins qu'on n'en compoſe de gros volumes. Ainſi un Auteur aura toûjours à plaider ou contre ceux qu'il blâme, qui ſe plaindront qu'il en a trop dit, ou contre ceux qu'il loüe, qui trouvent qu'il n'en a pas aſſez dit. Horace conſeille à tous Ecrivains de garder leurs Ouvrages neuf ans avant que de les donner au Public; mais peut-être que les Hiſtoriens ne feroient pas mal de multiplier ce tems & d'attendre à peu près la révolution d'un ſiécle avant que de produire les leurs, afin que les décendans des coupables euſſent quelque couleur pour nier qu'ils en fuſſent décendus, & que la poſtérité des honnêtes gens fut en quelque ſorte contente des loüanges modérées qu'on donne à leurs Ancêtres. Ces réflexions, SIRE, *m'avoient fait prendre la réſolution de ne donner point encore*

cet Ouvrage au Public, jusques à ce qu'ayant plû à Vôtre Majesté de le lire pendant son Voyage d'Angleterre, pour se delasser des ennuis de la navigation, elle ait eu la bonté de lui donner son aprobation, & de l'adopter en quelque sorte, en m'ordonnant de le faire imprimer. C'est ce que j'ai fait en cette Ville d'Anvers, y donnant les heures de loisir que les affaires de la Monnoye de Vôtre Majesté, qui sont ma principale occupation, me pouvoient laisser. Je suplie très-humblement Vôtre Majesté d'agréer mon travail & de prendre ce Livre en sa protection, comme l'Ouvrage d'un homme qui est entiérement à vous, SIRE, *par un parfait dévoüement. Cela suffira pour le mettre à couvert des murmures des Censeurs, & je le regarderai comme une faveur signalée que Vôtre Majesté me fera. Dieu veüille conserver la Personne sacrée de Vôtre Majesté, prolonger son Régne & accroître son Empire. Ce sont les vœux,* SIRE, *de celui qui est,*

De Vôtre Majesté,

Le très-humble, très-obéïssant
& très-fidelle sujet & serviteur,
Augustin de Zarate.

D'Anvers le 30. de Mars de l'An 1555.

Eclair-

Eclairciſſement de la difficulté que quelques-uns font : Comment les premiers qui ont peuplé le Pérou ont pû y paſſer.

ON forme de grands doutes & de grandes difficultez ſur les premiers Peuples qui depuis long-tems habitent dans les Provinces du Pérou, & on demande comment ils ont pû y paſſer, ce Païs étant comme il eſt, ſéparé par une ſi vaſte étenduë de Mer, de ceux où les premiers hommes du monde ont habité. Il me ſemble qu'on peut ſuffiſamment répondre à cette difficulté, par une Hiſtoire que Platon touche dans ſon Timée ou ſon Dialogue de la Nature, & qu'il recite plus amplement dans le Dialogue ſuivant intitulé Atlantique. Là il raporte que „ les Egyptiens diſoient à l'honneur des „ Atheniens, qu'ils avoient eu part à la défaite de certains Rois qui étoient venus par „ Mer avec une nombreuſe Armée, d'une „ grande Iſle nommée Atlantique qui commençoit depuis les Colomnes d'Hercule: „ que cette Iſle étoit plus grande que toute „ l'Aſie & l'Afrique enſemble, & qu'elle étoit „ diviſée en dix Royaumes que Neptune avoit „ donné en partage à ſes dix enfans, ayant „ donné le plus grand & le meilleur à Atlas ſon fils aîné. Il ajoûte à cela pluſieurs particularitez remarquables des coûtumes

tumes & des richeſſes de cette Iſle, ſur tout d'un Temple magnifique qui étoit dans la Ville principale, dont les murailles étoient entiérement garnies & toutes couvertes d'or & d'argent, & le toit couvert de cuivre avec pluſieurs autres particularitez qui ſeroient trop longues à raporter ici, & qu'on peut voir dans l'Original. Il eſt certain que pluſieurs Coûtumes & Cérémonies dont cet Auteur parle, s'obſervent encore aujourd'hui dans les Provinces du Pérou. De cette Iſle on paſſoit à d'autres grandes Iſles ſituées par de là & qui n'étoient pas éloignées de la Terre-ferme; au de-là de laquelle on trouvoit la vraye Mer. Voici les paroles même de Platon au commencement du Timée, où Socrate parle ainſi aux Atheniens. „On „ tient pour certain que dans les temps paſſez „ vôtre Ville a réſiſté à un grand nombre „ d'ennemis qui venoient de la Mer Atlan„ tique & avoient pris & occupé preſque „ toute l'Europe & toute l'Aſie; Car alors „ ce détroit étoit navigable, & tout près de „ là, on voyoit une Iſle qui commençoit preſ„ que dès les Colomnes d'Hercule, & qu'on „ dit qui étoit plus grande que l'Aſie & l'A„ frique enſemble: de cette Iſle on paſſoit ai„ ſément à d'autres qui étoient près & vis „ à vis du Continent ou de la Terre-ferme „ voiſine de la vraye Mer; car on peut juſte„ ment apeller cette Mer la vraye Mer, & la „ Terre dont je parle, Continent ou Terre-fer„ me. Un peu après Platon ajoûte encore, que

„neuf

„ neuf mille ans avant qu'il écrivit, il arriva un „ grand changement, & que la Mer voi- „ ſine de cette Iſle s'enfla ſi fort par une „ prodigieuſe quantité d'eaux qui s'y jettè- „ rent, qu'en un jour & une nuit elle cou- „ vrit toute l'Iſle, l'engloutit, & l'abîma „ entiérement, & que cette Mer a toûjours „ été depuis ſi remplie de bouë & de „ bancs de ſable, qu'on n'a pû voguer deſ- „ ſus, ni paſſer par là aux autres Iſles & à „ la Terre-ferme dont on vient de parler. Quelques Auteurs prennent ce recit pour un diſcours Alégorique, comme le raporte Marſile Ficin dans ſes Notes ſur le Timée; cependant la plûpart des Commentateurs de Platon comme Ficin lui-même & Platine le regardent, non comme une fiction, mais comme un recit hiſtorique & véritable. Au reſte, il ne faut pas s'imaginer que les neuf mille ans dont il parle, ſoient une preuve que ſon diſcours ſoit fabuleux, parce qu'il les faut prendre, ſelon Eudoxe, à la maniére des Egyptiens, non pour des années ſolaires, mais lunaires, c'eſt à dire pour neuf mille mois qui reviennnent à ſept cens cinquante ans. Il eſt remarquable ſur ce ſujet que tous les Hiſtoriens & tous les Coſmographes anciens & modernes apellent la Mer qui a englouti cette Iſle, l'Océan Atlantique, retenans le même nom que portoit autrefois l'Iſle, ce qui ſemble une aſſez bonne preuve qu'elle a été. En ſuppoſant donc la vérité de cette Hiſtoire, on

ne

ne saurolt nier que cette Isle Athlantique commençant, comme on a dit, vers le Détroit de Gibratar & assez près de Cadiz, ne dût s'étendre fort loin du Septentrion au Mi- & de l'Orient à l'Occident, pour pouvoir être plus grande que l'Asie & l'Afrique. Par les autres Isles qui en étoient voisines, il faut sans doute entendre, l'Espagnole, l'Isle de Cuba, celle de Saint Jean, la Jamaïque & les autres qui sont de ce côté-là. Par la Terre-ferme, dont Platon parle, qui étoit à l'opositе & près de ces Isles, il faut aussi sans doute entendre cette même terre qu'on apelle encore aujourd'hui la Terre-ferme, avec toutes les autres Provinces du même Continent qui commencent au Détroit de Magellan, & s'étendant vers le Nord comprennent le Pérou, la Province de Popayan, la Castille d'or, Beragua, Nicargua, Guatimala, la Nouvelle Espagne, les sept Villes, la Floride, les Bacallaos, & de là vers le Septentrion jusques à la Norwegue. Il est sans doute que cela comprend une plus grande étenduë de terre, que tout ce qu'on en connoissoit auparavant dans les trois autres parties du monde. Au reste, il ne faut pas s'étonner que ce Nouveau Monde n'eût pas été découvert autrefois par les Romains? ni par les autres Nations qui en differens tems occupérent l'Espagne: parce qu'on peut justement supposer que la difficulté de traverser ces Mers, de laquelle nous avons déja parlé, subsistoit

encore. C'eſt en effet ce que j'en ai ouï dire, & je n'ai pas de peine à croire que cela pouvoit aiſément empêcher qu'on ne découvrit ces nouvelles terres conformément au recit de Platon. L'autorité de ce Philoſophe ſuffit pour me perſuader la vérité du fait, & je ne puis guére douter que ce Nouveau Monde découvert de nôtre tems, ne ſoit cette Terre-ferme ou ce Continent dont il parle, puis que tout ce qu'il en dit convient fort bien à ce que nous en connoiſſons aujourd'hui : particuliérement ce qu'il dit de cette Terre, qu'elle eſt voiſine de la vraye Mer, qui eſt celle que nous nommons à préſent la Mer du Sud : En effet, toute la Mer Méditerranée, & ce que nous connoiſſons de l'Océan qu'on nomme ordinairement la Mer du Nord, ne ſont que comme des Riviéres en comparaiſon de la vaſte étenduë de cette autre Mer. Après ces éclairciſſemens, il ne paroît pas difficile à comprendre, que les hommes ayent pû aiſément paſſer de cette grande Iſle Athlantique & des autres Iſles voiſines, à ce qu'on apelle aujourd'hui la Terre-ferme & de là par terre ou même par la Mer du Sud juſqu'au Pérou : Car il ne faut pas s'imaginer que les Peuples qui habitoient ces Iſles n'euſſent aucune connoiſſance de la Navigation, ils ne pouvoient manquer de l'aprendre par le Commerce qu'ils avoient avec cette grande Iſle, où Platon remarque expreſſément qu'il y avoit une grande quantité

tité de Navires, & de Ports faits avec soin, lors que la nature des lieux n'en fournissoit pas de suffisans pour la conservation de leurs Vaisseaux. Voilà ce me semble les conjectures les plus vrai semblables qu'on peut proposer sur un tel sujet obscur par son antiquité, & sur tout parce qu'on n'a pû tirer là-dessus aucun éclaircissement des habitans du Pérou, qui n'ont aucune connoissance des lettres ni de l'écriture pour conserver la mémoire des choses passées. Dans la nouvelle Espagne ils ont au moins certaines Peintures qui leur servent comme de lettres & de livres: mais au Pérou ils n'ont autre chose que quelques cordes de diverses couleurs avec plusieurs neuds; il est vrai que par le moyen de ces neuds & de la distance où ils sont les uns des autres, ils comprennent quelque chose, mais fort confusément, comme je le dirai plus au long dans cette Histoire du Pérou. Je puis apliquer ici ce que dit Horace.

Horace Liv. 1. des Epitres, Epit. 6.

——— *Si quid novisti rectius istis,*
Candidus imperti, si non, his utere mecum.
Si quelqu'un peut sur ces matiéres
Donner plus d'éclaircissement,
Qu'il nous le donne franchement,
Ou se serve de nos lumiéres.

A l'égard de la découverte de ces nouvelles terres, il semble qu'on y peut apli-

quer, comme une maniére de Prophetie, un discours de Seneque dans sa Tragédie de Medée où il parle ainsi.

Medée Act. 2.

Venient annis Sæcula seris,
Quibus Oceanus vincula rerum
Laxet, novosque Typhis detegat orbes.
Atque ingens pateat tellus,
Nec sit terris ultima Thyle.

Dans les siécles futurs on passera les Mers,
Et malgré la fureur & des Vents & des Ondes,
L'avarice & l'orgueil trouvant de nouveaux mondes
On ne croira plus Thule au bout de l'Univers.*

La plus grande partie de cette Relation, au moins pour ce qui regarde la découverte du Païs, a été tirée de Rodrigue Lozan habitant de Truxillo qui est dans le Pérou, & d'autres qui ont été témoins oculaires des choses qui s'y sont passées.

TA-

* Thule est une Isle au delà des Orcades à 63 degrez de Latitude Septentrionale, la derniére de celles qui ont été connuës par les Anciens Romains.

TABLE
DES CHAPITRES,

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

Chapitre I. *DE la connoissance qu'on eut du Pérou & comment on commença à le découvrir.* pag. 1

II. *Dom François Pizarre se trouvant embaraſſé dans l'Iſle de la Gorgone s'embarque avec le peu de gens qu'il avoit & paſſe la Ligne Equinoxiale.* 6

III. *Dom François Pizàrre va en Eſpagne pour donner connoiſſance à Sa Majeſté de la découverte qu'il avoit faite du Pérou.* 10

IV. *Des Peuples qui habitent ſous la Ligne Equinoxiale, & des choſes remarquables qu'on y trouve.* 12

V. *Des veines de Poix qu'on trouve à la pointe du Cap de Ste. Helene, & des Géans qui habitérent autrefois en ce lieu-là.* 16

VI. *Des Peuples qui habitent par delà la Ligne Equinoxiale, & des choſes remarquables qu'on y voit.* 19

VII. *Du Vent qui ſoufle dans la Plaine du Pérou, & la raiſon qui fait que c'eſt toûjours le même.* 27
VIII. *De la nature & des qualitez de la Montagne du Pérou & des habitations des Indiens & des Chrêtiens qui y ſont.* 34
IX. *Des Villes que les Chrêtiens ont ſur la Montagne du Pérou.* 41
X. *Quels ſont les ſentimens des Indiens ſur le ſujet de leur création & ſur pluſieurs autres choſes.* 48
XI *Des Cérémonies & des Sacrifices des Indiens du Pérou.* 51
XII. *Les Indiens croyent la Réſurrection.* 55
XIII. *De l'origine des Rois du Pérou qu'ils appellent Yngas.* 56
XIV. *Des choſes remarquables que Guaynacava fit au Pérou.* 64
XV. *De l'état où étoient les guerres du Pérou dans le tems que les Eſpagnols y arrivérent.* 70

LIVRE SECOND.

Chapitre I. *DEs Conquêtes que Dom François Pizarre & ses gens firent au Pérou.* 77

II. *Ce qui arriva au Gouverneur dans l'Isle de Puna, & comment il s'en rendit Maître.* 81

III. *Le Gouverneur passe à Tumbez. Des Conquêtes qu'il fit, & comment il établit une Colonie à St. Michel.* 83

IV. *Le Gouverneur va à Caxamalca. Ce qui lui arriva dans ce lieu-là.* 87

V. *On donne Bataille. Atabaliba est pris prisonnier.* 91

VI. *Atabaliba fait tuer Guascar. Fernand Piza . . va pour découvrir le Païs.* 98

VII. *On fait mourir Atabaliba, parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu faire massacrer tous les Chrêtiens. Dom Diégue d'Almagro va pour la seconde fois au Pérou.* 109

VIII. *Ruminagui Capitaine d'Atabaliba étant arrivé à Quito tâche de s'y établir & s'y rendre puissant. Le Gouverneur va à Cusco.* 118

IX. *Le Capitaine Benalcazar va à la conquête de Quito.* 123

X. *Comment Dom Pedro d'Alvarado passa au Pérou, & ce qui lui arriva.* 127

XI. *Comment Dom Diégue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado se rencontrérent,*

rent, & ce qui se passa entr'eux. 132
XII. *Dom Diégue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado rencontrent Quizquiz. Ce qui se passe dans cette occasion.* 136
XIII. *Le Gouverneur paye à Dom Pedro d'Alvarado les cent mille Pesos qu'on lui avoit promis. Dom Diégue veut se faire recevoir pour Gouverneur à Cusco.* 141

LIVRE TROISIE'ME

Où il est parlé du Voyage de Dom Diégue d'Almagro au Chili, de ce qui se passa cependant au Pérou, & comment les Indiens du Païs se soûlevérent.

Chapitre I. *Dom Diégue d'Almagro part pour le Chili.* 145
II. *Les peines & les fatigues qu'eurent à suporter Dom Diégue d'Almagro & ses gens dans la découverte du Chili.* 148
III. *Fernand Pizarre retourne au Pérou. Les dépêches & les ordres qu'il y aporte. Les Indiens se soûlévent.* 156
IV. *Dom Diégue d'Almagro arrive à Cusco & prend prisonnier Fernand Pizarre.* 159
V. *Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco.* 165

VI. *Le Marquis envoye demander du ſecours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le ſecourir.* 169

VII. *Le Marquis s'avance pour aller au ſecours de ſes freres à Cuſco, mais ayant ſû la priſe d'Alfonſe d'Alvarado il retourne à Los Reyes.* 175

VIII. *Le Marquis leve de nouvelles troupes & ſe fortifie. Alfonſe d'Alvarado & Gonzale Pizarre ſe ſauvent de priſon. Ce qui leur arrive.* 177

IX. *Les deux Gouverneurs ſe voyent. Fernand Pizarre eſt mis en liberté.* 181

X. *Le Marquis marche contre Dom Diégue qui ſe retire à Cuſco.* 183

XI. *François Pizarre va à Cuſco avec ſon armée. La Bataille des Salines ſe donne. Dom Diégue d'Almagro eſt pris priſonnier.* 187

XII. *Ce qui ſe paſſa après la Bataille des Salines. Fernand Pizarre va en Eſpagne* 192

XIII. *Le Capitaine Valdivia va au Chili. Ce qui lui arrive dans ce Voyage, ſon retour.* 198

ſes troupes & leur rend graces de la Victoire qu'il venoit de remporter par leur courage. 283

XXI. *Vaca de Caſtro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient ſuivi Dom Diégue & pardonne aux autres.* 287

XXII. *Vaca de Caſtro envoye des gens de divers côtez pour découvrir le Païs.* 289

XXIII. *Ordonnances de Sa Majeſté pour le Gouvernement des affaires des Indes. Blaſco Nugnez Vela va au Pérou en qualité de Vice Roi pour les éxécuter.* 292

XXIV. *De la Commiſſion & du Voyage de Blaſco Nugnez Vela Vice-Roi du Pérou & des Auditeurs & autres Officiers qui l'accompagnérent.* 299

XXV. *Ce qui ſe paſſa dans la Ville de Los Reyes à la réception du Vice-Roi.* 303

Septentrion.

T. I. P. T

Grenade

Ste Chaire

Colevriches

MER DU NORD

Nombre de Dios

Cartagena

Ste Marthe

AUDIENCE DE VENEZUELA

NOUV. ANDALOUSIE

Carthage

St Panama

Darien

AUDIENCE DE PANAMA

Chincama

Ancien Perou

Isle des Perles

Pouplebvule

St Sebastien

Ste Anne

Lac Maracaibo

Truxillo

Cristoval

Nouv. Roy de Grenade

Velez

DE Autrefois

Cartage

R. de la Madelaine

R. de Ste Marthe

R. d'Antiochia

TERRE FERME

Acamacori

Tamara

Burio R.

Cataries

Meta R.

Ste Fé

Bogota

St. Sebastien

Cali

Popayan

Pasto

Benal

Caesar

Ste Fé. Castille d'or

PARIA

Paria R.

R. di St Jean

P. de Bonaventure

Isle des Gorgones

I. du Coq

R. de St Iago

Catames

St Jean

Paria ou Orenoque R.

Orenoque R.

Prouinci dos Emeraudes

Rio Calliente

Madridgal

Usa R.

Coaque

La Culata

Tusa

Mines d'Or

290

295

300

305

310

315

Ligne Equinoctiale

P. Mante

Cap Ste Helene

Arcabucos

Portoviejo

Otaualo

Contiega

Zumague

Quito

Juga

Los Quixos

AUDIENCE DE Bracamaros

Canalla

Riviere des Amazones ou Oregliane

Riviere Dor

R. Maragnon

Arguanaruba R.

Baturan R.

Negro Riv.

I. de Puna

V. R. Tumbes

R. Poecos

R. Chira

Pasta

Tumibamba

Ayabuca

Garrochamba

Caxas

Tangarata

Cagnares

Caparra

Paltas

St Jaques de Montagnes

QUITO

Isles et Marais dittes Lagunes des Amazones

Guamares

ou Amazones

Vetau R.

Amarumage R.

Tapi R.

Cotua R.

Cusignares R.

la Grande Riviere

Smichel

Motupe

Caxamalca

Chicapoyas

Litibamba

Calique

Mistripe

Leuante

Guamacuco

Chimo

Truxillo

St Jaques des Vallees

P. Malabri

Santa

Guanuco ou Leon

Chincacoca

Mangran ou Xauxa R.

PROVINCE DES AMOZONES

Occident

Orient

Bonbom

Atanillos

Condesugo

R. Xauxa

Guadachili

Paviacaca

Xauxa

AUDIENCE DE LIMA

Chupas

Vilacinga

Guamango

Tambo ou guaura

Vallée de Lima

V. Los Ries

V Pachacama

Guaitara

Mala

Andagui

V. Chinca

Lobo Isle

R. Abancay

Catabamba

R. Apurima

Limatambo

Xaquixaquana

Cusco

Urcos

del Re

Carabaya

Sandes

Chinchero

Madera R.

Lumicaca

Nasca

Collao

Titicaca

Villahormosa d'Arequipa

Incaya

Inquarina

Chuquito

Xuli Isle

Havohayo

Guavina

Chicoana

Caribes

Antropophages et R. la Plata

Laraix

Chuquiaqua

Mulobamba

Pavia

Coponata

Hicacos

LOS CHARCAS

Vallée de Terapaca

Pica

Lac Paria

la Plata

Pocona

Potosi

la Plata ou Grande

Ste Croix de la Vieille Montagne

PARTIE DE LA MER DU PEROU

DE SUD

Tropique du Capricorne

Vallee d'Omaguaca

Atacama

Guana Isle

Catabindo

Cachimayo R.

Paycones

AUDIENCE DE LA PLATA

Salada R.

Vermeille R.

la Conception

Rioxa

Isle St Ambroise

Isle St Philippe

Partie du Chili

Panuco

Midi.

HISTOIRE
DE LA
DÉCOUVERTE
ET DE LA
CONQUESTE
DU PEROU.

CHAPITRE PREMIER.

De la connoiſſance qu'on eut du Pérou, & comment on commença à le découvrir.

LA Ville de Panama eſt un Port de la Mer du Sud dans la Province de Terre-ferme qu'on nomme la Caſtille d'or: L'an mil cinq cens vingt-cinq, trois habitans de cette Ville, ſe joignirent enſemble & formérent une Société où ils employérent tous leurs biens. L'un étoit Dom François Pizarre de la Ville de Truxillo: l'autre Dom Diégue d'Almagro de la Ville de Malagon, de qui on n'a jamais bien ſçû ni l'o-

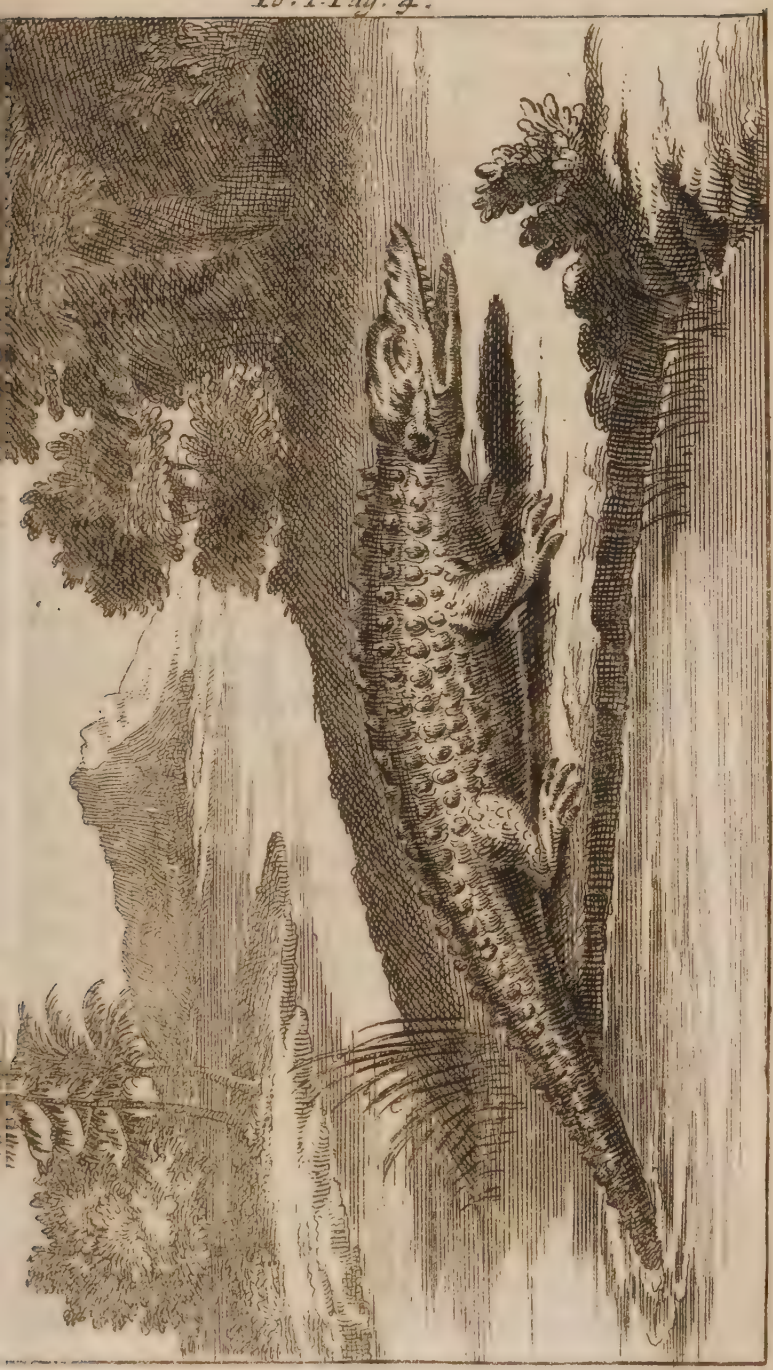
rigine ni la famille, quelques-uns disent qu'il avoit été trouvé à la porte d'une Eglise: le troisiéme étoit un Ecclesiastique nommé (a) Fernand de Luque. Comme ils étoient des plus riches du Païs, l'espérance de s'agrandir & de s'enrichir encore, & en même tems de rendre un service important à Sa Majesté Impériale Charles V. leur fit former le dessein de découvrir par la Mer du Sud, la Côte Orientale de la Terre-ferme du côté qu'on a depuis nommé le Pérou. François Pizarre ayant donc demandé & obtenu permission de Pedro Arias d'Avila qui commandoit alors pour Sa Majesté en ce Païs-là, équipa avec assez de peine, un Vaisseau sur lequel il s'embarqua avec cent quatorze hommes. Il découvrit a cinquante lieuës de Panama une petite & pauvre Province nommée Pérou, ce qui depuis a fait donner improprement le même nom à tout le Païs qu'on découvrit le long de cette Côte, par l'espace de plus de douze cens lieuës de longueur. Passant outre, il découvrit un autre Païs que les Espagnols nommérent (b) *le Peuple brûlé*. Les Indiens de ce Païs lui firent la Guerre avec tant d'opiniâtreté & lui tuérent une si grande partie de son monde, qu'il fut contraint de se retirer

(a) *L'édition de Seville in folio de l'an 1577. dit que ce Hernand ou Fernand de Luque étoit pere de Dom Diégue d'Almagro sans dire qu'il eût part à l'entrepriſe. Voyez Livre 2. Chapitre 1.*

(b) *El Pueblo quemado.*

tirer fort en desordre au Païs de Chincama, qui n'est pas éloigné du lieu d'où il étoit parti. Cependant Dom Diégue d'Almagro qui étoit demeuré à Panama y équipoit un Navire sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols, & s'en alla chercher Dom François Pizarre le long de la Côte jusques à la Riviére à qui il donna le nom de St. Jean, à cent lieuës de Panama. Comme il ne le trouva point, il retourna en le cherchant jusques au Peuple brûlé, où ayant reconnu par quelques marques qu'il y avoit été, il y débarqua & se mit à terre avec son monde. Les Indiens enflez de la Victoire qu'ils avoient remportée en chassant de leur Païs Dom François Pizarre, s'opposérent aussi à Dom Diégue, l'attaquant avec beaucoup de vigueur & se défendans courageusement, en sorte qu'ils l'incommodoient fort & lui causoient toûjours quelque perte, jusques à ce qu'un jour ils forcérent les retranchemens dont il s'étoit mis à couvert, & y entrérent par la négligence de ceux qui les défendoient du côté de leur attaque : ils mirent donc les Espagnols en déroute, & Dom Diégue qui perdit un œil dans cette occasion, fut contraint de rentrer dans ses Vaisseaux & de se remettre en Mer. Il retourna donc en suivant toûjours la Côte jusques à ce qu'il arriva à Chincama où il trouva Dom François Pizarre. Ils furent fort aises de se revoir & ayans joint leurs gens, avec quelques nouveaux Soldats qu'ils levérent,

ils ſe virent ſuivis de deux cens Eſpagnols, ainſi ils recommencérent à voguer le long de la Côte avec deux Navires & trois Canots qu'ils avoient faits. Ils ſouffrirent & fatiguérent beaucoup pendant cette navigation ; parce que toute cette Côte eſt pleine de Riviéres qui ſe jettent dans la Mer, & dans l'embouchure deſquelles on trouve une grande quantité de Lézards, que les Naturels du Païs nomment *Caymanes :* Ces animaux ſont ſi grands qu'ils ont ordinairement juſques à vingt & vingt-cinq pieds de longueur ; quand ils peuvent attraper dans l'eau quelque homme ou quelque bête, ils les tuent, puis les emportent hors de l'eau pour les manger ; ils ſentent ſur tout aiſément les chiens & ſont attirez par l'odeur pour les devorer. Ils ſortent de l'eau pour faire leurs œufs & les enterrent dans le ſable en grande quantité, les y laiſſans éclore par la chaleur ; ils ſe traînent ſur terre fort peſamment, puis ils ſe retirent dans l'eau. Ainſi on peut dire qu'en cela & en pluſieurs autres particularitez, ils reſſemblent fort aux Crocodiles qui ſe trouvent dans le Nil. Outre les autres incommoditez, les Eſpagnols ſouffrirent beaucoup par la faim ; parce qu'ils ne trouvoient rien à manger, ſinon les fruits de quelques arbres qu'on appelle *Mangles*, dont on voit une grande quantité ſur cette Côte. Ces arbres ſont d'un bois fort dur, ils ſont hauts & droits, & comme ils ſe trouvent ſur le bord de la Mer, & que leurs racines



cines ſont abreuvées d'une eau ſalée, leurs fruits ſont auſſi ſalez & amers. Cependant la néceſſité contraignoit nos gens de s'en nourrir, avec quelque peu de Poiſſon qu'ils prenoient, particuliérement quelques Ecreviſſes ou Chancres marins, parce que ſur toute cette Côte on ne trouve point de Maïz. Comme ils alloient vers le Sud, ils étoient obligez de ramer continuellement dans leurs Canots contre les courans de la Mer qui vont toûjours du côté du Nord. De plus les Indiens les harceloient ſans ceſſe, les attaquans avec de grands cris, & les appellans par injure des gens bannis & qui avoient des cheveux au viſage, ſans doute à cauſe de la longueur de leur barbe; ils ajoûtoient qu'il faloit qu'ils fuſſent formez de l'écume de la Mer, puis qu'ils étoient venus par la Mer, & que puis qu'ils erroient ainſi par le monde ſans labourer ni ſemer la terre, il faloit qu'ils fuſſent de grands faineans. Ces deux Capitaines ayans donc perdu pluſieurs de leurs Soldats tant par la diſette de vivres, que par les fréquentes attaques des Indiens, ils convinrent que Dom Diégue retourneroit à Panama pour y faire quelques recruës, il en tira quatre-vingt hommes avec leſquels & ceux qui leur reſtoient, ils allérent juſqu'au Païs qu'on nomme Catamez, qui eſt par delà ces Manglares, Païs médiocrement peuplé & où ils trouvérent abondamment des vivres. Ils remarquérent que les Indiens de ces lieux qui les attaquoient &

leur faiſoient la Guerre, avoient le viſage tout parſemé de clous d'or enchaſſez dans des trous qu'ils ſe faiſoient exprès pour porter ces ornemens. Ayans découvert ce Païs ainſi peuplé, ils ne paſſérent pas outre, juſques à ce que Dom Diégue d'Almagro fût retourné encore une fois à Panama pour en tirer plus de monde. Cependant Dom François Pizarre alla attendre ſon Compagnon dans une petite Iſle qui n'étoit pas loin de la grande terre qu'ils nommérent l'Iſle du Coq, où il ſouffrit beaucoup par la diſette où il ſe trouvoit de toutes les choſes néceſſaires à la vie.

CHAPITRE II.

Dom François Pizarre ſe trouvant fort embaraſſé dans l'Iſle de la Gorgone, ſe met en Mer avec le peu de gens qu'il avoit & paſſe la Ligne Equinoxiale.

QUand Dom Diégue d'Almagro fut de retour à Panama pour en tirer quelque ſecours, il trouva que Sa Majeſté avoit pourvû de ce Gouvernement un Gentilhomme de Cordouë, nommé (a) *Pedro de los Rios.* Il s'oppoſa au deſſein d'Almagro, parce que ceux qui étoient demeurez avec Pizarre dans l'Iſle du Coq, avoient fait

(a) *Pierre des Riviéres.*

fait ſuplier ſecrettement ce Gouverneur, de ne permettre point qu'un plus grand nombre de gens allaſſent périr inutilement dans une entrepriſe ſi périlleuſe, comme pluſieurs autres y avoient déja péri, & qu'il leur envoyât Ordre de s'en retourner. Pedro de los Rios envoya donc un Lieutenant avec Ordre que tous ceux qui ſouhaiteroient de retourner à Panama, le puſſent faire en toute liberté, ſans que perſonne les en empêchât ou les pût retenir malgré eux. A peine ces Ordres furent-ils arrivez & connus par les ſoldats que la plûpart s'embarquérent avec beaucoup de joye, comme s'ils fuſſent par là ſortis d'une cruelle captivité & échapez de la main des Barbares; de ſorte qu'il ne s'en trouva que douze qui voulurent bien demeurer avec Pizarre. Avec un ſi petit nombre de gens il n'oſa demeurer dans le lieu où ils s'étoit retiré d'abord, ainſi il s'éloigna & ſe retira dans une Iſle deſerte a ſix lieuës plus avant en Mer. Cette Iſle étoit pleine de Fontaines & de Ruiſſeaux, ils la nommérent la Gorgone; ils s'y nourrirent d'Ecreviſſes, de Chancres & de grandes Couleuvres qui étoient fort communes dans cette Iſle, & ils furent contraints de vivre ainſi aſſez miſérablement juſqu'au retour du Vaiſſeau qui étoit allé à Panama d'où il leur aporta quelques vivres, mais point de ſoldats. Pizarre monta ſur ce Navire avec ſes douze hommes ſeulement, ſi bien que leur conſtance & la fermeté de

leur courage furent cauſe de la découverte du Pérou. Voici leurs noms, au moins ceux qui ſont venus à ma connoiſſance & qui ont mérité d'être conſervez à la Poſtérité: Nicolas de Ribera natif d'Olvera, Pierre de Candie originaire de l'Iſle du même nom, Jean de Torre, Alfonſe Briſeno natif de Benevent, Chriſtofle de Peralte qui étoit de Baeza, Alfonſe de Truxillo de la Ville de ce nom, François de Cuellar auſſi originaire de Cuellar, & Alfonſe de Molina qui étoit d'Ubeda. Le Pilote qui les conduiſoit s'apelloit Barthelemi Ruyz originaire de Moguer. Sous la conduite de cet homme, ils voguérent avec beaucoup de peine & de péril contre la force des vents & des courans, juſques à ce qu'ils arrivérent à une Province qu'on apelle *Moſtripe*, ſituée entre deux endroits habitez par des Chrêtiens, qui leur ont donné les noms de Truxillo & de St. Michel, à peu près à égale diſtance de l'un & de l'autre. Pizarre avec le peu de gens qu'il avoit, n'oſa paſſer outre, il ſe contenta ſeulement d'entrer un peu dans la Riviére de Puechos ou de la Chira, & de prendre quelques Brebis du Païs, & quelques Indiens pour lui ſervir de truchemens dans la ſuite. Il ſe remit donc en Mer & ſe rendit au Port de Tumbez, où il aprit que le Roi du Pérou avoit là un beau Palais & qu'il y avoit auſſi des Indiens riches. C'étoit en effet une des choſes remarquables de ce Païs-là, avant que les Indiens de l'Iſle de

Puna

Puna l'euſſent ruiné comme on le dira ci-après. Trois Eſpagnols de ſes gens l'abandonnérent dans ce lieu & s'enfuirent, on aprit depuis qu'ils avoient été tuez par les Indiens. Après ces découvertes ce Capitaine retourna à Panama, ayant employé trois ans dans ce Voyage avec beaucoup de peines, de fatigues & de périls, tant par la diſette des vivres où il ſe trouva ſouvent, que par les opoſitions & les fréquentes attaques des Indiens, & de plus encore par les murmures & la mutinerie de ſes propres gens, dont la plûpart avoient perdu le courage, en perdant l'eſpérance de réüſſir dans leur entrepriſe, & d'en pouvoir tirer aucun avantage. Pizarre les apaiſoit & pourvoyoit à leurs beſoins autant qu'il lui étoit poſſible, avec beaucoup de prudence & de fermeté d'ame, ſe confiant fort ſur la diligence & ſur les ſoins que Dom Diégue d'Almagro prendroit ſans doute de les pourvoir de toutes les choſes néceſſaires, de vivres, d'hommes, de chevaux & d'armes. Ces deux Officiers qui étoient des plus riches habitans de Panama, quand ils commencérent leur entrepriſe, s'y ruinérent entiérement, & non ſeulement ils y dépenſérent tout leur bien, mais ils s'endettérent même beaucoup.

CHAPITRE III.

Dom François Pizarre va en Espagne pour donner connoissance à Sa Majesté de la découverte qu'il avoit faite du Pérou.

APrès la découverte dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, Dom François Pizarre s'en alla en Espagne, & donna connoissance à Sa Majesté de tout ce qu'il avoit fait, & de ce qui lui étoit arrivé, la supliant très-humblement que pour récompense de ses travaux, il lui plût lui accorder le Gouvernement de ce Païs où il se proposoit de faire quelques nouvelles découvertes & quelque établissement. Sa Majesté lui accorda sa demande sous les mêmes conditions qu'on avoit accoûtumé de stipuler avec les autres Capitaines qui s'engageoient en de semblables entreprises. Il retourna donc à Panama emmenant avec soi, Fernand Pizarre, Jean Pizarre, Gonzale Pizarre, & François Martin d'Alcantara ses freres. Fernand Pizarre & Jean Pizarre étoient freres de pere & de mere, & seuls enfans légitimes de Gonzale Pizarre surnommé le long, habitant de Truxillo, qui avoit été Capitaine d'Infanterie dans le Royaume de Navarre: Dom François étoit son fils naturel,

turel, & Gonzale Pizarre auſſi, mais de deux differentes meres, & François Martin étoit frere de Dom François Pizarre du côté de ſa mere ſeulement, tous deux enfans d'une même femme, mais de deux Peres différens. Outre ceux qu'on vient de nommer, Dom François emmena avec lui le plus de gens qu'il lui fut poſſible pour l'avancement de ſes deſſeins, la plûpart de ceux qui le ſuivirent étoient de Truxillo & de Caceres & autres lieux de l'Eſtremadure. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé à Panama, il commença avec ceux qui l'accompagnoient à préparer tout ce qu'il jugeoit néceſſaire pour ſon entrepriſe. Il y eut là-deſſus quelque différent entre lui & Dom Diégue d'Almagro, parce que ce dernier étoit fort mécontent de ce que Pizarre ſembloit n'avoir eu ſoin en Eſpagne que de ces propres intérêts dans tout ce qu'il avoit négocié avec Sa Majeſté, de qui il avoit obtenu le titre de Gouverneur & celui de Préſident du Pérou, ſans faire aucune mention de Dom Diégue, ou au moins ſans avoir rien obtenu pour lui, bien qu'il eût partagé les travaux & la dépenſe de leur découverte, & qu'il en eût même ſuporté la plus grande partie. Pizarre tâcha de l'apaiſer & de le conſoler, en lui diſant que Sa Majeſté n'avoit pas jugé à propos de rien faire pour lui, quoi qu'il l'en eût ſuplié; mais qu'il lui promettoit poſitivement & lui donnoit ſa parole qu'il renonceroit en ſa faveur à la Charge de Préſident, & ſupplieroit in-

ſtamment l'Empereur d'en pourvoir Dom Diégue, ce qui l'apaiſa & le ſatisfit en quelque maniére. Ils commencérent donc à mettre ordre à leurs affaires & à préparer ſoigneuſement tout ce qu'ils jugeoient néceſſaire pour leur armement & pour bien réüſſir dans leur entrepriſe : Mais il faut avant qu'entrer dans la narration de ce qu'ils firent, dire quelque choſe de la ſituation du Pérou, des choſes remarquables qui s'y trouvent, des mœurs & des Coûtumes des Peuples qui l'habitent.

CHAPITRE IV.

Des peuples qui habitent ſous la Ligne Equinoxiale, & des choſes remarquables qu'on y trouve.

LE Païs du Pérou dont on parle dans cette Hiſtoire commence dès la Ligne Equinoxiale & s'étend du côté du Midi tirant vers le Pole Antarctique. Les Peuples qui habitent ſous la Ligne & aux environs ont le viſage bazané, ils parlent de la gorge, ils ſont fort adonnez au péché conrre nature, c'eſt pourquoi ils maltraitent leurs femmes & en font peu de cas. Les femmes portent les cheveux fort courts, & ont pour tout vêtement quelques eſpéces de jupes qui leur couvrent ſeulement le milieu du corps & ne décen-

décendent par fort bas: ce ſont elles qui ſément le grain dont eſt fait tout le Pain qu'on mange en ce Païs-là, qui le broyent & le pêtriſſent; on nomme ce bled dans la Langue des Iſles, Maïz, mais au Pérou on l'appelle Zara. Les hommes portent certaines eſpéces de chemiſes fort courtes, qui ne leur décendent que juſqu'au nombril ſans couvrir ce que la pudeur voudroit qui le fût: ils ſe coupent les cheveux & ſe font des couronnes à la tête à peu près comme les Moines, ils n'ont aucune ſorte de couverture ni devant ni derriére juſques vers les reins. Ils ſe plaiſent fort à porter quelques ornemens d'or aux oreilles & aux narines; mais ils aiment ſur tout à y porter des Emeraudes qu'on ne trouve guére ailleurs qu'en ces quartiers-là, à peu près ſous la Ligne Equinoxiale. Les Indiens n'ont jamais voulu montrer les Mines d'où on les tire; mais on ne doute pas qu'elles ne ſoient dans ce voiſinage, parce qu'on y a trouvé quelques-unes de ces Emeraudes mêlées & attachées avec des cailloux, ce qui ſemble une preuve aſſez claire qu'on les en tire en quelque lieu là auprès. Ils portent auſſi aux bras & aux jambes quelques eſpéces de bracelets qui font pluſieurs tours, & qui ſont d'or & d'argent avec de petites turquoiſes & de petites coquilles blanches ou colorées de diverſes couleurs & de petits limaçons, & ils ne ſouffrent point que les femmes portent aucunes de ces choſes.

Ce Païs eſt fort chaud & fort mal ſain, on y eſt particuliérement ſujet à certaines verruës ou eſpéces de froncles fort malins & fort dangereux qui viennent au viſage & dans les autres parties du corps, ils ont des racines fort profondes, & ſont plus à craindre que la petite vérole & preſque autant que des charbons de Peſte. Ces Peuples ont des Temples dont les portes regardent toûjours vers l'Orient & ſont couvertes par quelques tapiſſeries de toile de coton. Dans chaque Temple il y a deux figures en relief ou deux ſtatuës de Boucs noirs, devant leſquelles ils font continuellement brûler du Bois de certains arbres du Païs, qui ſent fort bon, mais quand ils en ôtent l'écorce, il en diſtile une liqueur dont l'odeur eſt ſi forte qu'elle en eſt déſagréable, & ſi on oint de cette liqueur un corps mort, & qu'on en faſſe couler dans le corps par la bouche, il ſe conſerve ſans ſe corrompre. Ils ont auſſi dans leurs Temples des figures de grands Serpens qu'ils adorent, & outre cela chaque particulier en a d'autres dans ſa maiſon ſelon ſa profeſſion & ſes occupations ordinaires, les Pêcheurs par exemple, ont des figures de tiburons, & les Chaſſeurs d'autres figures conformes à la nature de leur chaſſe, & ainſi des autres qui ſont pour eux autant d'objets d'une malheureuſe & criminelle Idolatrie. Dans quelques Temples particuliérement dans les Villages qu'ils nomment de *Paſao*, on voyoit à tous les piliers des corps d'hommes & d'enfans attachez

chez en forme de croix, & qui étoient ſi bien embaumez, ou la peau ſi bien enduite de la liqueur de ces arbres dont nous avons parlé, qu'il n'en ſortoit aucune mauvaiſe odeur : on y voyoit auſſi pluſieurs têtes d'Indiens attachées à des clous & frotées de certaines drogues qui les conſument peu à peu ; de maniére qu'elles viennent à n'être pas plus groſſes que le poing. Ce Païs eſt fort ſec bien qu'il y pleuve ſouvent, il y a quelques Ruiſſeaux d'eau douce, mais fort peu, & ces Peuples boivent des eaux de Puits ou de quelques eſpéces d'Etangs ou de Réſervoirs. Leurs maiſons ſont faites de groſſes Cannes ou Roſeaux qui croiſſent dans le Païs : on y trouve de l'or, mais de bas aloi, il y a peu de fruits. Ils vont en la Mer dans des Canots qui ſont de petits bateaux dont les bords ſont un peu recourbez en dedans ; parce qu'ils ſont faits d'un ſeul tronc d'arbre creuſé par l'art, ils ont auſſi une autre eſpéce de bateaux fort plats. Toute cette Côte eſt fort poiſſonneuſe, & on y voit ſouvent des Baleines. Dans quelques Bourgades du Païs qu'ils nomment *Caraque*, on voyoit ſur les portes de leurs Temples, des figures d'hommes avec des vêtemens à peu près ſemblables à la dalmatique des Diacres.

CHA-

CHAPITRE V.

Des veines de Poix qu'on trouve au Cap de Sainte Helene, & des Géans qui habitérent autrefois en ce lieu-là.

PRès des Païs dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, dans une pointe de terre qui s'avance dans la Mer, & que les Eſpagnols ont nommé le Cap de Sainte Helene, on trouve quelques veines d'où ſort une eſpéce de bitume qui reſſemble fort à de la poix ou du goudron, & en ſert. Les Indiens qui habitent en ce lieu, diſent qu'il y a eu autrefois aſſez près de là, de certains Géans qui étoient d'une taille ſi ſurprenante qu'ils avoient quatre fois la hauteur d'un homme ordinaire, ſans dire ni d'où ni comment ils étoient venus en ce Païs-là. Ils ſe nourriſſoient, diſent-ils, des mêmes Viandes que les Indiens, & principalement de Poiſſon; car ils étoient grands Pêcheurs. Ils alloient à la pêche dans des barques plates, chacun dans la ſienne qui n'en pouvoit porter plus d'un, bien qu'elles puſſent porter chacune trois chevaux: ils marchoient à pied dans la Mer juſqu'à la profondeur de deux braſſes & demie, aimoient fort à prendre des tiburons & d'autres grands Poiſſons; parce qu'ils y trouvoient plus à manger: car cha-

chacun de ces Géans mangeoit autant que rente Indiens. Ils alloient nuds par la difficulté de trouver dequoi se vêtir : ils étoient fort cruels & tuoient plusieurs Indiens sans aucun sujet ou pour des sujets très-legers, aussi en étoient-ils fort craints. Les Espagnols virent à (a) *Puerto vieio*, deux figures en bosse de ces Géans, l'une qui représentoit un homme & l'autre un femme. La mémoire de ces Colosses se conserve de pere en fils parmi les Indiens avec plusieurs particularitez qu'ils en raportent, & sur tout touchant la maniére dont ils périrent. Voici le recit qu'ils en font ; ils disent qu'on vit décendre du Ciel un jeune homme resplendissant comme le Soleil qui combattit contre ces Géans, leur lançant des flammes de feu, qui s'attachoient même aux Rochers contre lesquels elles donnoient, & ils montrent encore aujourd'hui les trous qu'ils prétendent qu'elles y firent : ces malheureux ainsi poursuivis, ajoûtent-ils, se retirérent dans une Vallée où cet homme céleste acheva de les exterminer. On regardoit comme une chose incroyable ce que disoient ces Indiens, & on ne pouvoit se résoudre d'ajoûter foi à leur recit, jusques à ce que le Capitaine Jean de Holmos originaire de Truxillo & Lieutenant du Gouverneur de Puerto vieio, eût fait une perquisition exacte de la chose. Ce Lieutenant surpris de tant de particularitez que les Indiens raportoient constamment de

(a) *Port vieux.*

de la même maniére, fit creuſer l'an mil cinq cens quarante-trois dans cette Valée, qu'ils lui indiquérent, on en tira des côtes & d'autres os d'une grandeur ſi ſurprenante que juſques à ce qu'on les eût joints les uns aux autres & avec les cranes pour en former une eſpéce de ſquelette, on ne pouvoit pas ſe perſuader que ſe fuſſent des os d'hommes. Mais enfin après une perquiſition ſi exacte & après avoir bien conſidéré les marques des coups de foudre qui paroiſſent encore dans les Rochers, on ne pût s'empêcher de croire ce que diſoient les Indiens. On envoya en divers endroits du Pérou des dents qui furent trouvées dans cette Valée, qui étoient longues de quatre doigts & larges de trois. Après avoir ſoigneuſement conſidéré toutes ces preuves, les Eſpagnols ont cru que ces Géans étant fort abandonnez au péché contre nature, comme on le leur diſoit, Dieu avoit voulu faire une punition exemplaire de leurs crimes, & avoit envoyé un Ange pour les détruire comme il fit autrefois à Sodome & dans les autres Villes voiſines. Véritablement il a été fort difficile ou pour mieux dire impoſſible d'avoir ſur ce fait & ſur toutes les autres antiquitez du Pérou, tous les éclairciſſemens qu'on auroit ſouhaité, parce que les Naturels du Païs n'ayans aucune connoiſſance ni aucun uſage des lettres ni de l'écriture, ni même des peintures qui ſervent de livres dans la Nouvelle Eſpagne, n'ont qu'une eſpéce de tradition qui paſſe

des

des peres aux enfans pour conſerver la mémoire des choſes anciennes. Il faut ajoûter pourtant qu'ils ont une maniére d'Annales fort extraordinaires pour perpétuer la mémoire des faits qui leur paroiſſent importans, ce ſont certaines cordes de coton que les Indiens apellent *Quippos* ils marquent les nombres par des neuds de diverſes façons; faits d'eſpace en eſpace le long de la corde, depuis les unitez juſques aux dizaines & ainſi en montant; les cordes ſont de la couleur des choſes qu'ils veulent ſignifier. Dans chaque Province il y a des perſonnes qui ſont chargées de ce ſoin & qui entregiſtrent ainſi par le moyen de ces cordes, les choſes générales, ils nomment ces perſonnes *Quippo Camayos:* Il eſt ſurprenant de voir avec combien de facilité ces gens entendent & font entendre aux autres, par ce moyen, ce qui c'eſt paſſé pluſieurs ſiécles avant eux. Ils ont des maiſons publiques pleines de ces cordes.

CHAPITRE VI.

Des Peuples qui habitent par delà la Ligne Equinoxiale le long de la Côte, & des choſes remarquables qu'on y voit.

AU delà la Ligne Equinoxiale du côté du Midi, on trouve une Iſle de douze lieuës

lieuës de tour, aſſez près de la Terre-ferme, qu'on nomme l'Iſle de Puna: elle eſt fort propre pour la Chaſſe & pour la Pêche', y ayant du Gibier & du Poiſſon en abondance. Il y a auſſi pluſieurs eaux douces; elle étoit autrefois fort peuplée, & ſes habitans étoient preſque toûjours en guerre contre tous leurs voiſins, particuliérement contre ceux de *Tumbez* qui en eſt diſtante de douze lieuës. Ils portoient des chemiſes & une eſpéce de vêtement de laine par deſſus: ils avoient quantité de barques plates ſur leſquelles ils naviguoient; ces barques ſont faites de longues planches d'un bois leger, attachées ſur deux autres planches, qui les traverſent par deſſous: elles ſont toûjours en nombre impair, ordinairement cinq, quelquefois ſept ou neuf, celle du milieu ſur laquelle eſt aſſis celui qui rame & conduit la barque, eſt plus longue que les autres & elles vont ainſi en diminuant de longueur à proportion, en ſorte que tout le bâtiment va en pointe par les bouts, à peu près comme les doigts de la main quand ils ſont étendus: ils y font auſſi une eſpéce de couverture pour ne ſe pas moüiller. Il y a de ces barques qui peuvent porter cinquante hommes & trois chevaux: elles vont à la voile & à la rame; car les Indiens ſont grands rameurs & fort experts en cela. Il eſt arrivé quelquefois que les Eſpagnols voguans ſur ces barques, les Indiens en ont déjoint & détaché fort adroitement & fort promptement les planches, ſe ſauvans

deſ-

deſſus, & laiſſans périr les Chrêtiens : ſouvent même ils n'avoient beſoin pour ſe ſauver ni de planches ni d'aucun autre ſecours ; parce qu'ils ſont grands nageurs. Les armes dont les Indiens de cette Iſle ſe ſervoient pour combattre étoient des fléches & des frondes, & auſſi des maſſuës & des haches d'argent & de cuivre. Ils ſe ſervoient auſſi d'une eſpéce de lances ferrées d'or de bas aloi ; & tant les hommes que les femmes portoient pluſieurs ornemens & pluſieurs anneaux d'or. Ils avoient encore pour leur uſage ordinaire des Vaiſſeaux d'or & d'argent. Le Seigneur de cette Iſle étoit fort craint & fort reſpecté par ſes Sujets, & ſi jaloux, que tous ceux qui étoient commis à la garde de ſes femmes & même tous les domeſtiques de ſa maiſon, étoient Eunuques, & on leur coupoit non ſeulement les parties qui ſervent à la génération ; mais pour les défigurer on leur coupoit auſſi le nez. Dans une autre petite Iſle voiſine de celle dont on vient de parler, on trouva dans une maiſon la repréſentation d'un Jardin avec pluſieurs figures d'arbres & de diverſes ſortes de plantes d'or & d'argent. Vis à vis de cette Iſle il y avoit en Terre-ferme un Peuple qui avoit fait quelque chagrin au Roi du Perou, ce Prince leur impoſa pour peine de s'arracher toutes les dents d'enhaut; ainſi juſqu'à préſent les hommes & les femmes ſont ſans dents à la machoire ſupérieure. En allant de Tumbez du côté du Midi par l'eſpace de cinq cens lieuës de longueur & de dix

dix lieuës de largeur, il ne pleut ni ne tonne, mais par delà ces dix lieuës un peu plus ou un peu moins ſelon la diſtance plus ou moins grande qu'il y a de la Montagne à la Mer, il y pleut & il y tonne, & on y a un Hiver & un Eté, les Saiſons y étans réglées à peu près comme elles ſont en Caſtille. Lors qu'on a l'Hiver dans la Montagne, on a l'Eté le long de la Côte, & au contraire le tems qu'on peut nommer Hiver à la Côte, eſt un tems d'Eté ſur la Montagne. La longueur de ce qu'on a découvert du Pérou depuis la Ville de Paſto où il commence, juſques à la Province de Chili découverte depuis peu, eſt de plus de dix-huit cens lieuës auſſi longues ou plus longues que les lieuës de Caſtille. Suivant toute cette longueur on voit régner une chaîne de Montagnes fort rudes, éloignées de la Mer en quelques endroits de quinze ou vingt lieuës & en d'autres un peu moins. Ainſi tout ce Païs eſt diviſé en deux parties diſtinguées par deux noms différens, la Plaine & la Montagne : car tout l'eſpace qui eſt entre les Montagnes & la Mer quel qu'il ſoit, plus ou moins grand, eſt compris ſous le nom de Plaine, & tout le reſte ſe nomme la Montagne. Toute la Plaine eſt fort ſablonneuſe & fort ſéche, parce qu'il n'y pleut jamais, comme on l'a déja dit ; on n'y trouve ni Fontaines ni Puits ni aucune eſpéce de Sources, ſinon en quatre ou cinq endroits dont l'eau eſt ſalée, parce que cela eſt fort près de la Mer. On ſe ſert pour boire de

de l'eau des torrens qui décendent de la Montagne & qui s'y forment par les pluyes & les neiges qui y tombent; car il y a auſſi très-peu de Sources & de Fontaines dans ces Montagnes. Ces torrens ſont éloignez les uns des autres de douze, de quinze & de vingt lieuës en quelques endroits; mais communément ils ne le ſont que de ſept ou huit; & les Voyageurs réglent d'ordinaire leurs journées par la diſtance d'une Riviére à l'autre, parce qu'autrement ils ne trouveroient point d'eau pour boire. Le long des bords de ces torrens environ une lieuë d'étenduë en largeur, plus ou moins ſelon que la diſpoſition du Païs & la nature du Terroir le permet, on a l'agrément de trouver la fraîcheur de quelques bocages, d'arbres fruitiers & de campagnes ſemées de Maïz par les Indiens; depuis que les Eſpagnols ſont établis en ce Païs-là ils y ont auſſi ſemé du froment. Pour arroſer les terres enſemencées, ce qui eſt abſolument néceſſaire, on tire depuis la Riviére de petits Canaux pour conduire l'eau aux lieux où on en a beſoin, ce que les habitans naturels du Païs font avec beaucoup de ſoin & d'induſtrie; parce que quelquefois pour éviter les Valées qui ſe rencontrent entre la Riviére & le lieu où on veut conduire l'eau, il faut faire un Canal de ſept ou huit lieuës de longueur par ces differens contours, bien que la Valée n'ait ſouvent pas une demi-lieuë d'étenduë. On trouve le long de ces Valées une fraîcheur fort agréable depuis la Montagne

tagne juſqu'à la Mer, en ſuivant le cours de la Riviére ou du torrent; car on les peut juſtement nommer ainſi par leur extrême rapidité cauſée par la hauteur dont ils viennent. Il y en a pluſieurs comme celui qu'on nomme le torrent de la Sancta, ou celui de la Barranca & pluſieurs autres ſemblables, que les Eſpagnols n'auroient ſçû paſſer à cheval ſans le ſecours des Indiens qui rompoient & retardoient pour quelques momens l'impétuoſité du courant avec des pieux & des perches dont ils faiſoient comme une eſpéce de digue, pendant qu'on paſſoit un peu au deſſus. Il n'y avoit pas de ſûreté de s'arrêter, ſoit pour abreuver le cheval, ou pour quelque autre choſe; mais il falloit paſſer le plus promtement qu'il étoit poſſible, pour éviter que le cheval & l'homme ne fuſſent renverſez par la rapidité de l'eau, en quoi il y auroit eu beaucoup de péril, parce qu'ils n'auroient pû ſe relever à cauſe de la violence avec laquelle le courant les auroit entraînez, qui eſt telle qu'elle roule & entraîne ſouvent de fort grandes pierres. Ceux qui voyagent dans la Plaine, marchent preſque toûjours le long du rivage de la Mer, & s'en éloignent ſi peu que rarement ils la perdent de vûë. En Hiver ce chemin eſt fort dangereux, parce que les torrens s'enflent ſi fort qu'on ne les peut paſſer à gué, & qu'il le faut faire dans des barques, comme celles dont nous avons fait la deſcription, ou ſur des eſpéces de Radeaux compoſez de pluſieurs

ieurs Courges rangées les unes près des au-
res dans des rets, ſur quoi ſe couche de ſon
ong celui qui veut paſſer, un Indien va de-
rant à la nage qui tire la machine, avec une
orde & un autre la pouſſe par derriére. Sur
es bords de ces Riviéres on voit des arbres
ruitiers de diverſes eſpéces, des arbres qui
ortent le Coton & des ſaules, pluſieurs
ortes de roſeaux, de cannes & de joncs,
es glajeuls, & autres ſortes d'herbes.
a terre eſt extrêmement fertile: on ſé-
ne & on recueille le Froment & le Maïz
n tout temps & en toute ſaiſon. Les Indiens
abitent ordinairement ſous les arbres &
'ont point de maiſons, ſi on ne veut nommer
e ce nom de certaines hutes ou cabanes fai-
es de branches. Les femmes portent des
obes de coton qui leur décendent juſqu'aux
iez comme des ſoûtanes: les hommes por-
ent des culotes & des camizoles ou veſtes
ui leur décendent juſqu'aux genoux, avec
ne eſpéce de manteau par deſſus. Ils ſont
ous vêtus de la même maniére ſans aucune
ifference, ſinon à la tête où ſelon les diffe-
ens lieux & endroits du Païs, les uns portent
ne treſſe de laine, les autres un ſimple cor-
on, & d'autres pluſieurs cordons de diver-
es couleurs: mais tous généralement en
ortent avec quelque diverſité ſelon la diffe-
ence des Provinces comme on vient de di-
e. Tous les Indiens de la Plaine ſont diſtin-
uez en trois ordres, dont ils nomment les
ns Yungas, les autres Tallanes, & les

troiſiémes Mochicas. Chaque Province a ſon langage different de celui des autres, mais les Caciques qui ſont les Principaux & les Nobles, outre la Langue particuliére de leur Païs, entendent & parlent tous celle de Cuſco, parce qu'un Roi du Pérou nommé Guaynacava pere d'Atabalibane trouvant pas honnête que ſes Sujets, particuliérement les Caciques & les Principaux, qui avoient ſouvent à lui parler & à traiter avec lui de diverſes affaires, fuſſent obligez de le faire par Interprête, ordonna que tous les Caciques, leurs freres & leurs parens envoyaſſent leurs enfans à ſa Cour pour le ſervir, & ſur tout pour y aprendre la Langue. Ce fut-là le prétexte dont il ſe ſervit; mais ſon principal but étoit d'avoir en leurs enfans des ôtages de leur fidélité. Il fit donc en ſorte par ce moyen que tous les Nobles de ſon Royaume puſſent entendre & parler la Langue qui étoit en uſage à ſa Cour: à peu près comme en Flandres les Nobles & toutes les perſonnes qui tiennent quelque rang, y parlent François. Il eſt arrivé par là que les Eſpagnols qui ont apris la Langue qu'on parle à Cuſco, ont aiſément pû entendre ce qu'on leur diſoit & ſe faire entendre même par les gens du Païs, au moins par les Principaux, dans tout le Pérou, tant ſur la Montagne que dans la Plaine.

CHA

CHAPITRE VII.

Du vent qui régne dans la Plaine du Pérou, & pourquoi il n'y pleut jamais.

CEux qui liront cette Hiſtoire auront peut-être de la peine à comprendre d'où vient qu'il ne pleut jamais dans toute la Plaine du Pérou, comme on l'a dit ci-devant. Il ſemble en effet que les pluyes devroient y être fort communes & même fort abondantes, puis que ce Païs eſt borné d'un côté par la Mer d'où il s'éléve d'ordinaire beaucoup de vapeurs, & de l'autre par les Montagnes dont nous avons parlé, qui ne ſont jamais ſans neige & ſans eau. Ceux qui ont ſoigneuſement examiné la choſe, prétendent que la cauſe naturelle de cet effet eſt un vent de Sud-Oüeſt qui régne pendant toute l'année le long de la Côte & dans la Plaine, & qui ſoufle avec tant de violence, qu'il emporte les vapeurs qui s'élévent de la terre ou de la Mer, ſans qu'elles puiſſent monter aſſez haut en l'air pour s'y aſſembler & former des goutes d'eau qui retombent en pluye. En effet il arrive ſouvent qu'en regardant de deſſus les hautes Montagnes on voit ces vapeurs fort au deſſous de ſoi, qui font paroître l'air épais & nébuleux

ſur la Plaine, bien qu'il ſoit fort clair & fort ſerein ſur la Montagne. Ce même vent eſt auſſi la cauſe qui fait que les eaux de la Mer du Sud courent toûjours vers le Nord : il eſt vrai que quelques-uns en rendent une autre raiſon, & diſent que cette Mer aboutiſſant d'un côté au détroit de Magellan qui n'a pas plus de deux lieuës de largeur, elles s'y trouvent preſſées, ſur tout parce que les eaux de la Mer du Nord qui viennent les rencontrer dans ce lieu-là, contribuent auſſi à leur en boucher le paſſage & qu'ainſi elles ſont contraintes de retourner en arriére. Cela même produit auſſi un autre effet dont on a déja parlé, qui ſont ces courans de la Mer du Sud, qui rendent la Navigation ſi difficile de Panama au Pérou; parce qu'on a toûjours le vent contraire & les courans auſſi, au moins la plus grande partie de l'année, & qu'ainſi il faut toûjours aller à la bouline & voguer contre vent & marée. Tout le long de la Côte du Pérou la Pêche eſt abondante, & on y trouve des Poiſſons de toutes eſpéces & ſur tout quantité de Veaux marins. Depuis la Riviére de Tumbez en delà on ne trouve plus de ces grands Lézars; quelques-uns croyent que cela vient de ce que l'air eſt plus tempéré; parce que ces animaux aiment beaucoup la chaleur: mais il y a plus d'aparence qu'il en faut chercher la cauſe dans la rapidité des Riviéres, qui empêche qu'ils n'y puiſſent commodément ſubſiſter, parce qu'ils ſe tiennent d'ordinaire en des lieux

ieux où l'eau eſt preſque dormante. Dans oute l'étenduë de la Plaine, il y a cinq Villes peuplées de Chrêtiens. La premiére ſe nomme Puerto Vieio qui eſt fort près de la Ligne Equinoxiale: il y a peu d'habitans, parce que le Païs eſt pauvre & mal ſain, ſeulement on y trouve quelques Emeraudes, comme on l'a dit ci-devant. A cinquante lieuës par delà & quinze lieuës avant en terre, il y en a une autre qui s'apelle St. Michel, & que les Indiens dans leur Langue nommoient Piura, elle eſt ſituée dans un lieu frais & aſſez abondant, mais ſans aucune Mine ni d'or ni d'argent. La plûpart de ceux qui paſſent par là, ſont ſujets à y avoir quelque mal aux yeux. Soixante lieuës plus loin en montant le long de la Côte, dans une Valée nommée Chimo il y a une autre Ville qui s'apelle Truxillo à deux lieuës de la Mer, avec un Port, mais difficile & dangereux: elle eſt ſituée dans un lieu plein & uni ſur le bord d'une Riviére: on y trouve en abondance de l'eau douce & bonne à boire: le Païs y eſt fertile en Froment & en Maïz, & abondant en Bêtail. La Ville eſt bâtie fort régulié-rement & habitée par 300 Familles Eſpagnoles ou environ. A quatre-vingt lieuës de Truxillo dans la Valée de Lima, il y a une autre Ville nommée los Reyes ou la Ville des Rois, parce que les Eſpagnols s'y établirent le jour de l'Epiphanie qu'on apelle vulgairement le jour des Rois: cette Ville eſt à deux lieuës d'un Port de Mer fort bon & fort

ſeur: elle eſt ſituée dans une Plaine près d'une grande Riviére, le Païs fournit abondamment du bled, & toutes ſortes de fruits & de bêtail. Toutes les ruës de la Ville ſont fort droites & vont aboutir à la Place d'où l'on peut aiſément voir la Campagne de quelque côté qu'on regarde. Le ſéjour en eſt fort agréable; parce que l'air y eſt ſi tempéré, qu'en aucune ſaiſon de l'année on n'y eſt jamais incommodé ni par le froid ni par le chaud. Pendant les quatre mois qu'on a l'Eté en Eſpagne, on ſent un peu plus de fraîcheur dans le lieu dont nous parlons, qu'on ne fait dans un autre tems, & il y tombe alors le matin juſques vers midi une eſpéce de roſée menuë, à peu près comme les broüillards qu'on voit à Valladolid, ſi ce n'eſt que bien loin de nuire à la ſanté, elle eſt bonne contre les douleurs de tête, & ceux qui y ſont ſujets, trouvent du ſoulagement en ſe lavant de cette roſée. On a dans ce lieu les mêmes eſpéces de fruits qu'on a en Caſtille, particuliérement des Oranges, des Citrons & Limons de toutes les ſortes, doux & aigres, des Figues & des Grenades: il y auroit auſſi ſans doute des Raiſins en abondance, ſi les troubles qui ſont arrivez en ce Païs-là, avoient donné le tems d'y planter & d'y cultiver la Vigne; car on y en a vû quelques-uns qui ſont venus de graines de raiſins ſecs qu'on y avoit ſemé. Il y a grande quantité d'herbes potagéres & des légumes, des mêmes eſpéces qu'on a en Caſtille, & on a

beau

beaucoup de commodité pour les cultiver ; parce qu'en chaque maiſon il y a un aqueduc qui amene l'eau de la Riviére, & qui ſeroit capable de faire tourner un Moulin. Sur la Riviére on voit pluſieurs Moulins faits comme ceux de Caſtille, dont les Eſpagnols ſe ſervent pour faire moudre leur Froment. Ainſi cette Ville paſſe pour le lieu le plus ſain & le ſéjour le plus commode & le plus agréable de tout le Pérou : ſon Port la rend très-propre pour le Commerce, & on y vient de toutes les autres Villes du Païs pour ſe pourvoir des choſes néceſſaires, ſi bien qu'on y porte l'or & l'argent qui ſe tire en abondance des Mines qui ſont dans les autres Provinces. C'eſt pour cela & parce qu'elle eſt à peu près au milieu du Païs, que Sa Majeſté a voulu qu'elle fût le ſéjour ordinaire de *l'Audience* (a) Royale, où tous les habitans des autres endroits du Pérou, fuſſent obligez de porter leurs cauſes pour obtenir juſtice, & cela donne ſujet de croire que le nombre de ſes habitans ira toûjours en augmentant, & que ce lieu deviendra de plus en plus conſidérable. La Ville contient à préſent cinq cens maiſons ; mais elle eſt de plus grande étenduë qu'une Ville d'Eſpagne où il y en auroit quinze cens, tant parce que les ruës en ſont fort larges & la Place fort grande, qu'à cauſe que les maiſons occupent beaucoup d'eſpace, ayant chacune quatre-vingt

(a) *Chancellerie*.

piez de large & le double de longueur. Tous les bâtimens n'ont qu'un ſeul étage, parce que le Païs ne fournit point de bois propre pour faire des poutres ni des planches, n'y en ayant point qui au bout de trois ans ne ſoit tout vermoulu: Cependant les maiſons ne laiſſent pas d'être grandes & magnifiques & d'avoir beaucoup de chambres & d'apartemens differens. Les murailles ſont bâties de briques des deux côtez, & le milieu rempli de terre, ayans cinq piez d'épaiſſeur, afin de pouvoir exhauſſer ſuffiſamment les chambres, & que les fenêtres qui regardent ſur la ruë puiſſent être aſſez élevées au deſſus de la terre: les degrez ſont à découvert du côté de la Cour, & conduiſent à des galeries qui ſervent de corridors ou d'allées pour entrer dans les apartemens. Les toits ſont faits de quelques poutres brutes ſans être équarrées, qu'on couvre par deſſus de nates peintes comme ſont celles d'Almeria, ou de toiles peintes, en ſorte que les poutres ne paroiſſent point; on ajoûte encore par deſſus, des branches feüilluës, & ainſi les chambres ſont fort exhauſſées & fort fraîches, étans très-bien défenduës contre les ardeurs du Soleil. On n'a pas beſoin de les défendre contre la pluye, parce qu'il ne pleut jamais en ces lieux-là, comme on l'a déja dit. A cent trente lieuës de cette Ville il y en a une autre qu'on apelle Villahermoſa d'Arequipa, compoſée d'environ trois cens maiſons, ſituée dans un lieu fort ſain & abondant en toutes ſortes de vivres.

vivres. On eſpére que cette Ville ſe peuplera beaucoup ; parce qu'encore qu'elle ſoit à douze lieuës de la Mer, les Vaiſſeaux y peuvent aborder commodément & y aporter des Etoffes, des Vins & d'autres choſes néceſſaires pour en pourvoir la Ville de Cuſco & la Province de Charcas. Ce lieu eſt d'un grand abord à cauſe des Mines de Potoſi & de Porco, d'où on y apporte une grande quantité d'argent pour l'embarquer ſur les Vaiſſeaux, & le tranſporter par Mer à la Ville de los Reyes ou à Panama, & par ce moyen on s'exemte de la peine de le porter par terre avec beaucoup de riſque & de travail : ſur tout depuis qu'en conſéquence des Ordres du Roi, on n'oſe plus impoſer ſur les Indiens les grandes charges dont on les accabloit auparavant. Depuis cette Ville on peut faire par terre un chemin de quatre cens lieuës en ſuivant toûjours la Côte de la Mer, juſqu'à la Province de Chili que le Gouverneur Pedro de Valdibia découvrit & peupla. Chili dans la Langue des Indiens ſignifie froid, & ce Païs a été ainſi nommé à cauſe des grands froids qu'on ſouffrit pour y paſſer, comme on le dira dans la ſuite de cette Hiſtoire en parlant de l'entrepriſe de Dom Diégue d'Almagro pour le découvrir. Voilà quel eſt l'état, la ſituation & la diſpoſition du Pérou à l'égard de la Plaine. Il faut ajoûter que la Mer eſt toûjours tranquille & paiſible le long de cette Côte, de ſi grande étenduë, comme nous l'avons repréſenté, & qu'il n'y a jamais

ni tourmente, ni haute ou basse marée, ni aucun autre obstacle qui puisse empêcher les Vaisseaux d'être en sûreté par tout avec une seule ancre.

CHAPITRE VIII.

De la nature & des qualitez du Païs sur les Montagnes du Pérou, & des Indiens & Chrêtiens qui y habitent.

LEs Indiens qui habitent sur la Montagne sont fort differens de ceux de la Plaine, en force, en courage & en esprit: ils vivent d'une maniére moins grossiére & moins rustique, habitans en des maisons couvertes de terre & portans des chemises & des manteaux de la laine de leurs brebis: mais ils n'ont pour toute couverture à la tête que quelques bandes dont ils se l'entourent. Les femmes portent des vêtemens sans manches, elles se lient & se bandent le corps avec des ceintures de laine qui font plusieurs tours, & par ce moyen se font paroître la taille longue & déliée: elles ont par dessus certains mantelets de laine à peu près comme des peignoirs qu'elles attachent au cou avec de grandes épingles d'or ou d'argent selon qu'elles les peuvent avoir, elles les nomment dans leur Langue *Topos*; ces espéces d'épin-

d'épingles ont des têtes fort grandes & fort plates & si tranchantes qu'elles s'en peuvent servir à couper plusieurs choses. Elles aident beaucoup à leurs maris dans tous leurs travaux & leurs occupations de la Campagne & de la maison, ou pour mieux dire elles les font presque seules. Elles sont communément blanches & ont le visage, l'air & les maniéres beaucoup plus agréable que n'ont celles de la Plaine. Aussi le terroir de l'une & de l'autre sont-ils fort differens: car au lieu des sables qu'on voit dans la Plaine, la Montagne est par tout couverte d'herbe, & on y trouve quantité de Ruisseaux & des eaux fort fraîches, d'où se forment les Riviéres ou les torrens qui décendent avec tant d'impétuosité dans la Plaine. La Campagne est pleine de fleurs & d'herbages de diverses sortes, à peu près comme en Castille & des mêmes espéces: on y voit par tout du Cresson, des Laituës, de la Chicorée, de l'Oseille, de la Verveine, on y trouve aussi des Meures de buisson en quantité: Il y a encore une autre sorte d'herbe dont les fleurs sont jaunâtres, & les feüilles à peu près comme celles de l'Ache ou du Celeri, qui a une propriété admirable, c'est que si on l'aplique sur une playe, quelque corruption qu'il y ait, elle la nettoye incontinent, & si on la met sur des endroits où la chair est saine, elle la ronge jusqu'à l'os. Il y a plusieurs arbres fruitiers de diverses espéces qui portent des fruits aussi bons que ceux qu'on a en Castille: on y

trouve des Alisiers & des Noyers qui viennent d'eux-mêmes sans qu'on y prenne aucun soin. Les Indiens ont plusieurs Brebis, les unes qu'on peut appeller sauvages, les autres domestiques: il y a aussi des Cerfs & des Chevreüils & plusieurs autres sortes d'animaux plus petits, & quantité de Renards. Ils ont une espéce de Chasse pour prendre ces animaux qui est un grand sujet de réjoüissance pour eux, ils la nomment Chaco. En voici la maniére: quatre ou cinq mille Indiens s'assemblent, plus ou moins selon que les lieux sont plus ou moins peuplez, ils s'éloignent les uns des autres en sorte qu'ils font un grand cercle qui enferme deux ou trois lieuës de Païs, puis ils se raprochent peu à peu en chantant de certaines Chansons conformes au sujet, & composées exprès pour cela: enfin ils se joignent & s'entrelaçans les bras les uns les autres, ils enferment une grande quantité d'animaux de diverses espéces, poussans de si grands cris, que non seulement ils épouvantent ces pauvres bêtes, mais que même ils font tomber parmi elles des Perdrix, des Faucons & d'autres Oiseaux, étonnez par les cris, & qui se trouvans après enfermez de tous côtez, se laissent aisément prendre avec des rets, ou même à la main. Il y a aussi dans ces Montagnes des Lions, des Ours noirs, des Chats & des Singes sauvages de plusieurs sortes, & d'autres espéces de bêtes farouches Les Oiseaux qu'on voit tant dans la Plaine que sur

la

la Montagne ſont des Aigles, des Pigeons, des Tourterelles, des Pivers, des Cailles, des Perroquets, des Faucons, des Hiboux des Oyes, des Hérons blancs & gris, & d'autres Oiſeaux aquatiques, des Roſſignols & d'autres petits Oiſeaux propres à mettre en cage, & pluſieurs autres eſpéces, parmi leſquels il y en a qui ſont d'un fort beau plumage. Entre tous il y en a un fort remarquable par ſa petiteſſe, car il n'eſt pas plus gros & peut-être moins qu'une Cigale, & cependant il y a quelques plumes qui ſont auſſi longues que des feüilles de Tourneſol. Le long de la Côte, il y a une eſpéce de Vautours ſi grands, que quand ils étendent les ailes, il y a quinze ou ſeize paumes de diſtance de l'extrêmité de l'une à l'extrêmité de l'autre: ils ſe nourriſſent de Veaux marins, & quand ils les voyent ſur le rivage, un les prend par les piez ou par la queuë, un autre leur arrache les yeux, & les autres leur donnent tant de coups de bec qu'ils en viennent à bout & les tuent, après quoi ils s'en repaiſſent. Il y a auſſi une autre eſpéce d'Oiſeaux qu'on nomme Alcatraz, qui ſont à peu près faits comme des Poules, mais beaucoup plus grands & plus gros; car ils peuvent contenir dans leur jabot trois picotins de bled. Ces Oiſeaux ſont fort communs tout le long de la Côte de la Mer du Sud, puis qu'on y en trouve par tout par l'eſpace de plus de deux mille lieuës; ils ſe nourriſſent de Poiſſons de Mer,

& quand ils ſentent quelque corps mort ils le vont chercher juſqu'à trente & quarante lieuës en terre. La chair de ces Oiſeaux eſt ſi puante & ſi mauvaiſe, que quelques perſonnes qui en ont mangé par néceſſité en ſont mortes comme ſi elles avoient pris du Poiſon. On a déja dit que ſur la Montagne il y tombe de la pluye, de la grêle & de la neige & qu'il y fait beaucoup de froid: mais il y a auſſi en pluſieurs endroits des Valées ſi profondes & où il fait ſi chaud, qu'on trouve par ce moyen un reméde tout proche & fort aiſé pour ſe garantir du trop grand froid. Dans ces Valons il croît une herbe que les Indiens apellent Caca, & qu'ils eſtiment plus que ni l'or ni l'argent. Elle a la feüille faite preſque comme celle du Sumac, & l'expérience leur a apris qu'en tenant une feüille de cette herbe dans la bouche, on peut demeurer un tems fort conſidérable ſans ſentir ni faim ni ſoif. Il y a quelques endroits de ces Montagnes où il ne croît point du tout de bois, de ſorte que ceux qui voyagent dans ces lieux-là ſont obligez de ſe ſervir pour faire du feu, d'une eſpéce de terre qui s'y trouve & qui brûle à peu près comme celle dont on fait les tourbes. Il y a dans ces Montagnes des veines de terre de diverſes couleurs, & on y en trouve auſſi d'or & d'argent: les Indiens les connoiſſent fort bien, & ils ſavent fondre & épurer ces Métaux avec beaucoup moins de travail, & de dépenſe que

ne ſont les Chrêtiens; pour cela ils ſont ſur les plus hautes Montagnes, des Fourneaux dont l'ouverture eſt du côté du Midi, d'où nous avons déja dit que le vent vient toûjours ſouflant vers le Septentrion. Ils mettent le Métal dans ces Fourneaux avec de la fiente de brebis, ſi bien que par le moyen du vent qui allume le charbon, l'or & l'argent s'y fondent & s'y épurent. Dans la grande quantité d'argent qu'on a tiré des Mines de Potoſi, on a vû par expérience que ne le pouvant fondre par le moyen des ſouflets, les Indiens en venoient aiſément à bout dans ces Fourneaux, qu'ils nomment *Guayras*, comme qui diroit le vent, parce que c'eſt le vent qui leur ſert pour produire l'effet qu'ils deſirent. La terre eſt extrêmement fertile & produit en abondance toutes ſortes de grains, qu'on y peut ſemer, juſques-là qu'un boiſſeau de bled en peut produire juſqu'à cent cinquante & même deux cens, & d'ordinaire cent. Ils n'ont point de charruës pour labourer la terre, mais ils ſe ſervent pour cela de certaines pêles tranchantes, & quand elle eſt bien préparée, ils y ſément les grains de bled en faiſant des trous avec un bâton, comme on fait en Eſpagne pour ſemer les féves. Il y a en ce Païs-là des légumes & des herbes potagéres en très-grande abondance & qui y viennent ſi bien qu'on a vû à Truxillo des Raves groſſes comme un homme, dont les feüilles occupoient une eſpace de deux

deux pas de tour, & qui pourtant étoient fermes ſans être ni dures ni cordées. Il en eſt de même des Laituës, des Choux & des autres herbes qui y ſont venuës de la graine qu'on avoit aportée de Caſtille: car celle qu'on a recueillie depuis dans le Païs ne les a pas produites ſi grandes ni ſi belles. Les Viandes dont les Indiens ſe nourriſſent ſont le Maïz boüilli & rôti qui leur ſert de pain, & leurs chairs ſont de la venaiſon de pluſieurs ſortes qu'ils ſalent à peu près comme on fait le Poiſſon, ils mangent auſſi du Poiſſon ſec, & diverſes ſortes de racines qu'ils nomment, *yuca*, comme des Chervis & autres, des Lupins & autres légumes. Ils ont un certain breuvage qui leur tient lieu de Vin, qu'ils font en mettant du Maïz avec de l'eau dans des tines ou grands pots qu'ils mettent en terre où cette liqueur ſe fermente, car outre le Maïz naturel & ſans aucune préparation, ils ajoûtent dans chaque pot une certaine quantité d'autre Maïz mâché qui ſert de ferment, & il y a des hommes & des femmes qui ſe loüent & à qui on donne quelque ſalaire pour le mâcher. Celui qui eſt fait avec de l'eau dormante eſt eſtimé plus fort & meilleur que ſi on le faiſoit avec de l'eau qui court. Cette Boiſſon s'appelle communément, *Chica*, dans la langue des Iſles, mais dans celle du Pérou on la nomme Azua: elle eſt blanche ou rouge ſelon la couleur du Maïz dont on la fait, & enivre plus aiſément que le Vin de

Caſtil-

aſtille: cependant ſi les Indiens pouvoient voir de ce Vin comme ils ſouhaiteroient, ; abandonneroient volontiers le leur. Ils nt encore une autre ſorte de breuvage vec le fruit de quelques arbres qu'ils nom- ent *Molles;* mais ce dernier n'eſt pas ſi ſtimé que le *Chica.*

CHAPITRE IX.

es Villes que les Chrêtiens ont dans les Montagnes du Pérou.

DAns les Montagnes du Pérou il y a auſſi quelques Colonies de Chrêtiens, commencer dès la Ville de *Quito*, qui eſt quatre degrez, à peu près par delà la igne Equinoxiale. Cette Ville étoit ci-de- nt fort agréable & fort abondante en bled en bêtail, particuliérement dans les an- ées mil cinq cens quarante-quatre & mil nq cens quarante-cinq qu'on y découvrit riches Mines d'or: ce lieu commençoit ors à ſe peupler beaucoup, & le nombre ſes Habitans croiſſoit de jour en jour, ſques à ce que la fureur de la Guerre y ant parvenuë, les fit preſque tous périr par s mains de Gonzales Pizarre & de ſes apitaines, parce qu'ils avoient ſervi & vorisé le Viceroi Blaſco Nugnez Vela qui y fai-

y faiſoit ſa réſidence, comme on le dira plus particuliérement ci-après. Après cette Ville les Chrêtiens ne firent point d'autre établiſſement ſur la Montagne juſqu'à la découverte de la Province des *Bracamoros* par les Capitaines Jean Porcel d'un côté & Vergara de l'autre, qui y établirent quelques petites Colonies, afin de pouvoir de là percer plus avant que la découverte & la Conquête du Païs, & ces établiſſemens ſont maintenant ruinez; parce que Gonzales Pizarre attira à ſon Parti ces deux Capitaines avec leurs gens pour s'en ſervir dans la Guerre qu'il avoit entrepris. Cette découverte avoit été faite par les Ordres du Licentié Vaca de Caſtro qui étoit alors Gouverneur du Païs: il avoit envoyé le Capitaine Porcel par le côté de S. Michel, & plus haut le Capitaine Vergara, par la Province des *Chichapoyas*: ils ne croyoit pas qu'ils ſe rencontreroient comme ils firent, ce qui cauſa du démêlé entr'eux, chacun ayant ſes prétentions ſur les lieux qu'ils avoient découverts. Leurs differens furent cauſe que Vaca de Caſtro les rapella pour les accorder; ainſi ils ſe trouvérent au commencement de la Guerre, dans la Ville de los Reyes au ſervice du Viceroi, & après qu'il eut été pris, ils demeurérent avec Gonzales Pizarre, ſi bien que leurs démêlez ceſſérent par la ceſſation de leur entrepriſe. Ce lieu qu'ils avoient découvert eſt à cent ſoixante lieuës de la Ville de Quito en

allant par la Montagne, & quatre-vingt
uës par de là on trouve une Province
l'on apelle *Chichapoyas* où il y a une Bour-
de de Chrêtiens qui ſe nomme *Levanto*.
e Païs y eſt abondant en vivres & il y a
ſſi des Mines qui ſont aſſez bonnes, &
lieu eſt fort & ſeur par ſa ſituation, par-
qu'il eſt environné de tous côtez d'une
alée très-profonde, dans laquelle coule
ne Riviére preſque tout autour, de ſorte
'il n'y auroit qu'à rompre les Ponts qui
nt deſſus pour rendre l'attaque & la con-
nête de ce lieu fort difficiles. Le Marê-
nal de Camp Alfonſe d'Alvarado qui
oit le Commandement dans cette Pro-
nce y établit une Colonie de Chrêtiens.
oixante lieuës plus loin il y en a une au-
e qui s'apelle *Guanuco* formée par l'Ordre
Vaca de Caſtro qui la nomma Leon;
arce qu'il étoit originaire de la Ville de
eon en Eſpagne. Le Païs fournit abon-
mment des vivres, & on croit qu'il y a
antité de Mines du côté qui eſt occupé par
Inga qui eſt puiſſant & guerrier dans la
rovince des *Andes*, comme on le dira dans
ſuite. Depuis cette Ville il n'y en a point
autre ſur la Montagne qui ſoient peuplées
Chrêtiens juſqu'à celle de *Guamanga*,
'ils ont nommée St. Jean de la Victoire,
i eſt éloignée de ſoixante lieuës de la pré-
édente. Dans ce dernier lieu il y a peu
Chrêtiens, mais on eſpére que le nom-
e en pourroit croître fort conſidérable-
ment,

ment, ſi l'Ynga qui en eſt fort voiſin vouloit entendre à la Paix, parce qu'il occupe préſentement aux habitans de cete Ville leurs meilleures terres, où il y a quantité de Mines & abondance de *Coca* qui eſt une herbe dont on retire un grand profit, comme on l'a déja marqué ci-devant. Cette Ville de Guamanga eſt éloignée de Cuſco de quatre-vingt lieuës, & le chemin de l'une à l'autre eſt fort difficile, à cauſe des Montagnes où il y a beaucoup de précipices & des paſſages fort dangereux. Avant que les Chrêtiens ſe fuſſent rendus Maîtres du Pérou, la Ville de Cuſco étoit le lieu où les Rois du Païs faiſoient leur ſéjour ordinaire & où ils tenoient leur Cour, gouvernans de là cette grande étenduë de Païs dont on a déja parlé & dont on parlera encore plus particuliérement dans la ſuite de cette Hiſtoire. Cette Ville étoit comme le rendez-vous de tous les Caciques de ce grand & vaſte Royaume, qui y venoient de toutes parts, tant pour payer les Tributs au Roi, que pour obtenir juſtice quand ils avoient quelque démêlé & quelques affaires les uns avec les autres. Il n'y avoit alors dans tout le Pérou aucun autre lieu habité par les Indiens qui eût formé de Ville. Cuſco étoit la ſeule. Cette Place avoit une bonne Forteresſe bâtie de pierres quarrées ſi grandes, que c'eſt une choſe tout à fait ſurprenante comment les Indiens avoient pû les mouvoir & les tranſporter à force de bras

ſans

ans le ſecours de bœufs, de chevaux, de mulets ou d'autres ſemblables animaux, en effet il y en a pluſieurs pour leſquelles il faudroit au moins dix paires de bœufs & plus à chacune pour les mouvoir ou pour les raîner. Les maiſons dans leſquelles habitent maintenant les Chrêtiens ſont les mêmes qui étoient ci-devant occupées par les Indiens, dont quelques-unes ont été raccommodées & les autres agrandies. La Ville étoit diviſée en quatre quartiers dans chacun deſquels par Ordre du Roi, qu'on nomme Ynga dans la Langue du Païs, tous ceux qui venoient du même côté étoient obligez d'habiter. Ainſi les Indiens qui venoient du côté du Midi devoient demeurer dans le quartier qui regarde cette Place, lequel on nomme dans leur Langue *Collaſuyo* du nom d'une Province qui eſt de ce côté-là, nommée *Collao :* ceux du Nord dans le quartier nommé *Chincaſuyo* du nom d'une Province conſidérable & renommée qui eſt du même côté & qui s'appelle *Chinca :* cette Province eſt préſentement à Sa Majeſté ; mais fort apauvrie & fort dépeuplée en comparaiſon de ce qu'elle étoit ci-devant. Les deux autres quartiers qui regardent l'Orient & le Couchant s'apellent *Andeſuyo* & *Condeſuyo.* Aucun Indien ne pouvoit demeurer dans un autre quartier que le ſien, autrement il ſe ſeroit expoſé à de grandes peines. Le Païs aux environs de Cuſco eſt fertile & abondant en toutes ſortes

tes de vivres, l'air y eſt parfaitement bon, en ſorte qu'un homme ſain qui y va habiter, n'y devient jamais malade, ou au moins cela arrive fort rarement. Autour de cette Ville on trouve pluſieurs riches Mines d'or, deſquelles on a tiré tout celui qui s'eſt tranſporté juſqu'à préſent en Eſpagne; il eſt vrai qu'on les voit preſque abandonnées, depuis qu'on a découvert celles de Potoſi, tant parce qu'on tire beaucoup plus de profit des Mines d'argent de ce dernier lieu, qu'à cauſe qu'il y a auſſi beaucoup moins de péril pour les Indiens & pour les Chrêtiens qui y travaillent. Depuis la Ville de Cuſco juſqu'à celle de Plata dans la Province de *Charcas*, il y a cent cinquante lieuës & plus, & on trouve entre les deux une autre grande Province où le terrein eſt plein & uni qui ſe nomme le *Collao*, qui a cinquante lieuës de longueur & plus; la principale partie de ce Païs nommée Chiquito apartient à Sa Majeſté: & parce qu'il y a une ſi grande étenduë de Païs où les Chrêtiens n'ont aucun établiſſement, le Licentié de la Gaſca envoya du monde l'an mil cinq cens quarante-neuf pour faire quelque établiſſement dans cette Province. La Ville de Plata eſt un lieu où il fait plus froid qu'en aucun autre de la Montagne, elle a peu d'habitans, mais fort riches, & la plûpart de ceux qui y ſont, paſſent la plus grande partie de l'année dans les Mines de Porco & dans celles

s de Potoſi depuis qu'on les a découertes. De cette Ville de Plata tirant à main gauche & entrant plus avant dans le 'aïs du côté de l'Orient, on a découvert ne nouvelle Province par les Ordres du Lientié Vaca de Caſtro qui envoya pour ce eſſein les Capitaines Diégo de Royas & 'hilippe Gutierrez. Cette Contrée a pris ſon om de Diégo de Royas; on dit qu'elle eſt onne & abondante en vivres, & que l'air eſt ſain, mais on n'y a pas trouvé tant de icheſſes qu'on eſpéroit. Le Capitaine Doingo de Ytala & ſes Compagnons vinent par là au Pérou l'an mil cinq cens uarante-neuf, de maniére qu'ils firent le our de cet eſpace qui eſt entre la Mer du ud & celle du Nord, étans entrez dans le Païs ar la Riviére de la Plata après avoir navigé u Nord, cherchans à faire quelque découverte. Voilà la ſituation & l'état de out ce qu'on a découvert juſqu'à préſent ans le Pérou le long de la Mer du Sud n ſuivant toûjours la Côte, ſans qu'on ait ntré fort avant dans le Païs; parce qu'on a trouvé de grandes difficultez à cauſe e la quantité des Montagnes dont il y a comne pluſieurs chaînes redoublées qui ſont rès-rudes & très-difficiles, & qu'on ne ſauoit paſſer ſans ſouffrir beaucoup, tant par froid que par la diſette des vivres. Cependant on peut croire que l'induſtrie & courage des Eſpagnols auroient ſurmonté ous ces obſtacles s'ils avoient eu de fortes eſpé-

espérances de trouver par delà un Païs riche.

CHAPITRE X.

Du sentiment que les Indiens ont sur le sujet de leur Création & sur quelques autres matiéres.

COmme les Indiens ne connoissent point l'art de l'écriture, ainsi qu'on l'a déja dit, ils ignorent aussi leur origine & ne savent point l'Histoire de la Création ni celle du Deluge, dont ils n'ont ni regître ni mémoire. Il est vrai qu'il s'est conservé parmi eux quelques espéces de traditions auxquelles on a ajoûté, changé ou diminué quelque chose de siécle en siécle selon les imaginations de chacun, & voici à peu près à quoi cela se réduit. Ils disent que du côté du Septentrion il vint un homme qui n'avoit ni os ni jointures, & qui en marchant accourcissoit ou alongeoit le chemin selon sa volonté, & élevoit ou abaissoit les Montagnes comme il lui plaisoit, que cet homme créa les Indiens d'alors, & que ceux de la Plaine lui ayant fait quelque déplaisir, il rendit le Païs sablonneux comme on le voit encore aujourd'hui, & ordonna qu'il n'y tombât jamais de pluye; mais qu'il leur envoya les Riviéres qui y coulent

t afin qu'ils euſſent au moins de quoi re & ſe rafraîchir ; ils ajoûtent que cet mme s'apelloit Con , qu'il étoit fils du So- l & de la Lune , ils l'eſtimoient Dieu & doroient comme tel , & il avoit donné , ent-ils , les herbes & les fruits ſauvages ur nourriture à ceux qu'il avoit créez. près cela, diſent-ils encore , il vint du côté Midi un autre homme qui avoit plus de uvoir que le premier , celui-ci ſe nommoit chacama , comme qui diroit Créateur , il oit auſſi fils du Soleil & de la Lune ; à n arrivée Con diſparut & laiſſant ainſi les mmes qu'il avoit formez, ſans Chef & s Protecteur , Pachacama les métamor- oſa , les changeant en Oiſeaux, en Singes, Chats, en Ours , en Lions, en Perro- ets & en diverſes autres ſortes d'Oiſeaux ii ce voyent en ce Païs-là : Puis le même chacama créa les Indiens d'à préſent & ur donna l'induſtrie de labouter la terre de cultiver les Plantes. Ils tiennent auſſi dernier pour un Dieu , & tous les Prin- aux du Païs veulent être enterrez après r mort dans la Province de Pachacama i a pris ſon nom de cet homme , parce 'il y faiſoit ſa demeure : Ce Païs eſt à atre lieuës de la Ville de los Reyes. ajoûtent enfin que leur Pachacama a vé- pluſieurs ſiécles , & juſques au tems que Chrêtiens ſont venus au Pérou ; mais que puis il n'a plus paru. Cela peut faire jecturer que ce fût quelque Démon qui

les avoit ainſi malheureuſement abuſez & leur avoit mis dans l'eſprit toutes ces extravagances & ces foles imaginations. Les Indiens croyent auſſi qu'avant tout ce qu'on vient de raporter, il y a eu un Deluge, & que lors qu'il arriva, les hommes ſe ſauvérent dans de grandes Cavernes qu'ils avoient faites & préparées pour cela ſur les plus hautes Montagnes, & où ils avoient porté toutes les choſes néceſſaires à la vie, qu'après y être entrez ils avoient ſi bien bouché les entrées & les moindres ouvertures de leurs retraites, que les eaux n'avoient pû y pénétrer ; puis quand ils les crurent diminuées, ils mirent hors quelques chiens qui retournans moüillez & ſans être ſalis de bouë, leur faiſoient connoître que les eaux étoient encore fort hautes ; ſi bien qu'ils n'oſérent ſortir de leurs Cavernes juſqu'à ce qu'ils viſſent revenir leurs chiens tous boüeux. Ils diſent enfin que de cette humidité de la terre s'engendrérent pluſieurs Serpens qui les incommodoient fort, juſques à ce qu'avec le tems ils en vinrent à bout & les tuérent. Il paroît aſſez par là qu'ils ont eu quelque connoiſſance confuſe du Deluge, bien qu'ils ne ſachent pas comment Noé fut ſauvé dans l'Arche avec ſept autres perſonnes, & que par ce moyen le monde fut repeuplé dans la ſuite : c'eſt pourquoi ils feignent que quelques gens furent ſauvez dans les Cavernes des Montagnes, comme on vient de le raporter ; ou poſſible que cette

ndation dont ils parlent, pourroit être elque Deluge particulier, comme celui Deucalion. Ils croyent que le mon- doit finir ; mais qu'avant cela il doit y oir une grande séchereſſe, & qu'il ne uvra point du tout pendant pluſieurs nées. Cela étoit cauſe que ci-devant s les Seigneurs avoient des magazins où faiſoient de grans amas de Maïz pour s'en vir dans le tems de cette séchereſſe ; & nd le Soleil ou la Lune s'éclipſent les iens un peu timides font de grands cris de grands gémiſſemens, penſans que ce s eſt arrivé auquel le monde doit périr ; ils diſent qu'alors ces Aſtres ſe doivent courcir, comme cela arrive lors qu'ils t éclipſez.

CHAPITRE XI.

s Cérémonies religieuſes & des Sacrifices des Indiens du Pérou.

Es Peuples adorent comme des Dieux le Soleil & la Lune & les croyent en t des Divinitez. Ils jurent par le Soleil par la Terre qu'ils regardent comme leur re. Ils ont dans leurs Temples de cer- es Pierres qu'ils vénérent & adorent, leur repréſentent cet Aſtre du jour : ils nomment Guacas, d'un mot qui ſignifie

pleurer, parce qu'en effet ils pleurent en entrant dans ces Temples. Perſonne n'aproche de ces Guacas que les Prêtres ou Sacrificateurs de ces Idoles, qui ſont toûjours vêtus de blanc, & quand ils vont pour s'en aprocher ils tiennent en leurs mains quelques linges ou draps blancs, ils ſe proſternent & ſe traînent à terre, & en parlant à ces Idoles ils ſe ſervent d'un Langage que les Indiens n'entendent point. Ces Sacrificateurs reçoivent les Offrandes qu'on fait à ces Simulacres & les enterrent dans les Temples: car tous les Indiens leur offrent des figures ou images d'or ou d'argent qui repréſentent les choſes pour leſquelles ils adreſſent leurs Priéres à leur Guaca. Ce ſont auſſi ces mêmes Prêtres qui ſacrifient tant les bêtes que les hommes, & qui cherchent dans le cœur & dans les entrailles de leurs Victimes les ſignes qu'ils ſouhaitent, & juſques à ce qu'ils les ayent trouvez en quelqu'une, ils continuent toûjours ces abominables Sacrifices quand ils les ont une fois commencez; car ils diſent tandis que ces ſignes ne ſe trouvent point, que c'eſt une preuve que leurs Idoles ne ſont pas contentes du Sacrifice. Ces Sacrificateurs ne paroiſſent preſque jamais en Public, ni n'ont aucun commerce avec les femmes pendant tout le tems qu'ils ſont occupez à ces Sacrifices, & toute la nuit ils ne ceſſent de crier ou d'invoquer les Démons dans la Campagne voiſine des lieux où ſont ces

Gua-

uacas dont il y a un fort grand nombre,
rce que pluſieurs maiſons ont chacune le
n en particulier. Quand ils ont à parler
ix Démons, ils s'y préparent par le jeûne,
uis ſe bandent les yeux & quelques-uns
ême ſe les crévent; car ces miſérables
nt ſi ſuperſtitieux qu'on en a vû qui ſont
lez juſqu'à cet excès de ſe les crever ainſi,
u même ſe les arracher. Les Caciques &
s Seigneurs n'entreprennent jamais rien
ns avoir premiérement conſulté leurs Prê-
es, & ceux-ci leurs Idoles ou pour mieux
re les Démons. Les Eſpagnols trouvérent
ans ces Temples conſacrez au Soleil plu-
eurs grands Pots de terre pleins d'enfans
cs qu'on avoit ſacrifiez. Entre les piéces
'or & d'argent qui ſervoient d'ornement
ces Guacas on en trouva qui reſſembloient
arfaitement à des Croſſes & à des Mitres
piſcopales, & quelques-unes de ces Idoles
rent trouvées avec la Mitre ſur la tête; de
orte que quand Thomas de Verlanga qui
toit Evêque de la Terre-ferme, paſſa au
'érou, & que les Indiens le virent avec ſa
Mitre en tête, chantant Pontificalement
Meſſe, ils diſoient tous qu'il ſembloit un
Guaca & demandoient ſi c'étoit le Guaca
es Chrêtiens. On les a ſouvent interrogez
ur le ſujet de ces Mitres, quelle en étoit
a fin & l'uſage; ſur quoi ils étoient em-
arraſſez & ne pouvoient rien dire ſinon
qu'ils les avoient ainſi de toute ancienneté.
Outre ces Guacas il y avoit auſſi par tout

le Pérou des maisons ou Monastéres où habitoient plusieurs femmes consacrées au Soleil, qui ne sortoient jamais de ces lieux où elles filoient & tissoient du coton & de la laine, & en faisoient de fort bonnes Etoffes; puis quand elles étoient achevées, ces femmes les brûloient avec des os de brebis blanches, puis jettoient les cendres au vent du côté du Soleil. Ces personnes étoient obligées à vivre dans une chasteté & une continence perpétuelles, & si elles y manquoient, on les faisoit mourir: néanmoins si quelqu'une étant enceinte affirmoit par serment que le Soleil étoit pere de son enfant, elle évitoit la mort. Tous les ans dans le tems que les Indiens de la Montagne recueilloient leur Maïz, ils célébroient une Fête, plantans en terre au milieu de quelque Place deux arbres hauts & droits comme deux Mats de navire, au haut desquels ils mettoient une figure d'homme environnée d'autres figures ornées de fleurs. Après cela ils venoient par troupes ou par brigades battans leurs tambours & jettans de grands cris; puis chaque brigade tiroit ses traits & ses fléches à ces figures, & après que tous avoient tiré, les Prêtres produisoient une Idole qu'ils mettoient au pied de ces Mats plantez en terre, & devant laquelle ils sacrifioient un Indien ou une brebis, oignans l'Idole du sang de la Victime; puis après en avoir considéré le cœur & les entrailles & y avoir trouvé de bons ou de mau-

mauvais ſignes, ils en faiſoient leur rapport au Peuple, & cela rendoit la Fête ou triſte ou gaye. Ils paſſoient ordinairement tout ce jour-là à dancer & à boire, faire pluſieurs jeux & pluſieurs tours, & oüer divers perſonnages avec leurs armes à la main, leurs haches, leurs maſſuës & autres ſortes d'armes.

CHAPITRE XII.

Les Indiens du Pérou croyent la réſurrection de la chair.

LEs Caciques du Pérou & tous les principaux du Païs ſont mis après leur mort dans des lieux voûtez, aſſis dans leurs ſiéges qu'ils appellent Duos, & revêtus de tous leurs plus riches vêtemens. La coûtume étoit auſſi d'enterrer avec eux une ou deux de leurs femmes, de celles que le Mort avoit le plus aimé, & ſouvent il y avoit conteſtation entr'elles à qui auroit cet honneur; c'eſt pourquoi cela étoit ordinairement réglé par le mari avant ſa mort. On enterroit auſſi avec eux deux ou trois jeunes garçons de ceux qui étoient à leur ſervice, avec toute leur Vaiſſelle d'or & d'argent. Ils font cela dans l'eſpérance qu'ils ont de reſſuſciter un

jour, & ils souhaitent de paroître alors accompagnez de leurs femmes & de leurs Officiers; aussi lors que les Espagnols entroient dans leurs sépultures pour en tirer l'or & l'argent qu'on y avoit mis, ils les prioient de ne point ôter ni disperser les os de ceux qui y étoient ensévelis, afin qu'ils pussent ressusciter plus promtement & avec moins de peine. Dans la Cérémonie des funérailles les Parens versent au dessus du lieu de la sépulture, de ce breuvage qu'ils apellent Chica, qui par le moyen de quelques tuyaux se va rendre dans la bouche du Mort. On met aussi au dessus de leurs sépultures des statuës de bois qui les représentent; & pour les gens du commun on se contente d'y mettre en peinture les marques & les enseignes de leur profession ou de leur emploi, particuliérement s'ils ont été hommes de guerre.

CHAPITRE XIII.

De l'Origine des Rois du Pérou qu'on apelle Yngas dans la Langue du Païs.

DAns toutes les Provinces du Pérou il y avoit quelques grands Seigneurs, dont les Principaux s'apelloient dans leur Langue Curacas, ce qui est la même chose que

ne les Caciques dans le Langage des Iſles.
faut remarquer là-deſſus que les Eſpa-
nols qui allérent à la Conquête du Pérou,
oient accoûtumez à nommer les choſes
énérales & communes des mêmes noms
ont on ſe ſervoit pour les ſignifier dans les
lles de Saint Domiugue, de Saint Jean, de
uba, & dans la Terre-ferme où ils
voient habité, & que ne ſachans point
omment on les apelloit dans la Langue
u Pérou, ils ſe ſervoient pour les déſigner
es termes qu'ils avoient apris. Cela s'eſt
bien conſervé & a ſi bien paſſé en coû-
me que les Indiens du Pérou ſe ſont ac-
ommodez à cet uſage, ſi bien que quand
s parlent avec les Chrêtiens ils nomment
es choſes générales des mêmes noms qu'ils
nt apris d'eux. Ainſi ils apellent Caciques
eux qu'ils avoient accoûtumé de nommer
uracas, leur pain Maïz & leur breuvage
hicha, qui s'apellent dans leur Langue
ara & Azua. Il en eſt de même de plu-
eurs autres choſes. Ces Seigneurs dont
ous parlons étoient les Juges & les Pro-
cteurs de leurs Sujets pour les faire vi-
re en Paix, & ils étoient auſſi leurs Chefs
: leurs Capitaines dans les Guerres qu'ils
voient contre leurs voiſins. Il n'y avoit
oint alors de Roi ou Seigneur Général de
out le Païs juſques à ce que du côté du
ollao, il vint par un grand Lac nommé
iticaca qui a quatre-vingt lieuës de tour,
ne Nation belliqueuſe que ceux du Pérou

nommérent Yngas. Ces derniers venu étoient ras & tondus, ils avoient les oreilles percées & y portoient de gros Pendans d'or ronds pour les tirer en bas & par ce moyen ſe les agrandir, on nomma Ringrim, comme qui diroit oreille, ceux qui les avoient grandes. On apella leur Chef Zapella Yn-ga, comme qui diroit, ſeul Seigneur ou Roi; d'autres diſent, qu'on l'apella Ynga Vira Cocha, qui ſignifie écume ou craſſe de la Mer; parce qu'on ne ſavoit point l'origine de ces gens-là, ni de quel Païs ils venoient; ainſi les anciens habitans du Pérou s'imaginoient que ces nouveaux venus étoient formez de l'écume ou du limon de ce Lac duquel ſort une grande Riviére qui coule vers l'Occident, & qui en quelques endroits eſt large d'une demi-lieuë, puis ſe va décharger dans un autre petit Lac qui eſt à quarante lieuës du grand, & s'y perd au grand étonnement de ceux qui conſidérent la choſe, & ne peuvent comprendre comment une ſi grande quantité d'eau diſparoît & s'évanouït, pour ainſi dire, dans un ſi petit réſervoir qui ne paroît nullement capable de la contenir. Il eſt vrai que comme on ne trouve point le fond de ce petit Lac, cela fait croire que par deſſous terre il ſe décharge dans la Mer, comme fait le fleuve Alphée en Grece. Ces Yngas commencérent par s'établir dans la Ville de Cuſco, & de là ils ſubjuguérent tout le Païs & ſe le rendirent tributaire.

* Leur

Leur Empire fut succeſſif, & voici l'or-
dre qu'ils obſervérent pour la ſucceſſion.
Quand un Roi mouroit, ce n'étoit aucun
de ſes enfans qui lui ſuccédoit immédiate-
ment; mais le plus âgé de ſes freres ca-
dets, s'il en avoit pluſieurs, puis après la
mort de celui-ci, la ſucceſſion retournoit
au fils aîné du Roi précédent, de lui à
ſon frere, puis derechef de ce frere au pre-
mier fils de ſon aîné, & ainſi de ſuite, en
ſorte que cette eſpéce de ſucceſſion ne pou-

* C'eſt ainſi que l'Auteur de cette Hiſtoire du Pérou raporte l'ordre de la ſucceſſion de ces Rois dans l'Edition d'Anvers de l'an 1555. en petit octavo: mais dans l'Edition de Seville de l'an 1577. in folio par colomnes, il en eſt parlé d'une maniére bien différente & toute opoſée. Voici ce que porte cette Edition, après ces mots, *ſe la rendirent tributaire. Dans la ſuite celui qui ſe trouvoit le plus fort & le plus puiſſant ſuccédoit à l'Empire, par voye de tirannie & de violence, & ſans garder aucun ordre de ſucceſſion légitime, leur droit n'étoit fondé que ſur la force des armes.* Il ſemble qu'en ceci la premiére Edition doit être préférée; parce qu'elle a été faite ſous les yeux & par les ſoins de l'Auteur, c'eſt pourquoi on l'a mis dans le texte: mais on a crû auſſi que les Lecteurs ſeroient bien aiſes qu'on leur marquât cette différence, afin que ſi quelqu'un ſe donnoit la peine de conſulter l'Original, & qu'il eût l'Edition de Seville, il ne fût pas ſurpris de trouver dans la Traduction une choſe qui lui paroîtroit directement opoſée à l'Eſpagnol.

voit presque jamais finir ni manquer d'héritiers qui se trouvassent dans cet ordre. Les Ornemens Royaux que portoient ces Yngas pour marque de leur Empire & qui leur servoient de Couronne ou de Diadême, étoient de certaines franges de laine de couleur dont ils se bandoient la tête, elles alloient d'une temple à l'autre, décendant si bas qu'elles leur couvroient presque les yeux. Ils gouvernoient leur Empire avec beaucoup de hauteur & d'une maniére fort absoluë, & il n'y a peut-être jamais eu de Païs au monde où l'obéissance, & la soûmission des sujets ayent été plus loin: en effet ils n'avoient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau Royal entre les mains de quelqu'un de ces Ringrim ou grandes Oreilles, il étoit respecté & obéi par tout, jusques-là qu'on avoit une déférence si absoluë aux Ordres du Roi qu'il portoit, qu'il pouvoit seul & sans aucun secours de Soldats, exterminer une Province entiére & y faire périr hommes & femmes: parce qu'à la seule vûë de ce fil tiré de la Couronne Royale ils s'offroient tous à la mort volontairement & sans aucune résistance. Suivant l'ordre de la succession dont on a parlé, le Royaume de ces Yngas tomba entre les mains d'un nommé Guaynacava, comme qui diroit, jeune homme riche. Il fit de grandes Conquêtes & accrut beaucoup son Empire, plus que n'avoient fait aucuns de ses Prédécesseurs: il gouverna ses Peuples

avec

vec plus de raiſon, de juſtice & d'équité ue n'avoient fait les autres: il établit parmi eux une bonne Police & un bel ordre pour a culture des terres; en ſorte que c'eſt une choſe ſurprenante & preſque incroyable, que parmi une Nation barbare & ſans lettres le Gouvernement ait pû être ſi juſte & ſi bien réglé, & l'obéïſſance & l'amour des Sujets envers leur Souverain ſi grande & ſi parfaite. Ils lui en donnérent une preuve ſignalée & qui mérite bien qu'on en parle ici, en faiſant pour ſa commodité deux chemins au Pérou dont la difficulté, le travail & la dépenſe égalent ou ſurpaſſent même tout ce que les anciens Auteurs ont dit des ſept Merveilles du monde. Guaynacava partit de la Ville de Cuſco avec ſon Armée pour aller conquérir la Province de Quito, c'eſt à dire, qu'il entreprit un chemin de près de cinq cens lieuës, il alloit par la Montagne où il eut à ſurmonter de grandes difficultez par les mauvais chemins, les Rochers & les Précipices qui ſe rencontroient ſouvent ſur ſon paſſage. Après qu'il fut heureuſement venu à bout de ſon entrepriſe, qu'il eut achevé ſa Conquête & ſoûmis toute cette Province, les Indiens crurent qu'ils devoient faire honneur à ſa Victoire, en lui préparant un chemin plus commode pour ſon retour. Ils l'entreprirent donc & y réüſſirent par un travail prodigieux, ayans fait ſur ces Montagnes un chemin large & uni: pour cela il leur falut ſouvent rompre des Rochers &

combler des Valées & des Précipices de quinze & vingt toises de profondeur. Ce chemin est long de cinq cens lieuës, & on dit que d'abord qu'il fut fait, il étoit si plein & si uni par tout qu'on auroit aisément pû le suivre en carosse; il est vrai que depuis ce tems-là il y est arrivé du changement par les Guerres des Indiens & des Chrêtiens, parce qu'en plusieurs endroits on a écarté & brisé dans les Valées les matériaux qui les combloient pour rendre par ce moyen les passages difficiles aux ennemis. On comprendra facilement la grandeur & la difficulté de cet Ouvrage, si on considére le travail & la dépense qu'il a falu en Espagne pour aplanir deux lieuës de Montagnes entre Segovie & Guadarrama: & que cependant cet Ouvrage n'a jamais été achevé ni mis dans toute sa perfection, bien que ce soit là le passage ordinaire des Rois de Castille avec leur Maison & leur Cour, toutes les fois qu'ils vont ou viennent de l'Andalousie ou du Royaume de Tolede pour passer d'un côté à l'autre de ces Montagnes. Les Indiens non contens de ce premier travail en entreprirent quelque tems après un autre qui n'étoit guére moins grand ni moins difficile. Guaynacava aimoit fort la Province de Quito, parce qu'il l'avoit conquise & se faisoit beaucoup d'honneur de cette Conquête, il voulut donc y retourner pour la visiter & prit cette seconde fois sa route par la Plaine. Ses Sujets entreprirent encore de lui

ui faire un nouveau chemin par là ; dans outes les Valées qui ont d'ordinaire envi- on une lieuë d'étenduë, comme on l'a dé- a dit ci-devant, & où on a l'agrément de a fraîcheur que donnent les Riviéres & les Bocages, ils firent une levée de terre fort haute pour rendre le chemin à peu près plein & uni, sans qu'on fût obligé de mon- er ni de décendre, ce chemin avoit près de quarante piez de largeur, & en sortant des Valées ils marquoient la route à travers es sables par des pieux & des espéces de bar- riéres qu'ils y plantoient au cordeau, afin qu'on ne pût s'égarer ni d'un côté ni d'au- re. Ce chemin étoit de cinq cens lieuës de ongueur comme celui de la Montagne. Les barriéres sont maintenant rompuës en plusieurs endroits, parce que les Espagnols en ont pris le bois pour faire du feu pen- dant la Paix aussi bien que durant la Guer- re : mais les levées subsistent encore dans les Valons, & sont assez entiéres, au moins la plûpart, en sorte qu'on peut aisément juger par là de la grandeur de cet Ouvra- ge. Guaynacava alla par un de ces chemins & revint par l'autre, & par tout où il passoit, il trouvoit la route couverte de rameaux & de fleurs de très-agréable odeur.

CHA-

CHAPITRE XIV.

Des choſes remarquables que Guaynacava fit au Pérou.

OUtre ces deux grands Ouvrages dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, Guaynacava fit bâtir ſur le chemin de la Montagne, de journée en journée, des Palais de fort grande étenduë avec quantité d'apartemens, en ſorte qu'il y avoit de quoi loger ſa Perſonne, ſa Maiſon & toute ſon Armée. Il en fit auſſi bâtir de ſemblables ſur le chemin de la Plaine, il eſt vrai qu'ils ne furent pas en ſi grand nombre ni ſi près les uns des autres comme ceux de la Montagne; parce qu'il falloit pour y trouver les commoditez néceſſaires les placer ſur le bord des Riviéres qui, comme on l'a déja dit, ſont éloignées les unes des autres de huit ou dix lieuës & même en quelques endroits de quinze & de vingt. Ces bâtimens s'appellent Tambos, & les Indiens des environs avoient le ſoin de les fournir de toutes les proviſions néceſſaires pour les Armées de ce Prince, & cela non ſeulement pour la nourriture, mais auſſi pour les vêtemens & les armes; de ſorte qu'en chacun de ces Tambos on pouvoit trouver, en cas de beſoin,

oin, de quoi vêtir & armer vingt ou trente
ille hommes. Guaynacava étoit toûjours
ccompagné d'un grand nombre de gens de
uerre armez de Piques, de Halebardes, de
Maſſuës & de Haches d'armes d'argent &
e cuivre, & mêmes quelques unes d'or; ils
e ſervoient auſſi de frondes & de javelots
n peu brûlez par le bout, afin que la pointe
n fût plus dure & par conſéquent plus per-
ante. Sur les Riviéres, ils bâtiſſoient des
'onts de bois dans les lieux où l'on en trou-
oit de propre pour cela, & lors que le bois
eur manquoit, ils faiſoient de gros Cables
'une herbe qu'ils apellent Maguey, qui eſt
lus forte que le chanvre, & entre les Ca-
les un tiſſu comme une eſpéce de nattes,
ais ſi fort qu'ils pouvoient aiſément paſſer
eſſus; c'eſt une choſe ſurprenante de voir
u'ils fiſſent de cette maniére des Ponts qui
voient juſqu'à quinze toiſes de largeur &
eux cens de longueur. Dans les lieux où
s ne pouvoient faire des Ponts, ils paſ-
oient les Riviéres par le moyen d'un long Ca-
le qui alloit d'un côté à l'autre, & le long
uquel ils tiroient avec une corde de deſſus
autre bord une grande corbeille dans la-
uelle étoit celui qui vouloit paſſer, & afin
ue les anſes de cette corbeille ne ſe rom-
iſſent pas par le poids & en coulant le long
u Cable, ils les faiſoient de bois, le reſte du
anier n'étant que de Joncs ou de Roſeaux.
es Indiens des environs de ces Ponts dont
ous venons de parler, étoient obligez de
les

les entretenir à leurs dépens. Le Roi alloit toûjours dans une Litiére faite de lames ou platines d'or, & il étoit accompagné de plus de mille des principaux Seigneurs seulement pour le porter tour à tour sur leurs épaules; ceux qui lui rendoient cet office étoient de son Conseil & ses Favoris. Les Caciques se faisoient aussi porter dans leurs Litiéres sur les épaules de leurs Vassaux. Ils étoient fort soûmis à leur Roi, en sorte qu'aucun d'eux quelque puissant qu'il fût, n'entroit jamais pour lui parler que les piez déchaussez & portant quelque Présent enveloppé dans une mante qu'il offroit à son Seigneur, comme une espéce d'hommage pour lui témoigner sa soûmission, & cette coûtume s'observoit avec tant d'éxactitude que si cent fois le jour ils fussent allez pour lui parler, il auroit falu faire autant de fois la même chose. Ils prenoient pour une grande irrévérence & un manquement de respect fort criminel de regarder leur Roi en face, & si lors qu'ils portoient sa Litiére quelqu'un d'eux bronchoit, en sorte que la Litiére tombât, on lui faisoit incontinent couper la tête. Ce Prince tenoit par tout son Royaume, de demi-lieuë en demi-lieuë, des relais d'Indiens qui faisoient beaucoup plus de diligence que nos chevaux de Poste. Quand il avoit conquis quelque Province, la premiére chose qu'il faisoit étoit d'envoyer les habitans naturels du lieu, ou au moins les Principaux d'entr'eux habiter dans quel-

quelque autre endroit du Païs, & de faire venir en leur place des Indiens déja soûmis depuis long-temps à sa domination, & par ce moyen il s'assuroit de la fidélité des uns & des autres. Ces Peuples qui changeoient ainsi de demeure & étoient transplantez d'un lieu à l'autre, s'appelloient dans leur Langue Mitimaes. De toutes les Provinces de son Empire on lui payoit par an un Tribut de ce que chaque Païs produisoit, jusques-là que de quelques endroits stériles qui ne produisoient aucuns fruits, on lui envoyoit tous les ans une certaine quantité de lezards en signe de redevance, bien que quelques-uns de ces endroits fussent éloignez de Cusco de plus de trois cens lieuës. Le Guaynacava rebâtit le Temple du Soleil qui étoit à Cusco & en couvrit les murailles & le toît de plaques ou lames d'or & d'argent qu'il fit faire exprès pour cet usage. Il arriva de son temps qu'un Seigneur nommé Chimocappa qui habitoit dans la plaine & possédoit plus de cent lieuës de païs, secoüa le joug de son obéïssance & se révolta contre lui; le Roi entreprit de le châtier, marcha en personne à cette expédition, le vainquit & le fit mourir: puis il ordonna pour conserver la mémoire de ce Crime & de sa punition, par un châtiment exemplaire, qu'aucun Indien de la plaine ne pût porter d'armes, ce qui s'observe encore aujourd'hui; il permit néanmoins au Successeur de ce Rebelle de vivre en

en la Province de Chimo dans laquelle eſt préſentement bâtie la Ville de Truxillo. Il y avoit alors une très-grande quantité de bêtail au Pérou, parce que Guaynacava & ſon Pere avant lui avoient donné de fort bons Ordres pour en bien peupler le Païs. On envoyoit tous les ans en pleine liberté comme une dîme qu'on payoit au Soleil, une certaine quantité de brebis qui lui étoient conſacrées, & elles multiplioient extrêmement; parce que perſonne n'oſoit y toucher & ſi quelqu'un l'eût entrepris, on eût regardé cela comme un ſacrilége: il n'y avoit que le ſeul Guaynacava qui en pouvoit prendre pour ſon Armée en cas de beſoin, & alors il donnoit Ordre de faire une de ces Chaſſes dont nous avons parlé ci-devant, qu'ils appellent Chacos, & pouvoit prendre en un jour juſqu'à vingt ou trente mille de ces brebis. On eſtimoit beaucoup l'or, parce que le Roi & les Principaux du Païs en faiſoient des Vaiſſeaux pour leur ſervice, des Ornemens pour leurs perſonnes & des Offrandes à leurs Dieux. Le Roi faiſoit par tout porter avec lui une eſpéce de ſiége ou de table ſur laquelle il s'aſſéoit, qui étoit d'or à ſeize carats & valoit plus de vingt-cinq mille Ducats de bon or. Ce fut la piéce que Dom François Pizarre choiſit pour ſoi dans le tems qu'il travailloit à la Conquête du Pérou: car dans la Capitulation qu'il avoit faite, on devoit lui donner pour ſon particulier, outre ce qui étoit accordé

ë en général, quelque Bijou où Joyau de rix tel qu'il lui plairoit de le choisir. Lors ne le premier fils de Guaynacava vint au onde, ce Roi fit faire un Cable d'or si gros ne selon le rapport de quelques Indiens en- ore vivans, deux cens hommes avoient eine à le lever. En mémoire de cette éce on nomma l'enfant Guascar, qui en ur Langue signifie une corde, & on y ajoûta surnom de Ynga qui étoit celui de tous urs Rois, comme le nom d'Auguste étoit lui des Empereurs Romains. J'ai vou- expressément marquer ce que je viens de re pour détruire une opinion populaire, mmunément reçûë en Espagne par ceux ui avoient peu de connoissance des affai- s des Indes, & qui s'imaginoient que les diens n'estimoient point l'or & n'en con- oissoient point le prix. Ce même Prince oit aussi plusieurs magazins remplis de di- rses Piéces d'or & d'argent comme de andes figures d'hommes & de femmes, brebis & d'autres animaux de toutes péces, comme aussi de toutes les sortes herbes qu'on trouve dans le Païs avec leurs illes, leurs tiges, leurs neuds & leurs ics, le tout représenté au naturel: il oit encore grande quantité de mantes & frondes tissuës de fil d'or, & un certain ombre de grosses masses d'or & d'argent tes comme des bûches ou souches de bois rûler.

CHA-

CHAPITRE XV.

De l'état où se trouvoit le Pérou lors que les Espagnols arrivérent, & des Guerres qui le divisoient alors.

BIen que le principal dessein qu'on se propose dans cette Histoire, soit de raporter ce qui arriva aux Espagnols dans la découverte & dans la Conquête du Perou: néanmoins pour mieux faire comprendre ce qu'on a à dire, & donner plus de jour à cette Narration, on juge à propos de dire quelque chose de l'état où se trouvoient alors les affaires des Indiens qui gouvernoient ce Païs-là. Cela nous donnera sujet de reconnoître & d'admirer la sage Providence de Dieu, qui permit que les Espagnols fissent cette entrepriſe dans un tems que ce Païs étoit divisé en deux Partis, sans quoi il leur eût été impossible ou au moins très-difficile d'en faire la Conquête. Voici donc en peu de mots l'état où ils trouvérent les choses.

Guaynacava après avoir soûmis à son Empire plusieurs Provinces dans une étenduë de cinq cens lieuës de Païs, à compter depuis Cusco tirant vers l'Occident, résolut d'aller en personne à la Conquête de la Province de Quito qui bornoit sa domination de ce côté-là. Il marcha donc à la tête de

son

n Armée & réüſſit heureuſement dans ſon
ntrepriſe, ce Païs lui parut agréable &
onforme à ſon humeur, cela l'obligea d'y
journer & d'y faire ſa réſidence pendant
n aſſez long-tems, laiſſant cependant à
uſco quelques-uns de ſes enfans de l'un
de l'autre ſexe, & particuliérement ſon
s aîné nommé Guaſcar Ynga, Mango
nga, Paul Ynga, & pluſieurs autres. A
uito il prit une nouvelle femme, fille du
eigneur du Païs, & il eût d'elle un fils qui
t nommé Atabaliba; il aima beaucoup
et enfant, & partant pour retourner à
uſco il le laiſſa ſous la conduite & le gou-
ernement de quelques Tuteurs. Ce fut au
tour de ce premier Voyage que les Indiens
ui firent ſur la Montagne ce chemin dont
n a parlé. Depuis, après avoir demeuré
uelques années à Cuſco, il réſolut de re-
urner à Quito, tant parce que ce Païs lui
laiſoit, que par l'envie qu'il avoit de voir
n fils Atabaliba qu'il aimoit plus que ſes
utres enfans. Il y retourna donc par le
nemin de la Plaine dont nous avons fait
deſcription, & il y fit ſa réſidence tout
reſte de ſa vie. En mourant il ordonna
ue cette Province de Quito qu'il avoit con-
uis, demeureroit en partage à Atabaliba,
uis qu'elle étoit venuë de ſes Ancêtres.
près la mort de Guaynacava, ſon fils Ata-
aliba ſe rendit Maître de ſon Armée, &
empara des treſors qu'il avoit portez avec
ui; mais les plus conſidérables, comme
em-

embarraſſans par leur poids, étoient demeurez à Cuſco en la puiſſance de ſon fils aîné. Atabaliba lui envoya des Ambaſſadeurs pour lui aprendre la mort de leur Pere commun, lui faire hommage & l'aſſurer de ſon obéiſſance, le ſupliant auſſi en même temps de lui laiſſer la poſſeſſion de cette Province de Quito que ſon Pere avoit conquis, & qui étant hors de ſes Etats, il ſembloit juſte que la poſſeſſion n'en fût point réglée par le droit d'aîneſſe, ſur tout parce que lui qui parloit en étoit l'héritier légitime du côté de ſa Mere & de ſon Ayeul. Guaſcar lui répondit que s'il vouloit venir à Cuſco & lui remettre l'Armée, il lui donneroit des terres & des poſſeſſions pour vivre honnêtement & ſelon ſon rang, mais qu'il ne pouvoit lui laiſſer la Province de Quito, parce qu'elle étoit une des Frontiéres de ſon Empire, & où par conſéquent il étoit obligé de tenir des troupes pour la défenſe & la conſervation des ſes Etats: ajoûtant que s'il refuſoit de venir il marcheroit en perſonne contre lui comme contre un ennemi déclaré. Atabaliba conſulta deux Capitaines de ſon Pere, braves & expérimentez dans les affaires de la guerre, l'un nommé Quizquiz, & l'autre Cilicuchima; ils lui conſeillérent de n'attendre point ſon frere, mais de ſe mettre le premier en Campagne & marcher contre lui, puis que l'Armée dont il étoit en poſſeſſion & qui ſuivoit ſes Ordres, étoit ſuffiſante pour le rendre Maître de toutes les Provinces qui ſe trouveroient ſur ſon paſſage,

ſiage & que par ce moyen elle devien-
oit de jour en jour plus nombreuſe, de
aniére que ſon frere s'eſtimeroit heureux
: pouvoir s'accorder avec lui & s'y trou-
roit contraint. Il ſuivit cet avis, ſortit
: Quito & ſe rendit peu à peu Maître du
aïs par où il paſſoit. Guaſcar envoya
ontre lui un de ſes Capitaines avec quel-
es troupes armées à la legére pour faire
us de diligence : Il s'avança à grand'hâte
ſques à la Province de Tumibamba, di-
nte de Quito d'un peu plus de cent lieuës:
ant apris là qu'Atabaliba s'étoit mis en
mpagne avec ſon Armée, il dépêcha un
ourier à Cuſco pour faire ſavoir à Guaſ-
r ce qui ſe paſſoit, le priant de lui envoyer
ux mille hommes, Capitaines & gens
tendus à la Guerre, parce qu'il pourroit
ec cela prendre trente mille hommes d'u-
Province nommée Cagnares dont le Peu-
e eſt belliqueux & qui tenoit pour lui.
uaſcar fit ce qu'on lui demandoit & dé-
cha promtement les deux mille hommes,
ſquels ſe joignirent les Caciques de Tu-
ibamba, de Chaparras, de Paltas & de
gnares qui étoient dans ce voiſinage.
tabaliba ne l'eut pas plûtôt apris qu'il
vança pour les combattre, la Bataille ſe
nna & dura trois jours, il y périt un
nd nombre de gens de part & d'autre:
fin ceux de Quito furent défaits & Ata-
liba même fut pris ſur le Pont de la Ri-
ére de Tumibamba. Mais tandis que les

troupes de Guaſcar célébroient leur Victoi
re par de grandes Fêtes & de grandes ré
jouïſſances, Atabaliba trouva moyen de ſe
ſauver en perçant avec une barre de cuivre
qu'une femme lui avoit fourni, une mu
raille fort épaiſſe du Tambos ou Palais de
Tumibamba où il étoit enfermé ; ainſi il
s'enfuit & ſe rendit à Quito. Il n'y fut pa
plûtôt arrivé qu'il ralia ſes troupes, & leur
faiſant entendre que ſon Pere l'avoit chan
gé en Serpent, & lui avoit ainſi donné moyen
de ſortir de ſa Priſon par un petit trou, i
ajoûta qu'il lui avoit promis la Victoire, s'il
vouloient le ſuivre & retourner au Combat
il les encouragea ſi bien par cette ruſe
qu'ils le ſuivirent avec empreſſement ; il re
tourna donc chercher les ennemis, les atta
qua, les vainquit & les défit entiérement
Ces deux Batailles furent fort ſanglantes, &
il y mourut un ſi grand nombre de gen
des deux côtez, qu'on voit encore aujour
d'hui dans les lieux où elles ſe donnérent, d
prodigieux monceaux d'oſſemens d'hom
mes. Atabaliba pourſuivant ſa Victoire ré
ſolut de marcher contre ſon frere ; étan
arrivé au Païs des Cagnares, il fit faire mai
baſſe ſur ſes Habitans & en fit tuer ſoixan
te mille ; parce qu'ils lui avoient été con
traires, il mit auſſi à feu & à ſang & ra
entiérement la grande Ville de Tumiban
ba ſituée dans une Plaine & arroſée par tro
grandes Riviéres, ſur les bords deſquelle
elle étoit bâtie. De-là pouſſant toûjour
ſe

s Conquêtes, il ne faiſoit quartier à per-
ne dans les lieux où il trouvoit quelque
iſtance; mais il accordoit la Paix à ceux
i la lui demandoient, & les obligeoit de
joindre à ſon Armée qui groſſiſſoit ainſi
us les jours à meſure qu'il avançoit.
uand il fut arrivé à Tumbez il voulut ſe
ndre Maître de l'Iſle de Puna dont nous
ons parlé ci devant; mais le Cacique de
tte Iſle s'étant avancé contre lui avec
ıſieurs barques & ſe défendant vigoureu-
nent, Atabaliba jugea que cette Conquê-
demandoit plus de tems qu'il n'en avoit
rs, ſur tout ayant apris que ſon frere
uaſcar s'avançoit contre lui avec une
mbreuſe Armée. Il continua donc ſa
rche vers Cuſco, & s'étant arrêté à Ca-
malca, il fit avancer deux Capitaines
ec trois ou quatre mille hommes armez
n legére pour aller à la découverte &
endre quelques nouvelles des ennemis.
and ils furent arrivez aſſez près de leur
mp, ils quittérent le grand chemin & pri-
t un détour, afin de n'être pas décou-
ts: cela fit qu'ils rencontrérent Guaſcar
s'étoit un peu retiré de ce même côté-
vec ſept cens de ſes principaux Officiers,
r éviter le bruit & le tumulte de l'Ar-
e. Ils l'attaquérent, défirent ceux qui
compagnoient, & le prirent lui-même
onnier; mais comme ils croyoient ſe
er avec leur priſe, ils ſe virent enfer-
de toutes parts par l'Armée des enne-
qui les menaçoient de les exterminer

ſans qu'il en reſtât un ſeul, ce qu'ils pouvoient aiſément faire, parce qu'ils étoient plus de trente contre un. Les Capitaines d'Atabaliba ſe trouvans dans cette extrêmité & voyans qu'on commençoit à les aprocher, dirent à Guaſcar que s'il ne commandoit pas à ſes gens de ſe retirer, il mourroit le premier & qu'ils alloient lui couper la tête. La crainte de la mort épouvanta ce Prince, & comme ils le virent ébranlé ils achevérent de le déterminer en l'aſſurant que ſon frere ne deſiroit autre choſe ſinon qu'il le laiſsât en la paiſible poſſeſſion de la Province de Quito, dont il lui feroit hommage, le reconnoiſſant pour ſon Seigneur & ſon Souverain: Guaſcar commanda donc à ſes gens de ne paſſer pas outre & de ne rien entreprendre; mais de s'en retourner à Cuſco, ce qu'ils firent. Atabaliba informé de cet heureux ſuccès envoya incontinent Ordre à ſes Capitaines d'amener ſon frere priſonnier à Caxamalca où il les attendoit. Voilà quel étoit l'état des choſes lors que Dom François Pizarre arriva au Pérou avec les Eſpagnols qu'il commandoit: ces conjonctures favorables pour lui, facilitérent beaucoup ſes Conquêtes dont nous parlerons dans le Livre ſuivant: parce que l'Armée de Guaſcar étoit entiérement diſſipée, & qu'Atabaliba avoit congédié la plus grande partie de la ſienne depuis la nouvelle Victoire qui avoit fait tomber ſon ennemi entre ſes mains.

HISTOIRE
DE LA
CONQUESTE
DU PEROU.
LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Dom François Pizarre & ſes gens partent de Panama pour aller au Pérou.

NOus avons laiſſé dans le Livre précédent Dom François Pizarre à Panama après ſon retour d'Eſpagne, occupé à faire tous les préparatifs qu'il jugeoit néceſſaire pour la Conquête du Pérou. Dom Diégue d'Almagro ſon Compagnon dans cette entrepriſe, ne s'y employoit pas avec la même chaleur qu'il avoit fait autrefois, & cela retardoit les affaires;

res; parce qu'il étoit celui qui avoit le plus de bien & le plus de crédit. Il étoit mécontent de ce que Pizarre n'avoit rien obtenu pour lui de Sa Majesté, & c'étoit de là que venoit sa tiédeur. Enfin pourtant il reçût ses excuses, & leur amitié se renoüa: mais on ne pût jamais le remettre bien avec les freres de Dom François, qui furent toûjours fort mal dans l'esprit de Dom Diégue, & sur tout Fernand Pizarre dont il se plaignoit principalement. Il se passa donc quelque tems jusques à ce qu'enfin * Fernand Ponce de Leon ayant équipé un Navire qui lui apartenoit, Dom François Pizarre s'y embarqua avec ses quatre freres & le plus grand nombre de gens de pied & de cheval qu'il pût assembler. Il eut beaucoup de peine à en trouver qui le vouluſſent suivre, parce que la plûpart étoient fort découragez, & n'espéroient rien de bon de cette entrepriſe à cause des grandes difficultez qu'on y avoit trouvé les années précédentes, des pei-

* Il y a quelque apparence que c'est le même qu'il a nommé au premier Chapitre du premier Livre, Fernand de Luque, & de qui il a dit qu'il eut quelque part à l'entrepriſe de la Conquête du Pérou, & cette conjecture semble rendre préférable dans ce premier endroit l'Edition d'Anvers de 1555. à celle de Seville de 1577: mais on soupçonne aussi qu'il y a une faute d'impreſſion, & qu'au lieu de Hernando de Luque, il faudroit Hernando de Leon, dans ce premier endroit.

eines & des fatigues qu'on y avoit ſouffert, du peu de ſuccès qu'on y avoit eu. Il ſe it à la voile au commencement de l'an- ée mil cinq cens trente & un, & parce que s vents lui étoient contraires, il fut obligé 'aborder à la Côte du Pérou à plus de cent euës plus bas qu'il ne ſe l'étoit propoſé: nſi il fût contraint de débarquer ſes gens ſes chevaux, & de prendre ſa marche tout long de la Côte. Cette marche fut fort fficile & fort pénible, & ils ſouffrirent beau- oup; tant par la diſette des vivres, que par s difficultez qu'ils eurent à traverſer les iviéres auprès de leur embouchure où el- s ſont larges & profondes: ils étoient ſou- ent obligez de les paſſer à la nage tant les ommes que les chevaux. L'adreſſe & le ourage de Dom François lui ſervirent ex- êmement dans cette occaſion pour ſoûte- r celui de ſes ſoldats & les empêcher de rebuter. Il s'expoſoit ſouvent à de grands éril pour les ſecourir, & il aidoit lui-mê- e à ceux qui ne ſavoient pas nager pour s faire heureuſement parvenir à l'autre ord. Enfin ils arrivérent à un lieu nom- é Coaque ſitué ſur le rivage de la Mer, aſ- z bien fourni de pluſieurs choſes, bien euplé, & où ils trouvérent ſuffiſamment des ivres pour ſe rafraîchir & ſe fortifier, dont s avoient fort grand beſoin, parce qu'ils oient extrêmement fatiguez. De là il en- oya un Vaiſſeau à Panama & un autre Nicaragua, avec plus de trente mille

* Piéces d'or qu'il avoit pris à Coaque: il fit cela pour donner bonne opinion de la richeſſe du Païs, & faire naître à pluſieurs perſonnes l'envie d'y paſſer. On trouva auſſi à Coaque quelques Emeraudes bonnes & fines, ce lieu étant ſous la Ligne où nous avons déja dit qu'il s'en trouve de telles & non ailleurs. Les Eſpagnols en perdirent pluſieurs en les briſant: car ils étoient ſi peu inſtruits de la nature de ces Pierres, qu'ils s'imaginoient, que pour être fines, il faloit qu'elles ſouffriſſent le marteau ſans ſe rompre comme les Diamans: ainſi croyans que les Indiens les vouloient tromper en leur en donnant de fauſſes, ils en faiſoient l'eſſai, ſi bien que par ce moyen ils en caſſérent un grand nombre d'un prix fort conſidérable; ce qui fut une grande perte pour eux, & dont ils ne ſe pouvoient prendre qu'à leur ignorance. Ils furent auſſi attaquez dans ce même lieu de cette eſpéce de maladie dont nous avons parlé au Chapitre quatriéme du premier Livre, c'eſt à dire, une maniére de verruës ou de clous fort dangereux, & il n'y eut preſque perſonne dans toute l'Armée qui en fût exemt. Tout malades qu'ils étoient Pizarre les fit réſoudre à partir, leur perſuadant que la malignité de l'air dans ce lieu-là leur cauſoit ces in-

* Le mot Eſpagnol, Caſtellanas, qui ſe trouve ici, ſignifie une eſpéce de Monnoye d'or qui vaut 14 réales & environ dix-huit deniers, c'eſt à dire à peu près 3 liv. 14 ſols Monnoye de France.

commoditez : ils paſſérent donc outre & rivérent à la Province qu'ils nommérent) *Puerto Vieio*, ſe rendans aiſément Maîtres iſibles de tout le Païs des environs. Les pitaines Benalcazar & Jean Fores les vinnt trouver en ce lieu-là avec quelques ns de pied & de cheval, qu'ils amenoient Nicaragua.

CHAPITRE II.

qui arriva au Gouverneur Dom François Pizarre en l'Iſle de Puna.

APrès avoir pacifié la Province de Puerto Vieio, le Gouverneur avec ſes gens rendit au Port de Tumbez : étant là il réſolut de paſſer en l'Iſle de Puna qui eſt vis-vis de ce Port, comme on l'a déja dit : il faire pour cela des barques plates à maniére de celles des Indiens, dont on a rlé ci-devant au Chapitre ſixiéme du preier Livre. Ils coururent beaucoup de riſe en traverſant ce bras de Mer, parce que s Indiens avoient réſolu de couper les cors des barques, pour faire périr les hommes & les chevaux qui étoient deſſus. Le ouverneur ayant eu quelque connoiſſance ce Complot, commanda que tout le monfut ſoigneuſement ſur ſes gardes & l'épée nuë

(a) *Port vieux.*

nuë à la main, ayant toûjours les yeux at
tachez sur les Indiens, qui les conduisoien
sans en perdre aucun de vûë. Quand il
furent arrivez dans l'Isle les habitant leur de
mandérent la Paix, & les reçûrent fort bien
mais on sût qu'ils avoient des troupes ca
chées pour massacrer les Espagnols pendan
la nuit. Ce que le Gouverneur ayant apri
il attaqua les Indiens, les défit, & prit pri
sonnier le principal Cacique. Le lende
main ils se rendirent Maîtres du Camp de
ennemis qui étoit défendu par plusieurs gen
de guerre. Le Gouverneur & ses frere
montérent à cheval, & avec beaucoup d
courage & de promtitude, ils postérent leur
soldats dans tous les endroits où il étoi
nécessaire, & envoyérent du secours au
Vaisseaux qui étoient près de terre; parc
que les Indiens les attaquoient avec leurs bar
ques plates. Enfin les Espagnols combatti
rent avec tant de résolution, & de courag
qu'ils défirent les ennemis, & en tuérent, &
blessérent plusieurs. Il y eut seulement deu
ou trois Espagnols tuez dans cette occasion,
& quelques autres fort blessez, particuliè
rement Gonzale Pizarre qui le fut dangereu
sement à un genou. Après cette action l
Capitaine Fernand de Soto arriva venant d
Nicaragua avec un renfort considérable d'In
fanterie & de Cavalerie: mais parce que le
Indiens se tenoient avec leurs barques pla
tes derriére ces arbres nommez Manglare
qui avoient le pied dans l'eau, & qu'ainsi il
étoi

étoit difficile de les y attaquer, le Gouverneur résolut de retourner à Tumbez, d'autant plus que l'air est fort mal sain dans cette Isle, parce qu'elle est près de la Ligne Equinoxiale; il fit donc le partage de tout l'or qu'il en avoit pû tirer, & abandonna ce lieu.

CHAPITRE III.

Comment le Gouverneur passa à Tumbez, & des Conquêtes qu'il fit jusques à ce qu'il établit une Colonie à St. Michel.

DAns cette Isle de Puna, dont nous venons de parler, il y avoit plus de six cens personnes en prison, des habitans de Tumbez, tant hommes que femmes & même un des principaux du lieu: le Gouverneur Pizarre les mit tous en liberté, & leur fournit des barques pour se rendre chez eux. Puis quand il s'embarqua dans ses Navires pour aller aussi lui-même à Tumbez, il mit avec quelques-uns de ces Indiens qu'il venoit de delivrer, trois Chrêtiens sur une même barque, qui arriva à Tumbez plûtôt que les Vaisseaux. Les Indiens payérent d'une noire ingratitude le bienfait qu'ils venoient de recevoir de celui qui les avoit delivrez d'une dure Captivité: Car ils ne furent pas

plûtôt arrivez qu'ils sacrifiérent ces trois Epagnols à leurs Idoles. Peu s'en fallut que le Capitaine Fernand de Soto n'eût le même sort: il étoit avec quelques Indiens sur une autre barque accompagné d'un seul valet, & déja ils étoient entrez dans la Riviére de Tumbez, lors qu'il fut aperçû par Diégue d'Alguero & Rodrigue Lozan qui étoient déja débarquez, & marchoient le long de la Riviére en remontant, ils firent donc arrêter la barque qui le portoit & lui donnérent le moyen d'en sortir, & de se sauver d'une mort qui sans doute lui étoit inévitable, s'il fût allé alors jusqu'à Tumbez. On peut aisément juger par ce que les Indiens venoient de faire, qu'ils étoient mal disposez à fournir des barques, pour la décente des troupes, ainsi on n'en trouva point pour débarquer, ni les hommes, ni les chevaux; il n'y eut donc que le Gouverneur, Fernand Pizarre, & Jean Pizarre son frere, l'Evêque Dom Vincent de Valverde, le Capitaine Soto & les deux autres Espagnols dont on vient de parler, qui purent prendre terre ce soir-là. Ils passérent toute la nuit à cheval, & fort moüillez, parce que comme la Mer étoit agitée & qu'ils n'avoient point d'Indiens pour leur aider, la barque dont ils se servoient pour leur débarquement, & que les Espagnols ne savoient pas bien gouverner, tourna, & se renversa lors qu'ils voulurent en sortir. Fernand Pizarre demeura sur le bord de la Mer

pour

pour faire débarquer les troupes, & cependant le Gouverneur s'avança plus de deux lieuës en terre sans pouvoir trouver aucun Indien à qui il pût parler; parce qu'ils s'étoient retirez en armes sur les petites hauteurs des environs. Comme il retournoit du côté de la Mer, il rencontra les Capitaines Mena & Jean de Salzedo qui le cherchoient, ils étoient suivis de quelque Cavalerie qui venoit de débarquer. Le Gouverneur ayant donc assemblé tout ce qu'il pût de ses gens, se campa à Tumbez; pendant qu'il y étoit le Capitaine Benalcazar arriva, il avoit demeuré dans l'Isle attendant le retour des Vaisseaux, parce que toutes les troupes n'y pouvant contenir, on avoit été obligé de faire à deux fois ce qu'on auroit pû faire à une seule, les Navires étoient donc retournez pour le prendre lui & tous ceux qui étoient demeurez avec lui qui eurent toûjours à soûtenir la Guerre contre les Indiens de cette Isle, tandis qu'ils y furent. Le Gouverneur demeura plus de vingt jours à Tumbez, & fit tout ce qu'il pût pour engager le Seigneur du Païs à entendre à la Paix; lui ayant fait faire plusieurs messages sur ce sujet, sans jamais en pouvoir venir à bout: au contraire, il faisoit toûjours aux nôtres tout le mal qu'il pouvoit, particuliérement aux valets & aux autres gens qui alloient pour chercher des vivres, sans que les Espagnols lui en pussent faire; parce qu'il se tenoit avec les siens de l'autre côté

de la Riviére. Enfin le Gouverneur fit préparer ſecrettement, & ſans que les Indiens l'apriſſent, trois barques plates qu'il avoit fait venir de la Côte, & un ſoir il ſe mit deſſus: & paſſa la Riviére avec ſes freres Jean Pizarre, & Gonzale Pizarre, les Capitaines Soto & Benalcazar, & plus de cinquante Cavaliers. Ils fatiguérent beaucoup pendant la nuit; parce que le chemin étoit fort montueux, & tout plein de ronces & de buiſſons. Le matin vers la pointe du jour ils attaquérent le Camp des Indiens, & leur firent tout le mal qui leur fut poſſible, continuans ainſi pendant quinze jours à leur faire une cruelle guerre, & mettre tout à feu & à ſang pour vanger la mort des trois Eſpagnols que ces Barbares avoient ſacrifiez. Le principal Seigneur de Tumbez, preſſé par toutes ces hoſtilitez, demanda la Paix, & fit quelques Préſens d'or & d'argent. Auſſi-tôt après le Gouverneur partit avec la plus grande partie de ſes troupes, laiſſant le reſte dans ce lieu-là avec le Maître des Comptes Antoine Navarre, & le Treſorier Alonſe Requelme. Etant arrivé à la Riviére de Pœchos, à trente lieuës de Tumbez, il ne fit point la guerre aux Peuples ni aux Caciques qui habitoient ſur ſes bords & qui voulurent bien vivre en Paix avec lui: mais il paſſa outre pour découvrir le Port de Payta qui eſt le meilleur de toute cette Côte. Il envoya auſſi le Capitaine Fernand de Soto, vers les Peuples, & les Caciques qui habitoient

toient sur les bords de la Riviére, qui après quelques legéres rencontres lui demandérent la Paix qu'il leur accorda. Dans ce lieu le Gouverneur reçût quelques envoyez de Cusco, de la part de Guascar qui n'étoit pas encore prisonnier, & qui lui faisoit savoir la révolte de son frere Atabaliba, lui demandant du secours & le priant de favoriser sa juste défense. Le Gouverneur envoya Fernand Pizarre à Tumbez, pour en retirer les troupes qu'il y avoit laissé: puis à son retour en ce lieu-là il peupla la Ville de St. Michel, située dans un Païs nommé Tangarara sur le bord de la Riviére de Chira près de la Mer, afin que les Vaisseaux qui viendroient de Panama, comme il en étoit déja venu quelques-uns, trouvassent un Port assuré: après ayant partagé l'or & l'argent qui se trouva là, il ne laissa dans la Ville que les seuls habitans. Le Gouverneur partit avec tout le reste pour la Province de Caxamalca, parce qu'il aprit qu'Atabaliba y étoit.

CHAPITRE IV.

Comment le Gouverneur alla à Caxamalca, & ce qui lui arriva dans ce lieu-là.

LE Gouverneur état parti pour Caxamalca, ils souffrirent beaucoup en chemin

min lui & toute son Armée par la soif ; parce qu'il leur falut faire vingt lieuës par un Païs desert sur des sables secs & brûlans où ils ne trouvoient ni eau ni même aucun arbre qui leur donnât quelque ombrage pour se rafraîchir. Ce desert est depuis la Ville de St. Michel jusqu'à la Province de Motupe où ils commencérent à trouver quelques Valons bien peuplez, & où ils eurent l'agrément de la fraicheur, & trouvérent des vivres en abondance pour se consoler des fatigues passées & réparer leurs forces. De là montant sur la Montagne il rencontra en chemin un Envoyé d'Atabaliba qui lui apportoit des souliers peints, & des manchettes d'or, & qui lui dit que quand il paroîtroit devant son Prince, il faloit qu'il chaussât ces souliers, & portât aussi ces manchettes, afin d'en être reconnu. Le Gouverneur le reçût fort bien : promit de faire ce qu'on lui demandoit, & lui dit d'assurer de sa part Atabaliba qu'il ne venoit pas pous lui faire du mal, & ne lui en feroit aucun en effet, à moins qu'il ne lui en donnât un juste & légitime sujet : ajoûtant que l'Empereur son Maître le Roi d'Espagne, dont il suivoit les Ordres dans ce Voyage, ne permettroit jamais qu'on fit aucun outrage à personne sans sujet & sans raison. Quand cet Envoyé fut parti le Gouverneur le suivit de près marchant avec beaucoup de précaution, parce qu'il craignoit que les Indiens ne l'attaquassent par le chemin : en arrivant à

Ca-

axamalca il trouva un autre Meſſager, ui venoit lui dire de n'entreprendre point e loger dans ce lieu, ſans attendre les Ordres 'Atabaliba. Le Gouverneur ne lui répon- it rien, & cependant il fit ſon logement, z après l'avoir fait, il envoya le Capitaine oto avec vingt Cavaliers au Camp d'Ataba- ba qui n'étoit éloigné que d'une lieuë, our lui faire ſavoir ſa venuë. Quand Soto rriva au Camp en préſence d'Atabaliba il ouſſa ſon cheval, ce qui ayant fait peur à uelques Indiens, ils s'éloignérent avec pré- ipitation: Atabaliba punit cruellement leur imidité, car il les fit tuer ſur le champ. Ce Prince n'avoit encore voulu faire aucune ré- onſe poſitive à Soto, ni même parler à lui irectement, il parloit à un Cacique, ce Cacique à l'Interprête & l'Intrêprete à Soto: à-deſſus arriva Fernand Pizarre que le Gou- erneur avoit envoyé avec quelques Cava- iers auſſi-tôt après le départ de Soto: ce der- ier Envoyé s'adreſſa directement à Atabali- a par le moyen d'un Interprête & lui dit. *Que le Gouverneur ſon frere venoit vers lui de la part de Sa Majeſté leur Roi pour lui faire en- tendre la volonté de leur Maître, & qu'ainſi il ſouhaitoit de le voir, ajoûtant qu'il vouloit être de ſes amis.* Atabaliba répondit: *Qu'il recevroit avec plaiſir l'offre de ſon amitié, pourvû qu'il rendit aux Indiens ſes ſujets tout l'or & l'argent qu'il avoit pris dans ſon Païs, & qu'il en ſortit incontinent après: & que pour régler toutes choſes il iroit le lendemain*

voir

voir le Gouverneur au Palais de Caxalmaca. Fernand Pizarre ayant vû le Camp des Indiens qui sembloit une grande Ville par le nombre prodigieux de tentes, & d'hommes qui y étoient, il retourna trouver le Gouverneur, & lui ayant fait un rapport fidéle & exact de ce qu'il avoit vû & de ce qu'Atabaliba lui avoit répondu, cela le fit un peu craindre, & lui causa quelque inquiétude; parce que pour un Chrêtien il y avoit plus de * cent ou même jusqu'à deux cens Indiens. Néanmoins comme le Gouverneur, & la plûpart de ceux qui l'accompagnoient, étoient des gens d'un grand cœur, & d'une grande résolution, ils s'animérent & s'encouragérent encore les uns les autres pendant la nuit, faisans des réflexions sur le secours qu'ils devoient attendre de Dieu qui ne manqueroit pas de leur accorder sa protection, pourvû que de leur côté ils fissent leur devoir en gens d'honneur, comme ils y étoient obligez. Ils passérent toute la nuit sans dormir, faisans soigneusement la garde autour de leur Camp, & mettans leurs armes en bon état.

CHA-

* L'Edition d'Anvers de 1555. dit deux cens, & celle de Seville de 1577. dit seulement cent.

CHAPITRE V.

izarre combat l'Armée des ennemis, les met en déroute & prend Atabaliba prisonnier.

E lendemain dès le matin, le Gouverneur mit ses gens en ordre, il partagea Cavalerie en trois petits Corps de vingt avaliers chacun; afin qu'ils pussent plus sément se tenir cachez, il en donna le ommandement à ses trois freres Fernand, ean & Gonzale Pizarre accompagnez des apitaines Soto & Benalcazar: pour lui il posta d'un autre côté avec l'Infanterie, éfendant absolument que personne fit aucun ouvement sans sa permission, ou jusques ce que l'Artillerie eût commencé à joüer. tabaliba employa une grande partie du ur à mettre aussi ses troupes en ordre & nger toute son Armée en bataille; il marna les endroits par où chaque Commanant devoit attaquer les ennemis & comanda à un de ses Officiers nommé Rumiagui avec cinq mille Indiens, de se rendre ar un détour secret au lieu par où les Chrêns étoient entrez sur la Montagne & d'occuper tous les passages, avec ordre de tuer us les Espagnols qui cherchoient à se sauver de

de ce côté-là par la fuite. Après avoir ainſi donné ſes Ordres par tout, Atabaliba fit marcher ſon Armée ſi lentement qu'elle fût plus de quatre heures à faire une petite lieuë. Il étoit dans ſa litiére porté ſelon la coûtume ſur les épaules de ces principaux Seigneurs, & devant lui marchoient trois cens Indiens, tous vêtus de la même livrée, qui ôtoient les pierres & les embarras du chemin, juſques aux moindres, ne fuſſent que des pailles. Après lui marchoient les Caciques, & tous les autres Seigneurs auſſi dans des Litiéres ou Brancars où ils ſe faiſoient porter, comptans les Chrêtiens ſi peu de choſe à cauſe de leur petit nombre, qu'ils s'imaginoient les prendre tous ſans combat, & ſans qu'ils oſaſſent faire aucune réſiſtance. En effet un Gouverneur Indien avoit envoyé dire à Atabaliba, que non ſeulement le nombre des Eſpagnols étoit fort petit, mais encore qu'ils étoient ſi pareſſeux, ſi efféminez, & ſi lâches, qu'ils ne pouvoient marcher tant ſoit peu à pied ſans ſe laſſer; c'eſt pourquoi ils montoient ſur de grandes brebis qu'ils nommoient des chevaux. Atabaliba entra ainſi dans un grand Clos, qui eſt devant le Tambos ou Palais de Caxamalca, & voyant que les Eſpagnols étoient en ſi petit nombre, & tous à pied; parce que la Cavalerie étoit cachée, comme on l'a déja dit, il crut qu'ils n'oſeroient paroître devant lui ni l'attendre: s'étant donc levé ſur ſa Litiére, il cria à ſes troupes. Nous tenons ces

s gens-là, ils veulent sans doute se rendre : ous lui répondirent qu'ils n'en doutoient ns. Là-dessus l'Evêque Frere Dom Vin- ent de Valverde tenant son Breviaire à la ain, s'avança, & s'adressant à Atabali- a, il lui dit en substance. *Qu'il y a un ul Dieu en trois personnes qui a créé le iel & la Terre & toutes les choses qui y ont, & qui formæ de terre Adam le pre- ier homme du monde, puis d'une de ses côtes il fit Eve sa femme : que tous les ommes généralement sont venus de là, & ue par la desobéissance de nos premiers arens, Adam & Eve, nous sommes tous devenus pécheurs, indignes par conséquent de la grace & de l'amour de Dieu, & ors d'état de pouvoir espérer d'entrer dans e Ciel, jusques à ce que Jesus Christ nôtre Rédempteur étant né d'une Vierge, ait souf- ert la mort pour nous aquérir le salut & a vie. Que ce Jesus après être mort hon- teusement sur une Croix, ressuscita glorieu- sement, & ayant demeuré quelque peu de tems sur la terre, monta au Ciel, laissant S. Pierre à sa place pour être son Vicaire, & après lui ses Successeurs qui demeurent à Rome & que les Chrêtiens appellent Pa- pes. Il ajoûta que c'étoient ces Successeurs de St. Pierre qui avoient partagé tous les Païs du monde aux Rois & aux Princes Chrê- tiens donnans à chacun la charge d'en con- quérir quelque Portion : que ce Païs du Pérou étoit écbu à Sa Majesté Impériale le*

Roi

Roi Dom Carlos, & que ce grand Monarque avoit envoyé en sa place le Gouverneur Dom François Pizarre, pour lui faire savoir de la part de Dieu & de la sienne tout ce qu'il venoit de lui dire. Que s'il vouloit croire ce qu'il lui disoit, recevoir le Baptême, & obéïr à l'Empereur, comme faisoit la plus grande partie de la Chrêtienté, ce Prince le protégeroit & le défendroit, maintenant le Païs en Paix, & y faisant observer la justice; qu'il lui conserveroit aussi tous ses droits & une entiére liberté, comme il avoit accoutûmé d'en user avec les Rois, & les Seigneurs qui se soûmettoient volontairement à lui sans se hazarder de lui faire la Guerre. Que si lui à qui il parloit en usoit autrement, le Gouverneur lui déclaroit qu'il alloit l'attaquer & mettre tout à feu & à sang, qu'il étoit tout prêt ayant déja les armes à la main. Qu'enfin, à l'égard de la foi en Jesus Christ; & de la Loi Evangelique, si après en être bien instruit, il la vouloit embrasser de tout son cœur, il auroit tout ce qui étoit nécessaire pour le Salut éternel de son ame: Mais que s'il ne le vouloit pas, on ne lui feroit aucune violence là dessus. Après qu'Atabaliba eut entendu ce discours, il répondit, Que ce Païs, & tout ce qu'il contenoit avoit été conquis par son Pere, & par ses Ayeux qui l'avoient laissé par droit de succession, à son frere Guascar Ynga, que lui qui parloit ayant vaincu ce frere,

ere, & le tenant alors prisonnier, en étoit onc maintenant le légitime Possesseur, & u'il ne savoit pas comment St. Pierre l'a- oit pû donner à qui que ce fut, & qu'a- rès tout s'il l'avoit donné à quelqu'un, lui ui s'y trouvoit intéressé ne consentoit en ucune maniére à ce don. Qu'à l'égard e ce qu'il disoit de Jesus Christ, qui avoit réé le Ciel, & les hommes & toutes cho- s, il ne savoit rien de cela, ni que per- nne eut créé quoi que ce soit, si ce n'est Soleil qu'ils tenoient pour Dieu, tenans ussi la terre pour Mere, & honorans leurs uacas: qu'au reste, c'étoit Pachacama ui avoit créé tout ce qu'on voyoit dans ces eux-là: qu'à l'égard de ce qu'il avoit dit u Roi d'Espagne, il ignoroit tout cela & ne connoissoit point, ne l'ayant jamais vû. Enfin il demanda à l'Evêque d'où il avoit pris tout ce qu'il venoit de lui dire, & quel- e assurance il avoit que cela fût véritable, u comment il pourroit le lui prouver. L'Evêque lui répondit, que cela étoit écrit ans le Livre qu'il tenoit entre ses mains, qui toit la Parole de Dieu. Atabaliba le lui emanda, & aussi-tôt qu'il l'eût, il l'ouvrit & e mit à tourner les feüillets d'un côté, & 'autre; puis en disant que ce livre ne lui arloit point & ne lui faisoit pas entendre un eul mot, il le jetta par terre. Alors l'Evê- ue se retournant vers les Espagnols leur ria aux armes, aux armes. Le Gouver- eur de son côté jugeant que s'il attendoit

que

que les Indiens le vinſſent attaquer les premiers, ils pourroient aiſément le défaire, s'avança, & envoya dire à Fernand Pizarre, qu'il fît ce qu'il devoit faire ſelon qu'ils l'avoient arrêté. En même tems il donna ordre qu'on fît joüer l'Artillerie, & que la Cavalerie attaquât les Indiens par trois endroits; tandis que lui-même les attaqueroit avec l'Infanterie du côté que venoit Atabaliba. Il pouſſa bien-tôt juſqu'aux Litiéres, & ils commencérent à attaquer, & à tuer ceux qui les portoient: mais à peine un étoit-il mort que pluſieurs autres ſe préſentoient à l'envi pour remplir ſa place. Le Gouverneur jugeant que ſi le Combat tiroit en longueur, ils ſeroient infailliblement vaincus lui & ſes gens; parce qu'il perdroit plus en perdant un ſeul de ſes ſoldats, qu'il ne gagnoit en faiſant périr un grand nombre d'Indiens: Cela l'obligea à pouſſer avec furie juſqu'à la Litiére d'Atabaliba, & le prenant par les cheveux qu'il portoit longs, il le tira ſi rudement qu'il l'entraîna, & le fit tomber à terre. En même tems les ſoldats Chrêtiens frapans à grands coups de ſabre ſur la Litiére qui étoit d'or, il arriva que le Gouverneur en fut bleſſé à la main, il ne laiſſa pas ſa priſe pour cela: mais nonobſtant le grand nombre d'Indiens qui venoient à la charge pour ſecourir leur Seigneur, l'ayant enfin porté par terre, il s'en rendit Maître, & le prit. Quand les Indiens virent leur Roi priſonnier, & ſe virent eux-mê-

êmes attaques par tant d'endroits, ſur tout
r la Cavalerie qu'ils craignoient extrême-
ent, ils tournérent le dos, & commencé-
nt à fuir de toute leur force, avec tant de
ayeur & de précipitation, que ſans plus
enſer à ſe ſervir de leurs armes, ils s'entre-
ouſſoient & ſe renverſoient les uns les au-
es; étans arrivez en fort grande foule à un
in du Clos ou du Parc, où ſe donna cette
taille, en ſe pouſſant les uns les autres ils
attirent la muraille, & y firent une gran-
bréche par où pluſieurs ſe ſauvérent; la
valerie les pourſuivit de tous côtez juſ-
es à la nuit qui l'obligea de ceſſer ſa pour-
ite, & de retourner à ſes gens. Ruminagui
tendant le bruit de l'Artillerie, & ayant
un Chrêtien précipiter du haut d'un
ocher un Indien qu'on avoit mis en ſenti-
lle pour l'avertir quand il ſeroit temps qu'il
ançât, jugea aiſément que les Eſpagnols
oient vaincu; ainſi il s'enfuit avec tous
ux qu'il commandoit, & n'oſa s'arrêter en
cun lieu pour y faire quelque ſejour, juſ-
es à ce qu'il fût arrivé à la Province de
ito qui eſt à plus de deux cens cinquante
ës du lieu où ſe donna cette Bataille.

CHAPITRE VI.

Comment Atabaliba fit tuer Guaſcar, & comment Fernand Pizarre alla pour découvrir le Païs.

ATabaliba étant ainſi priſonnier, & toute ſon Armée en déroute, le lendemain dès le matin les Eſpagnols allérent piller ſon Camp; ils y trouvérent une quantité ſurprenante de Vaiſſeaux d'or & d'argent, de fort riches tentes, des Etoffes, vêtemens, meubles & autres choſes de fort grand prix. La ſeule Vaiſſelle d'or qu'Atabaliba faiſoit porter avec lui valoit près de ſoixante mille piſtoles. Plus de cinq mille femmes, de celles qui étoient dans l'Armée des ennemis, ſe vinrent volontairement rendre aux Eſpagnols. Après que tout fut fait & qu'on eut ainſi ramaſſé toutes les richeſſes qu'on trouva dans le Camp des Indiens, Atabaliba dit au Gouverneur que puis qu'il étoit ſon priſonnier, il le prioit de le bien traiter, lui promettant de lui donner pour ſa rançon une grande chambre pleine de Vaiſſeaux & de Piéces d'or, & tant d'argent qu'il ne le ſauroit faire tout emporter. Le Gouverneur s'étonnant de cela, & ne le pouvant croire, ce Prince ajoûta, qu'il lui en donneroit encore

e plus qu'il ne disoit ; sur quoi Pizarre ayant promis qu'il le traiteroit fort bien, abaliba en parut fort content. Il envoya ontinent des Messagers par tout le Païs, particuliérement à Cusco, pour faire as-nbler tout l'or, & l'argent qu'il avoit pro-s pour sa rançon. Il en avoit promis une grande quantité qu'il sembloit impossible 'il pût jamais accomplir ses promesses: r il en devoit remplir une longue Sale qui oit à Caxamalca jusques à la hauteur où abaliba lui-même pouvoit joindre de la in en se tenant debout, & pour cela on marquer cette hauteur par une ligne de uleur qu'on fit tirer tout autour de la Sale. rès cela bien qu'il arrivât tous les jours 'or & de l'argent en grande abondance, a ne paroissoit point suffisant aux Espa-ols, pour remplir les promesses qu'on r avoit faites, il leur sembloit même que a en étoit si éloigné qu'ils commencérent urmurer & à témoigner leur méconten-nent, disant que le tems qu'Atabaliba oit pris pour l'accomplissement de ses pro-sses étoit passé, & qu'on ne voyoit pour-: encore rien qui aprochât de ce qu'on it espéré, d'où ils concluoient que ce re-lement n'étoit qu'un artifice pour avoir :ms d'assembler de grandes troupes, & ir les attaquer à l'improviste & les exter-ner. Comme Atabaliba avoit de l'esprit, 'aperçût aussi-tôt du mécontentement Chrêtiens, & en demanda la cause au

Marquis, qui ne la lui eut pas plûtôt dite, qu'il repliqua promptement qu'on avoit tort de ſe plaindre du retardement, puis qu'il n'avoit pas été tel qu'il pût donner aucun juſte ſujet de ſoupçon ; qu'ils devoient conſidérer que le lieu d'où on devoit tirer la plus grande partie de cet or, étoit la Ville de Cuſco éloignée de Caxamalca de près de deux cens grandes lieuës d'un chemin fort difficile. Il ajoûta que tout cela devant être aporté ſur les épaules des Indiens, ils ne devoient pas prendre pour un grand retardement le tems qui s'étoit écoulé. Enfin il dit qu'avant de rien entreprendre contre lui il étoit juſte qu'en ſe contentant eux-mêmes, ils s'aſſuraſſent s'il pouvoit accomplir ſes promeſſes ou non, & que ſi une fois ils en avoient bien connu la poſſibilité, ils devoient regarder comme fort peu de choſe, un retardement d'un mois plus ou moins ; qu'ils pouvoient donc choiſir une ou deux perſonnes d'entr'eux, & les envoyer à Cuſco avec ſes Ordres, afin qu'on leur fît voir les choſes, & qu'ils puſſent leur en rapporter des nouvelles certaines. Les ſentimens furent fort partagez dans l'Armée ſur cette propoſition d'Atabaliba pour ſavoir ſi on l'accepteroit ou non ; pluſieurs regardoient comme une choſe fort périlleuſe de ſe fier aſſez aux Indiens pour ſe remettre en leur puiſſance, & à leur diſcrétion. Atabaliba en rioit diſant qu'il ne comprenoit pas pourquoi les Eſpagnols n'oſoient ſe fier en lui

i, ni aller à Cuſco ſur ſa parole, tandis
ue non ſeulement ils le tenoient lui-même
nchaîné, mais qu'ils avoient de plus entre
urs mains comme autant d'ôtages, ſes
mmes, ſes enfans, & ſes freres. Là-deſ-
is le Capitaine Fernand de Soto, & Pierre
e Barco ſe réſolurent à faire ce Voyage:
inſi ils ſe mirent ſuivant les Ordres d'Ata-
aliba chacun dans une de ces Litiéres, ou
rancars que deux hommes portent ſur leurs
paules avec un nombre ſuffiſant d'Indiens
our les porter. De cette maniére ils allé-
ent preſque auſſi vîte que s'ils avoient cou-
u la Poſte, parce qu'il n'eſt pas permis à
eux qui portent ces litiéres d'aller lentement
ien qu'ils ne ſoient que deux Porteurs à
hacune; il eſt vrai qu'ils ſont pluſieurs, &
ıſqu'à cinquante ou ſoixante qui la portent
our à tour en ſe relayant les uns les autres;
s courent tous & d'eſpace en eſpace à une
iſtance à peu près réglée ils changent; les
eux qui viennent de porter ſe déchargent
u fardeau ſur les épaules de deux autres,
e qu'ils font avec beaucoup d'adreſſe ſans
ucun retardement, & ſans s'arrêter le
oins du monde. A quelques journées de
axamalca, Fernand de Soto, & Pierre de
arco rencontrérent ſur la route de Cuſco
u'ils ſuivoient, les Capitaines, & les trou-
es d'Atabaliba, qui conduiſoient priſon-
er ſon frere Guaſcar; ce Prince ayant apris
u'ils étoient, ſouhaita de leur parler, à quoi
s conſentirent; ils s'informa d'eux fort ſoi-

gneusement de toutes les particularitez qu'
desiroit savoir. Quand ils lui dirent qu
l'intention de Sa Majesté Impériale, & cell
du Marquis Dom François Pizarre qui agis
soit en son nom, étoit de faire éxactemen
observer la Justice tant à l'égard des Indien
qu'à l'égard des Chrêtiens, & de faire ren
dre à chacun ce qui lui apartenoit, alors i
commença à leur faire les plaintes. „ Il
„ leur conta encore le different qu'il y avoi
„ entre lui & son frere, qui non seulemen
„ vouloit lui ravir le Royaume qui lui apar
„ tenoit légitimement, & par droit de succes
„ sion comme étant le fils aîné de Guayna
„ cava; mais qui aussi pour en venir à bou
„ lui avoit fait la guerre, & le tenoit main
„ tenant prisonnier à dessein de le faire mou
„ rir, & qu'ainsi il les prioit de retourner vers
„ le Marquis qui les avoit envoyez, & lu
„ dire de sa part les justes sujets de plainte
„ qu'il avoit contre son frere Atabaliba, le
„ supliant très-humblement que puis qu'ils
„ étoient l'un & l'autre en sa puissance, &
„ qu'ainsi il étoit Maître du Païs, il les jugeât
„ & leur fît justice en ajugeant le Royaume à
„ celui à qui il apartenoit légitimement; puis
„ qu'ils disoient que c'étoit-là son intention
„ & son principal dessein. Il ajoûta que si
„ le Marquis faisoit cela, non seulement
„ lui qui parloit s'engageoit de faire ce que
„ son frere avoit promis, savoir de remplir
„ le lieu marqué à Caxamalca de Vaisseaux
„ d'or au dessus de la hauteur d'un homme:

„ mais

mais même de le remplir juſqu'au toît, ce qui étoit le triple plus ; qu'ils s'informaſſent de ce qu'il leur diſoit, & qu'ils aprendroient qu'il pouvoit plus aiſément accomplir ſes promeſſes que ſon frere ne pouvoit tenir les ſiennes ; puis qu'Atabaliba pour éxécuter ce qu'il avoit promis ſeroit obligé de dépoüiller le Temple du Soleil à Cuſco, en faiſant ôter les planches d'or & d'argent dont il étoit lambriſſé, n'ayant point d'autre moyen de leur tenir ſa parole ; qu'il n'en étoit pas de même de lui qui avoit en ſa puiſſance tous les Treſors, & toutes les Pierreries de ſon Pere avec quoi il pouvoit aiſément faire non ſeulement ce qu'il leur promettoit, mais même beaucoup plus. Ce qu'il diſoit étoit vrai, il avoit en effet en ſa puiſſance tous les Treſors de ſon Pere, mais il les avoit cachez en terre dans un lieu qui n'étoit connu de perſonne. Auſſi depuis ſa mort on n'a jamais pû les trouver, parce que lors qu'il fit la pour les faire enterrer, il fut véritablement obligé de les faire porter par pluſieurs Indiens, mais auſſi-tôt que tout fut caché comme il le ſouhaitoit, il tua tous ceux qui avoient ſervi dans cette occaſion, de peur qu'ils le diſſent à quelqu'un, & que la choſe ſe pût ainſi découvrir. Après que les Eſpagnols furent Maîtres paiſibles du Païs, ils firent chercher ces Treſors avec beaucoup d'empreſſement, & ils cherchent encore

tous les jours avec grand soin, creusans en divers endroits où ils soupçonnent qu'on pourroit les avoir mis, mais jusqu'ici ils n'ont encore rien pû trouver. Fernand de Soto & Pierre de Barco répondirent à Guascar qu'ils ne pouvoient interrompre leur Voyage ni retourner en arriére; mais que puis qu'il étoit de si bonne volonté, ils se souviendroient de lui. Ils continuérent donc leur chemin; mais cette avanture fut cause de la mort de Guascar, & de la perte du grand Tresor qu'il leur promettoit; parce que les Capitaines qui le conduisoient prisonnier, firent incontinent savoir à Atabaliba tout ce qui s'étoit passé dans l'entrevûë que ces Envoyez avoient eu avec son frere. Atabaliba avoit assez de pénétration d'esprit pour juger que si cela venoit à la connoissance du Gouverneur, il pourroit aisément se trouver disposé à rendre justice à son frere Guascar, sur tout en considérant la grandeur de ses promesses, & la prodigieuse quantité d'or qu'il falloit espérer. Il avoit fort bien remarqué l'amour & l'empressement que les Chrêtiens avoient pour ce métal, ainsi il craignoit qu'ils lui ôtassent le Royaume pour le donner à son frere, & que même pour ôter tout sujet de dispute on le fit mourir comme un injuste Usurpateur qui s'en étoit emparé contre tout droit. Ces réflexions lui firent former le dessein de faire tuer Guascar; une chose l'embarrassoit, & lui donnoit de la crainte, c'est

'eſt qu'il avoit ouï dire pluſieurs fois aux hrêtiens qu'une de leurs Loix qu'ils obſer-oient le plus exactement, étoit de punir e mort ceux qui s'étoient rendus coupa-es de meurtres en tuant eux-mêmes ou fai-nt tuer quelqu'un par d'autres. Il prit donc réſolution de ſonder le Gouverneur pour cher de découvrir quelles ſeroient ſes enſées ſur ce ſujet, ce qu'il éxécuta avec aucoup d'adreſſe, & un profond artifice. feignit un jour une très-grande triſteſſe, curant & ſanglotant ſans vouloir ni boire manger ni parler à perſonne. Le Gou-erneur lui demanda la cauſe de ſa triſteſſe, le preſſa fort de la lui dire; il ſe fit beau-up ſoliciter pour mieux couvrir ſon jeu, enfin il dit „ qu'il avoit reçû nouvelle qu'un de ſes Capitaines le voyant priſon-nier, avoit tué ſon frere Guaſcar, dont il ſe ſentoit vivement touché ayant toûjours eu pour lui une affection tendre & reſpe-ctueuſe, parce qu'il le regardoit non ſeu-lement comme ſon frere aîné, mais en quelque ſorte comme ſon Pere. Que s'il l'avoit fait prendre priſonnier ce n'avoit jamais été avec intention de lui faire au-cun mal ni aucun outrage en ſa perſon-ne, ni même à l'égard de ſon Royaume, dont il n'avoit pas eu deſſein de le dé-poüiller, mais ſeulement de l'obliger à lui laiſſer la poſſeſſion, & la jouïſſance paiſible de la Province de Quito, ſuivant la diſpoſition, & la derniére volonté de

„ leur Pere commun, qui avoit conquis cet
„ te Province qui se trouvoit ainsi hors de
„ bornes de son Empire héréditaire, & don
„ par conséquent il avoit pû légitimemen
„ disposer en sa faveur comme il avoit fait
Le Gouverneur le consola en lui disant
„ qu'il ne devoit pas s'affliger ni se tourmen
„ ter si fort, puis que la mort étoit une cho
„ se naturelle à tous les hommes, & qu'ils
„ avoient peu d'avantage les uns sur les au
„ tres à cet égard, puis que mourir un peu
„ plûtôt ou un peu plus tard, étoit à peu
„ près la même chose; qu'au reste il l'assu
„ roit que quand la Paix, & la tranquilité se
„ roient bien rétablies dans le Païs, il feroit
„ faire une information exacte de ceux qui
„ avoient eu part à ce Crime, pour les faire
„ punir comme ils le méritoient. Atabali
ba voyant que le Marquis prenoit la chose
si doucement & en parloit avec tant de
modération, se détermina entiérement à
l'exécution de son dessein, & envoya incessamment ordre aux Capitaines qui amenoient
Guascar prisonnier, de le faire mourir incontinent. Ces Ordres furent executez
avec tant de promptitude, qu'à peine pût-on
s'assurer depuis si ces grandes marques de
douleur, & d'affliction qu'Atabaliba avoit
feint, avoit précédé ou suivi la mort de
Guascar. La plûpart des Soldats attribuoient
la faute de ce mauvais succès à Fernand de Soto, & à Pierre de Barco, ne considérant pas assez l'obligation où se trouvent

ceux

eux qui reçoivent quelques Ordres de la part de leurs Supérieurs, & sur tout à la Guerre, de les éxécuter ponctuellement, & conformément à leurs instructions, sans se donner à eux-mêmes la liberté d'y rien changer, bien que le tems, & les affaires semblassent l'éxiger, à moins qu'ils n'ayent un pouvoir exprès & formel de le faire. Les Indiens raportent que Guascar se voyant massacrer dit ces paroles. *J'ai été peu de tems Seigneur & Roi de ce Païs, mais mon traître de frere par les Ordres duquel je meurs, bien que je fusse son légitime Seigneur, ne le sera pas plus long-tems que moi.* Cette espéce de Prédiction fit croire depuis aux Indiens quand ils virent tuer Atabaliba que Guascar étoit fils du Soleil, puis qu'il avoit si positivement, & si éxactement prophetizé la mort de son frere. Le même Guascar disoit aussi que quand son Pere lui dit adieu, il l'avertit qu'il viendroit en ce Païs-là, une sorte de gens blancs & portant la barbe longue, & lui commanda de se faire de leurs amis; parce qu'ils se rendroient les Maîtres du Royaume. Il n'est peut-être pas impossible que Guaynacava ait eu quelque connoissance d'un avenir qui n'étoit pas éloigné, & cela par le moyen des Démons, d'autant plus aisément qu'avant sa mort Pizarre étoit déja arrivé sur les Côtes du Pérou, & avoit commencé à y faire des Conquêtes.

Pendant le séjour que le Gouverneur fit à Caxamalca, il envoya Fernand Pizarre son

frere avec quelque Cavalerie pour découvrir le Païs. Celui-ci alla jusques à Pachacama qui est à cent lieuës de-là ; il rencontra au Païs de Guamacucho un frere d'Atabaliba nommé Yllescas qui conduisoit pour sa rançon, une grande quantité d'or, la valeur de deux ou trois millions pour le moins sans compter l'argent qui étoit en grande abondance. Enfin après avoir passé par plusieurs endroits fort dangereux, & plusieurs Ponts difficiles, il arriva à Pachacama, où il aprit qu'à quarante lieuës de-là, étoit ce Capitaine d'Atabaliba, dont on a parlé ci-devant, nommé Cilicuchima avec une grande Armée ; il l'envoya prier de le venir voir, ce que l'Indien ayant refusé de faire, Fernand Pizarre se résolut de l'aller trouver, il y alla donc en effet & lui parla. On regarda comme une imprudence, & une témérité blâmable à Fernand Pizarre, de s'être ainsi mis entre les mains, & à la discrétion d'un ennemi barbare & puissant. Cependant cela lui réüssit, car il lui représenta, & lui promit tant de choses qu'enfin il l'obligea à congédier son Armée, & aller avec lui à Caxamalca pour voir Atabaliba. Pour avancer leur Voyage, ils prirent un chemin plus court, mais plus difficile par des Montagnes couvertes de nége où ils penserent périr par le froid. Quand ils furent arrivez, & que Cilicuchima fut prêt d'entrer dans le lieu où étoit Atabaliba, il se déchaussa, & en lui offrant son Présent selon la coûtume,

il

lui dit en pleurant que s'il avoit été auprès de sa personne, les Chrêtiens ne l'auroient jamais pris comme ils avoient fait. Atabaliba lui répondit, qu'il reconnoissoit que c'étoit par une punition des Dieux qu'il avoit été pris, parce qu'il ne les honoroit & ne les respectoit pas comme il auroit dû faire : Mais que la principale cause de sa prison, & de la défaite de son Armée, avoit été la fuite du Capitaine Ruminagui avec ses cinq mille hommes qu'il commandoit qui avoit fui lâchement, au lieu de faire son devoir & d'accourir à son secours dans son pressant besoin.

CHAPITRE VII.

On fait mourir Atabaliba, parce qu'on l'accusoit d'avoir voulu faire massacrer tous les Chrêtiens. Dom Diégue d'Almagro va pour la seconde fois au Pérou.

TAndis que le Gouverneur Dom François Pizarre étoit en la Province de Poccho, avant qu'il allât à Caxamalca, il reçût une lettre sans signature, qu'on aprit depuis avoir été écrite de Panama par un Secrétaire de Dom Diégue d'Almagro. Par cette lettre on l'avertissoit que Dom Diégue avoit équipé un grand Vaisseau & quelques autres moindres, pour s'y embarquer avec le

plus grand nombre de gens qu'il lui ſeroit poſſible, afin de paſſer plus loin que lui & ſe mettre en poſſeſſion de la meilleure partie du Païs, qui étoit au delà des bornes du Gouvernement de Dom François, qui ſelon les termes des Proviſions qu'il avoit obtenu de Sa Majeſté, ne s'étendoit qu'à deux cens cinquante lieuës de long, du Nord au Sud, à compter depuis la Ligne Equinoxiale. Le Gouverneur n'avoit voulu faire voir ſes Patentes à perſonne. On diſoit donc & on croyoit effectivement, que Dom Diégue s'étoit embarqué à Panama & avoit mis à la voile pour ſe rendre au Pérou, dans le deſſein qu'on vient de marquer: Mais qu'étant arrivé à Porto Vieio, & y ayant apris les bons ſuccès du Gouverneur, & la grande quantité dor, & d'argent qu'il avoit aquis, cela lui fit changer de deſſein, s'il eſt vrai qu'il eût celui qu'on a dit, parce qu'il compta que la moitié de ces grands treſors lui apartenoit par un droit légitime, & que ſans doute on ne lui conteſteroit pas. Le Secrétaire qui avoit donné au Gouverneur, l'avis dont on a parlé, en fut puni: Car Dom Diégue ſon Maître l'ayant apris, le fit pendre, puis avec tous ſes gens il alla joindre le Gouverneur à Caxamalca. Il trouva en y arrivant qu'on y avoit déja aporté la plus grande partie de la rançon d'Atabaliba, & ils regardoient tous avec beaucoup d'étonnement, & d'admiration, les prodigieux monceaux d'or & d'argent qu'ils voyoient de-

devant leurs yeux, ne croyant pas qu'on en eût jamais tant vû ensemble en aucun endroit du monde. Aussi lors qu'on fit fondre l'or & l'argent de ce qu'on apelle la Compagnie, & qu'on en fit l'épreuve, on trouva que l'or se montoit à plus de six cens millions de Maravedis, c'est à dire plus de quatre millions cinq cens mille livres. Cependant on fit cette épreuve de l'or avec beaucoup de précipitation & seulement avec les * pointes ou piécettes, parce qu'on n'avoit pas d'eau forte pour faire cette épreuve d'une maniére plus éxacte; ainsi il arriva que cet or étoit estimé deux ou trois Carats au dessous de son véritable titre, comme on le reconnût dans la suite, ce qui auroit encore augmenté la valeur de plus de cent millions de Maravedis, qui font sept cens cinquante mille livres. Il y eut aussi de l'argent en grande quantité, en sorte que le quint qu'on en levoit pour Sa Majesté, se monta à trente mille Marcs d'argent très-fin, dont la plus grande partie se trouva dans la suite être à peu près comme de l'or de trois, ou quatre Carats. Le quint de l'or pour Sa Majesté se trouva monter à six vingt millions de Maravedis, ou neuf cens mille livres. Chaque Cavalier eût pour sa part en or douze mille Pesos, sans compter l'argent, c'est

* Le mot Espagnol, *puntas*, qui se trouve ici, signifie un instrument composé d'onze petites piéces d'argent ou d'or, avec quoi on éprouve ces métaux, mais avec peu d'exactitude.

c'eſt à dire, deux cens quarante marcs d'or qui valent quatre-vingt mille francs ou plus: les Cavaliers avoient un quart en montant plus que les fantaſſins; il faut ajoûter que toutes ces ſommes enſemble ne faiſoient pas la cinquiéme partie de ce qu'Atabaliba avoit promis de donner pour ſa rançon. Les gens qui étoient venus avec Dom Diégue d'Almagro conſidérables par leur nombre, & par leurs qualitez n'avoient ce ſemble en bonne juſtice aucun droit de prétendre quelque part à cet argent qu'Atabaliba payoit pour obtenir ſa liberté, puis qu'ils n'avoient eu aucune part à ſa priſe: néanmoins le Gouverneur voulut qu'ils euſſent chacun mille Peſos ou vingt marcs pour récompenſe de leurs peines. Il n'oublia pas d'envoyer en Eſpagne, pour donner connoiſſance à Sa Majeſté, des heureux ſuccès qu'ils avoient eus, il y envoya donc Fernand Pizarre; & comme lors qu'il partit on n'avoit point encore fait fondre ni éprouvé les métaux, & qu'ainſi on ne pouvoit pas ſavoir éxactement ce qui pourroit apartenir à Sa Majeſté pour ſon droit, on mit à part peu à près ce qu'on jugea convenable, ſavoir cent mille Peſos ou deux mille marcs d'or & vingt mille marcs d'argent; & on ne manqua pas de choiſir les plus belles & les plus groſſes piéces, afin qu'elles donnaſſent plus dans la vûë & fuſſent plus eſtimées en Eſpagne. On choiſit donc pluſieurs grands Vaiſſeaux de diverſes eſpéces, & propres à divers uſages com-

omme auſſi des figures d'hommes, & de
mmes juſques au poids, & à la valeur
u'on vient de marquer. Fernand Pizarre
embarqua donc avec cet or, & cet argent.
tabaliba fût fort afligé de ſon départ, par-
e qu'il l'aimoit beaucoup, & avoit une
rande confiance en lui, ne craignant point
e lui communiquer tous ſes ſecrets: en
: voyant prêt à partir, lors qu'il alla pren-
re congé de lui, ce Prince lui dit: *Vous*
ous en allez Capitaine, j'en ſuis fort afligé:
ar je ne doute pas qu'en vôtre abſence ce gros
entre, & ce borgne ne me faſſent tuer. Il
ouloit parler de Dom Diégue d'Almagro,
ui avoit perdu un œil, comme on l'a déja
it ci-devant, & d'Alfonſe de Requelme
reſorier de Sa Majeſté, leſquels il avoit vû
urmurer contre lui par la raiſon qu'on mar-
uera dans la ſuite. La choſe ne manqua
as d'arriver comme il l'avoit prévû. Car
uſſi-tôt après le départ de Fernand Pizarre
n commença à délibérer de la mort
Atabaliba ſur le raport d'un Indien nom-
é Filipin, qui avoit été en Eſpagne avec
Gouverneur, & qui depuis ſervoit d'in-
rpréte aux Eſpagnols. Cet homme ra-
orta qu'Atabaliba avoit comploté ſecret-
ment de les faire tous périr, & que pour
ela il tenoit grand nombre de gens cachez
n divers endroits pour exterminer tous les
ſpagnols, quand ils trouveroient le tems
ropre pour l'exécution de leur entrepriſe.
'examen du fait & des preuves qu'on en
pou-

pouvoit avoir ſe faiſant par le canal & par l'entremiſe du même Filipin, il donnoit aux choſes tel tour que bon lui ſembloit, & interprétoit tout conformément à ſes intentions. On n'a jamais pû découvrir parfaitement la vérité ſur ce ſujet, ni pénétrer exactement les motifs qui le faiſoient agir de la ſorte. Quelques-uns ont crû que cet Indien, étant amoureux d'une des femmes d'Atabaliba, & ayant un commerce criminel avec elle, il avoit prétendu s'aſſurer de la jouïſſance paiſible de ſa Maîtreſſe par la mort de ce Prince. On a dit qu'Atabaliba même avoit eu connoiſſance de cette amourette, & qu'il en avoit fait ſes plaintes au Gouverneur en lui diſant „ Qu'il étoit plus ſenſible à cet „ outrage qu'à ſa priſon, & à tous ſes autres „ malheurs, quand même ils devroient „ être ſuivis de la perte de ſa vie. Qu'il „ ne pouvoit ſouffrir ſans un chagrin mortel „ de ſe voir traité avec tant de mépris „ par un Indien ſi vil, & de ſi baſſe naiſſance, qui avoit l'inſolence de lui faire un „ tel outrage, & un affront ſi ſenſible, bien „ qu'il ne pût ignorer la Loi du Païs dans „ un pareil cas, qu'il ſavoit ſans doute que „ cette Loi ordonnoit que celui qui ſe „ trouveroit coupable d'un tel Crime, ou „ qui ſe ſeroit ſeulement mis en devoir de „ le commettre fût brûlé vif avec la femme „ ſi elle s'en trouvoit auſſi coupable: Que „ même pour faire d'autant mieux paroître „ avec qu'elle horreur on déteſtoit un tel

„ atten-

, attenta t contre le reſpect dû à la Majeſté
, de ſon Souverain, on faiſoit ordinaire-
, ment mourir le pere & la mere, les en-
, fans, les freres & tous les proches pa-
, rens d'un tel adultére. Que de plus on
, faiſoit auſſi périr tout ſon bêtail, & qu'on
, dépeuploit & déſoloit entiérement le lieu
, de ſa naiſſance, qu'on y ſemoit du ſel,
, qu'on en coupoit les arbres, & qu'on en
, démoliſſoit les maiſons. Qu'enfin on
, faiſoit tout ce qu'on jugeoit capable de
, donner de l'horreur pour un tel Crime,
, & de couvrir de honte & rendre à jamais
, infame la mémoire de celui qui s'en étoit
, rendu coupable. D'autres diſent que
es ſolicitations, & les artifices de ceux qui
étoient venus avec Dom Diégue d'Almagro
urent la principale cauſe de la mort d'Ata-
aliba, parce qu'ils croyoient que ſa vie étoit
préjudiciable à leurs intérêts. En effet les
oldats de Pizarre qui s'étoient trouvez à la
Bataille où ce Roi avoit été pris, ſoûtenoient
que non ſeulement ceux de Dom Diégue
ne devoient avoir aucune part à l'or, & à
'argent qui avoit été donné juſques-là pour
a rançon, mais que même ils ne pouvoient
uſtement rien prétendre à celui qui vien-
droit dans la ſuite juſques à ce que les pro-
meſſes d'Atabaliba fuſſent entiérement
ccomplies. Mais il ſembloit que c'étoit
ttendre l'impoſſible que d'attendre qu'elles
e fuſſent, puis que peut-être tout l'or du
monde ne ſuffiroit pas pour cela. *Tous ces*

tre-

tresors qui procédent de la rançon de ce Prince, disoient ces Soldats de Pizarre, *sont le fruit de nos soins, de nos veilles, & de nos travaux sans que ceux qui suivent Dom Diégue ayent partagé avec nous ni la peine ni les périls : ainsi il n'est pas juste qu'ils partagent non plus les avantages qui nous en reviennent.* Ces derniers jugérent donc qu'il étoit de leur intérêt d'avancer la mort d'Atabiliba, parce que tandis qu'il seroit vivant on prétendroit toûjours que tout l'or qui viendroit, seroit pour sa rançon, & qu'ainsi ils n'y auroient jamais aucune part. Quoi qu'il en soit on condamna ce Prince à la mort dont il parut fort surpris, disant qu'il n'avoit jamais eu la moindre pensée de ce dont on l'accusoit : qu'on pouvoit le mettre dans une prison plus étroite & plus resserrée, & redoubler ses gardes, ou même le faire conduire dans leurs Navires. Puis s'adressant au Gouverneur, & aux principaux Officiers il leur dit. *Je ne sai comment vous pouvez vous mettre dans l'esprit que j'aye si peu de sens, & que je sois si dépourvû de jugement, que d'oser dans l'état où je suis, entreprendre de vous trahir. En effet, comment pouvez-vous croire que ces troupes qu'on dit qui sont assemblées, le soient par mon consentement ou par mes Ordres, puis que je suis en vôtre puissance, prisonnier & enchaîné, & qu'il vous est aisé de me faire couper la tête dès le moment que ces prétenduës Troupes paroîtront*

oîtront, ou que vous aprendrez qu'elles iennent ? D'ailleurs ſi vous vous imagi-ez qu'elles viennent ſans mon conſente-ent, ou contre ma volonté, il faut que vous ſoyez bien mal-informez & de l'autorité ab-oluë avec laquelle je commande à tous mes ujets, & de la parfaite obéïſſance qu'ils ont gloire de me rendre ; puis que pour inſi dire, ni les Oiſeaux n'oſeroient voler, i même les feüilles des arbres ſe mouvoir ans ce Païs, ſi je n'y donne mon conſente-ent. Tout cela ne lui ſervit de rien, non plus que les offres qu'il fit de don-ner des ôtages conſidérables pour le pre-mier Eſpagnol qui ſeroit tué en ce Païs-là, afin de les mettre tous en ſûreté. Outre les ſoupçons dont on vient de parler, & qu'on allégua contre Atabaliba, on ajoûta auſſi l'accuſation de la mort de ſon frere Guaſcar ; ainſi on le condamna à mourir, & on éxécuta la Sentence ſans délai. Dans ſes plaintes il avoit toûjours à la bouche le nom de Fernand Pizarre, diſant que s'il étoit préſent on ne le feroit pas ainſi périr mal-heureuſement. Peu avant ſa mort il reçût le Baptême à la perſuaſion du Gouverneur & de l'Evêque.

CHA-

CHAPITRE VIII.

Ruminagui Capitaine d'Atabaliba étant arrivé à Quito tâche de s'y établir, & de s'y rendre puissant. Le Gouverneur va à Cusco.

CE Capitaine d'Atabaliba nommé Ruminagui qui s'en étoit fui de Caxamalca avec cinq mille hommes, comme on l'a déja dit, étant arrivé à la Province de Quito, se rendit Maître des enfans d'Atabaliba, & s'empara du Païs, s'y faisant reconnoître & obéïr, comme s'il en eût été le légitime Seigneur. Atabaliba peu de tems avant sa mort, envoya son frere Yllescas dans cette Province pour en retirer ses enfans, mais Ruminagui ne voulut point les lui rendre, au contraire il le fit mourir. Depuis après la mort d'Atabaliba quelques-uns de ses Capitaines suivant les Ordres que ce Prince leur avoit donné en mourant, transportérent son corps à Quito pour l'enterrer auprès de son Pere Guaynacava. Ruminagui les reçût fort honorablement, & avec de grandes marques d'affection & de respect, & fit enterrer le corps avec beaucoup de solemnité, & de pompe selon la coûtume du Païs. Après cela il fit un grand Festin

à tous

ous ces Capitaines, & quand ils furent
es, il les fit tous tuer: ce fut auſſi dans
même tems, & dans la même occaſion
'il fit mourir Yllescas frere d'Atabaliba
nt on a déja parlé. Il le fit écorcher vi-
nt, puis il fit faire un tambour de ſa peau,
ant fait attacher ſa tête par dedans le tam-
ur. Pour revenir maintenant au Gou-
rneur Pizarre, après qu'il eut fait le par-
ge de tout l'or, & de tout l'argent qui ſe
uva à Caxamalca; ayant apris qu'un des
pitaines d'Atabaliba nommé Quizquiz
oit aſſemblé quelques troupes, & tâchoit
exciter quelques mouvemens dans le Païs,
marcha contre lui. Cet homme n'oſa l'at-
ndre dans la Province de Xauxa où il
oit, mais il ſe retira plus loin; le Gou-
rneur le ſuivit, faiſant marcher devant le
pitaine Soto avec quelques Cavaliers, &
ſe tenant à l'arriére-garde. Comme ils
rivérent dans la Province de Vilcacinga,
Capitaine Soto fut attaqué à l'improviſte
r un ſi grand nombre d'Indiens qu'il ſe vit
en près d'être entiérement défait. Cinq
ſix Eſpagnols fûrent tuez dans cette occa-
n; mais la nuit étant ſurvenuë, les In-
ens ſe retirérent à la Montagne, & le Gou-
rneur envoya cependant Dom Diégue
Almagro avec quelque Cavalerie au ſe-
urs de ſes gens. Le lendemain dès le
tin, le Combat recommença; les Chrê-
ns firent ſemblant d'avoir peur, & de
r, tant pour attirer les Indiens dans la Plai-

ne,

ne, que pour se garantir des pierres qu'ils leur tiroient de dessus les Montagnes. Les Indiens ayant connu la ruse, ne décendirent point, mais ils continuérent à combattre de dessus leurs hauteurs, sans s'apercevoir du secours qui étoit arrivé aux nôtres à cause que l'air étoit fort nébuleux ce matin-là; cependant les Chrêtiens combattirent avec tant de courage, & de résolution que nonobstant l'avantage du lieu qu'avoient les ennemis, ils les mirent en déroute & en tuérent plusieurs. Peu de tems après le Gouverneur arriva avec toute l'arriére-garde. Dans ce lieu-là un frere de Guascar & d'Atabaliba nommé Paul Ynga vint trouver Pizarre pour lui faire des propositions de Paix; après la mort de ses freres on l'avoit reconnu Roi du Païs, & on lui avoit fait prendre les Ornemens Royaux, c'est à dire cette Bande à frange qui leur servoit de Diadême & de Couronne. Il dit au Gouverneur qu'à Cusco il y avoit un grand nombre de gens de guerre qui l'attendoient pour suivre ses Ordres: ils marchérent donc de ce côté là, & après plusieurs journées étant arrivez près de la Ville, ils en virent sortir une fumée si épaisse qu'ils crurent que les Indiens y avoient mis le feu & la vouloient brûler. Le Gouverneur envoya promtement quelques Capitaines de Cavalerie suivis de plusieurs Cavaliers pour s'y opoter, & l'empêcher s'il leur étoit possible. Ils ne furent pas plûtôt arrivez assez près

rès de la Ville, qu'il en sortit un grand ombre d'Indiens qui les attaquérent vigoureusement leur jettant une prodigieuse quanté de pierres, & se servant de javelines & autres armes; si bien que les Espagnols ne trouvant pas en état de soûtenir le choc une si grande multitude, furent obligez de retirer fort vîte jusqu'à plus d'une lieuë là, dans une Valée où ils se rejoignirent au ros de leurs gens qui étoient avec le Gouerneur. Il envoya incontinent ses freres an Pizarre, & Gonzale Pizarre avec la us grande partie de la Cavalerie pour attaer les Indiens, ce qu'ils firent avec beauup de résolution & de courage, ils les taquérent par le côté de la Montagne, les irent en déroute, & les poursuivant viureusement, ils en tuérent plusieurs. La uit étant venuë, le Gouverneur fit assemer tous les Espagnols, & les fit tenir sous s armes. Le lendemain ils croyoient trour beaucoup de résistance, & d'opositon à ur entrée dans la Ville; mais ils ne trouvént personne qui leur en fît la moindre, ils y trérent donc fort paisiblement, & après y oir demeuré vingt jours, ils aprirent que uizquiz avec plusieurs gens de guerre pilt & saccageoit la Province nommée Conugo. Le Gouverneur envoya le Capitaine to avec cinquante Cavaliers pour s'y opo-; Quizquiz ne les attendit pas, mais avant l'ils fussent arrivez, il prit la route de Xau pour attaquer les Espagnols qu'il aprit qui

y étoient demeurez à la garde du bagage, & du Treſor Royal dont le Treſorier Alfonſe de Requelme avoit la Charge. Les Chrêtiens ayant été avertis de ſa venuë, ſe poſtérent dans un lieu commode & fort, & s'y défendirent fort courageuſement, bien qu'ils fuſſent en très-petit nombre. Ainſi Quizquiz paſſa outre tenant la route de Quito. Le Gouverneur envoya encore une fois après lui le Capitaine Soto avec de la Cavalerie; puis peu de tems après il envoya encore ſes freres pour ſecourir, & ſoûtenir Soto en cas de beſoin. Les uns & les autres ſuivirent Quizquiz plus de cent lieuës & ne l'ayant pû joindre ils retournérent à Cuſco. Ils y trouvérent un butin en or & en argent qui n'étoit pas moins grand ni moins conſidérable que ce qu'ils en avoient eu à Caxamalca: Le Gouverneur en fit le partage, & la diſtribution à ſes Soldats: puis il fit auſſi un établiſſement dans cette Ville qui étoit la Capitale du Païs tandis que les Indiens en étoient les Maîtres, & le fut encore long-tems depuis que les Chrêtiens s'en furent emparez. Il fit auſſi la répartition des Indiens à tous ceux qui voulurent bien demeurer dans ce lieu, dont le nombre ne fut pas fort grand, parce que pluſieurs aimérent mieux retourner en Eſpagne pour y joüir en repos des Treſors qu'ils avoient aquis, à Caxamalca & à Cuſco, que de demeurer plus long-tems au Pérou.

CHA

CHAPITRE IX.

Le Capitaine Benalcazar va à la Conquête de Quito.

NOus avons déja dit ci-devant que peu de tems après que le Gouverneur fut rivé au Pérou, il peupla la Ville de St. ichel, dans la Province de Tangarara ès du Port de Tumbez, afin que ceux qui endroient d'Eſpagne trouvaſſent un Port ûré pour pouvoir commodément débar- er. Après la priſe d'Atabaliba, tandis que Gouverneur étoit encore à Caxamalca, ſouvenant qu'il avoit laiſſé fort peu de valerie à St. Michel, il jugea à propos envoyer le Capitaine Benalcazar avec Cavaliers. Il ne fut pas plûtôt arrivé ns ce lieu-là que les Cagnares lui vinrent rter leurs plaintes de ce que Ruminagui, les Indiens de Quito leur faiſoient une rre continuelle. Cela ſe rencontra dans conjoncture favorable, juſtement dans tems qu'il venoit d'arriver de Panama, e Nicaragua un grand nombre de gens. alcazar en choiſit deux cens hommes, en- eſquels il y avoit quatre-vingt Cavaliers, mit en marche pour aller à Quito, tant r défendre les Cagnares qui s'étoient dé- ez amis des Eſpagnols, que parce qu'il

avoit apris qu'Atabaliba avoit laiſſé un grande quantité d'or à Quito & que cet o y étoit encore. Quand Ruminagui aprit l venuë de Benalcazar, il s'avanca au devan de lui pour s'opoſer à ſon paſſage, & tâ chant de ſe ſervir de l'avantage des lieux il le combattit en pluſieurs endroits difficiles il étoit ſuivi de plus de douze mille Indien avec leſquels ils ſe retranchoit, & ſe me toit à couvert le mieux qu'il lui étoit po ſible. Benalcazar de ſon côté joignit au la ruſe à ſon courage & à ſa prudence; ca tandis qu'il amuſoit les ennemis par de fr quentes eſcarmouches, & leur tenoit tête il envoyoit ſecrettement un Capitaine ave cinquante ou ſoixante Cavaliers qui pe dant la nuit occupoient quelque Poſte com mode & avantageux au deſſus ou au de ſous des ennemis, & ainſi le matin venu ſe rendoit aiſément Maître du paſſage qu' lui vouloient défendre. De cette manié il les pouſſa peu à peu juſques dans la Pla ne où ils n'oſérent l'attendre à cauſe de Cavalerie qu'ils craignoient beaucoup, qui leur faiſoit auſſi beaucoup de mal. eſt vrai qu'en quelques endroits ils faiſoie bonne mine, comme s'ils avoient voulu atte dre les ennemis de pied ferme, mais n'étoit que pour les faire plus aiſéme tomber dans les piéges qu'ils leur avoie tendus: Car ils faiſoient des foſſez large & profonds dans leſquels ils mettoient d pieux pointus, & des chevilles auſſi fort poi

tué

ës, puis ils recouvroient cela de gazon, d'herbe, le tout étant seulement soûte-u par quelques roseaux foibles, & déliez peu près, comme ce que Cesar raporte dans septiéme livre de ses Commentaires, que rent autrefois ceux d'Alexia ou d'Alise our la défense de leur Ville. Tout ce que es Indiens tentérent pour surprendre Be-alcazar, & le faire tomber dans les piéges u'ils lui tendoient, leur fût entiérement utile, il les évita tous, ne les attaquant ja-nais par le côté qu'ils s'imaginoient, & où s tâchoient de l'attirer en lui faisant tête; nais souvent il prenoit plûtôt un détour de lus de deux lieuës pour les surprendre, & es attaquer par le flanc ou par le derriére, renant toûjours soigneusement garde de ne asser sur aucune herbe ni sur aucune terre ui ne fussent dans leur état naturel, & qui 'eussent point été remuées. Les Indiens royant que leurs ruses leur avoient été inu-iles ne se rebutérent pourtant pas; mais ils n tentérent encore une autre, qui fut de aire des trous en terre fort près les uns des utres, & à peu près de la largeur du pied l'un cheval, par tous les endroits où ils ugeoient que la Cavalerie pouvoit passer our les venir attaquer. Néanmoins tous eurs artifices, & tous leurs stratagêmes leur urent entiérement inutiles, & ils ne pûrent amais ni tromper ni surprendre Benalcazar, ui les poussa toûjours jusques à la Ville apitale de Quito. Quand il y fut arrivé

il aprit que Ruminagui avoit dit un jour à ſes femmes qui étoient en grand nombre: Vous aurez bien-tôt le plaiſir de voir venir les Chrêtiens avec leſquels vous pourrez vous divertir. Elles crurent qu'il leur diſoit cela par raillerie, ainſi elles ſe mirent à rire, mais il leur en coûta cher, car il les fit preſque toutes décapiter. Après cela il réſolut d'abandonner la Ville, ayant premiérement mis le feu dans une Sale toute remplie de vêtemens & de meubles précieux, qui y étoient dès le tems de Guagnacava. Il s'enfuit donc après avoir encore une fois tenté de ſurprendre les Eſpagnols, en les attaquant pendant la nuit ſans avoir pû reüſſir à leur faire aucun mal, & ainſi Benalcazar ſe rendit aiſément Maître de la Ville. Dans le même tems que cela ſe paſſoit à Quito le Gouverneur envoya Dom Diégue d'Almagro avec quelques troupes vers la Côte de la Mer & à la Ville de St. Michel, pour s'informer d'une nouvelle qu'on lui avoit dite, & ſavoir s'il étoit vrai comme on lui en avoit fait le raport, que Dom Pedro d'Alvarado Gouverneur de Guatimala s'étoit embarqué pour le Pérou avec une Armée conſidérable compoſée de beaucoup de Cavalerie, & d'Infanterie, comme on le dira dans le Chapitre ſuivant. Quand Dom Diégue fut arrivé à St. Michel, n'y aprenant aucunes nouvelles certaines de ce qui faiſoit le ſujet de ſon Voyage, & ayant ſû que Benalcazar attaquoit

Quito

Quito & la réſiſtance que lui faiſoit Rumiagui, il réſolut d'aller au ſecours de ce Capitaine Eſpagnol, ainſi il fit ſix-vingt lieuës de chemin, & ſe rendit à Quito où il ſe joignit à Benalcazar : il prit le Commandement des troupes & ſe rendit Maître de quelques Bourgades, & de quelques Palanques qui s'étoient défenduës juſques-là : Mais n'ayant trouvé en ce Païs ni l'or ni les richeſſes qu'il avoit eſpéré d'y trouver ſur le raport qu'on lui en avoit fait, il s'en retourna à Cuſco, laiſſant Benalcazar Maître & Gouverneur de Quito comme il l'étoit avant ſa venuë.

CHAPITRE X.

Comment Dom Pedro d'Alvarado paſſa au Pérou, & ce qui lui arriva.

APrès que Dom Fernand Cortez, Marquis du Val, eut conquis la nouvelle Eſpagne, & qu'il y eut rétabli la tranquilité ; on lui parla d'un Païs voiſin, & contigu, nommé Guatimala, il envoya pour le découvrir un de ſes Capitaines qui s'apelloit Dom Pedro d'Alvarado. Cet Officier avec ſes troupes qu'il commandoit après beaucoup de peines, de fatigues & de périls ſe rendit enfin Maître de ce Païs-là, & Sa Majeſté en récompenſe de ſes travaux lui en donna le Gouvernement. Etant là il eut

quelque connoissance du Pérou, & fit suplier l'Empereur de lui permettre de travailler à la Conquête d'une partie de ce Païs-là, ce qui lui fut accordé. Après que ses affaires & les conditions sous lesquelles on lui accordoit sa demande, furent réglées, il envoya en conséquence des Concessions de Sa Majesté, un Gentilhomme originaire de Caceres dans l'Estramadure, nommé Garcias Holgun, avec deux Navires le long de la Côte du Pérou, pour découvrir, & prendre langue. Sur le raport de Holgun, de la prodigieuse quantité d'or que le Gouverneur Dom François Pizarre avoit trouvé en ce Païs-là, Dom Pedro d'Alvarado résolut d'y passer. Il se flatoit que tandis que Pizarre, & ses gens étoient occupez à Caxamalca, il pourroit aisément, en remontant le long de la Côte, gagner la Ville de Cusco qu'il regardoit comme étant au delà des deux cens cinquante lieuës qui devoient faire les bornes du Gouvernement de Dom François Pizarre, ainsi qu'il l'avoit ouï dire. Pour mieux éxécuter son dessein craignant que de Nicaragua on envoyât quelque secours à Pizarre, il s'aprocha une nuit de cette Place & prit par force deux grands Navires qui étoient à la Côte, & qu'on équipoit en effet exprès pour envoyer un renfort d'hommes & de chevaux au Pérou au secours du Gouverneur. Dans ces deux Vaisseaux & dans ceux qu'il amenoit de Guatimala il embarqua cinq cens hommes tant

Cava-

avalerie qu'Infanterie, & après avoir vo-
é quelque tems il mit pied à terre dans la
ovince de Puerto Vieio De là il prit le
emin de Quito étant preſque toûjours à la
uteur de la Ligne Equinoxiale, & mar-
ant par les pentes des Montagnes qu'on
mme * *Arcabucos*, où le chemin étoit
urtant aſſez plein & aſſez uni. Dans ce
oyage ſes gens ſouffrirent beaucoup, tant
r la faim que par la ſoif; mais beaucoup
us par la ſoif, parce qu'ils ne trouvoient ni
ntaines ni Ruiſſeaux qui leur puſſent four-
de l'eau pour boire. Il eſt vrai qu'ils trou-
rent quelque ſoulagement à la ſoif qui les
eſloit, par le moyen de certaines Cannes
ſi groſſes que la jambe d'un homme, qui
oient creuſes par dedans, & remplies d'eau
uce, & fort bonne à boire, ils en tiroient
dinairement plus d'une pinte de chacune.
n croit que cette eau qui ſe trouve dans ces
nnes vient de la roſée qui tombe ſur elles
ndant la nuit, & qui s'aſſemblant en gout-
s d'eau, tombe peu à peu dans cette conca-
té de la Canne: quoi qu'il en ſoit cela eſt
un fort grand ſecours dans un Païs, où
mme on vient de le dire, on ne trouve point
Fontaines ni aucune autre eau qui ſoit
nne à boire. Ce fut donc un fort grand
ulagement pour l'Armée de Dom Pedro,
nt pour les hommes que pour les chevaux,
ne ces Cannes qui ſe trouvent pendant un

* *Arcabucos*, en Eſpagnol, ſignifie des Bo-
ges épais & touffus.

assez long espace de chemin : Néanmoins la faim les pressoit aussi beaucoup, & les contraignit de manger plusieurs de leurs chevaux dont la chair se vendoit à un fort haut prix en sorte qu'un cheval mort & distribué par morceaux revenoit à beaucoup plus qu'il ne se vendent vivans pour s'en servir aux usages ordinaires. Ils furent aussi incommodez pendant la plus grande partie de leur chemin par des cendres menuës, & chaudes qui tomboient sur eux : on apprit dans la suite qu'elles venoient d'un Volcan qui est près de Quito, & qui brûle avec tant de violence qu'il pousse souvent des cendres à plus de quatre-vingt lieuës, avec des bruits & des tonnerres si prodigieux qu'on les peut quelquefois entendre de cent lieuës. Dans tous les lieux où Dom Pedro d'Alvarado passa avec ses gens sous la Ligne Equinoxiale, ils trouvérent des Emeraudes en quantité. Après un chemin si penible où ils étoient le plus souvent obligez de s'ouvrir le passage en coupant les broussailles, & les bocages avec la hache & le sabre, ils rencontrérent une chaîne de Montagnes, toutes couvertes de nége qu'il leur falut passer, il y négeoit continuellement, & y faisoit fort grand froid. Ils prirent leur tems le mieux qu'il leur fut possible, pour franchir un passage si difficile par un chemin étroit qu'ils y virent; plus de soixante hommes y périrent par le froid, chacun vêtoit tout ce qu'il avoit d'habits, & ils couroient autant qu'il leur étoit

étoit poſſible ſans s'attendre ni ſe ſecourir les uns les autres. Il arriva qu'un Eſpagnol qui avoit ſa femme, & deux petites filles, les voyant s'aſſeoir de laſſitude & hors d'état de pouvoir marcher, & ne pouvant auſſi de ſon côté ni les porter ni les ſecourir comme il auroit ſouhaité, aima mieux demeurer avec elles que de les abandonner & ſe ſauver ſeul, ce qu'il auroit pû faire, ils gelérent donc tous quatre, & périrent par le froid. Enfin après beaucoup de peine & de danger ils ſe virent avec une extrême joye de l'autre côté de ces Montagnes. Il eſt vrai que dans la Province de Quito ils en trouvérent d'autres: Car cette Province en eſt toute environnée, & qui même ſont fort hautes & fort couvertes de nége, mais entre les Montagnes on trouve des Valées fort tempérées, & d'une agréable fraîcheur qui ſont habitées, & cultivées. Dans ce tems-là il ſe fondit une ſi grande quantité de nége ſur quelques-unes de ces Montages, qu'il en tomba des torrens d'eau avec tant d'impétuoſité & en ſi grande abondance, que le Païs & le Village qu'on nomme la Contiega en furent inondez, & entiérement abîmez. Ces torrens entraînoient même des pierres d'une grandeur prodigieuſe auſſi aiſément, que ſi ce n'euſſent été que des piéces de liége.

CHAPITRE XI.

Comment Dom Diégue d'Almagro, & Dom Pedro d'Alvarado se rencontrérent, & ce qui se passa entr'eux.

NOus avons déja dit comment Dom Diégue d'Almagro n'ayant rien pû aprendre de la venuë de Dom Pedro d'Alvarado, laissa pour Gouverneur dans la Province de Quito, le Capitaine Benalcazar, & prit la résolution de retourner à Cusco. A son retour il se rendit Maître de quelques Rochers, & de quelques Forts où les Indiens s'étant retirez comme en des lieux de sûreté; il lui falut employer à cela un tems assez considérable: Si bien que tandis qu'il y étoit occupé, Dom Pedro d'Alvarado eut la commodité de se rendre dans la Province de Quito sans que Dom Diégue en pût rien savoir, parce qu'il y a une grande distance, & que d'ailleurs il n'y a aucun Commerce ni des Indiens ni des Chrêtiens d'un de ces lieux à l'autre. Il en eut la premiére nouvelle étant occupé à la Conquête d'une Province nommée Liribamba, & voici comment. Il passa à gué une grande Riviére avec beaucoup de peine & de danger, parce que les Indiens en avoient brûlé les Ponts, & l'attendoient en grand nombre de l'autre côté pour le combattre: il les vainquit, mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, parce que les femmes com-

bat-

battoient fort vigoureuſement auſſi bien que les hommes, & qu'elles tiroient fort adroitement des pierres avec leurs frondes. Dans ce Combat le principal Seigneur des Indiens fut pris, & ce fut lui qui aprit à Almagro que Dom Pedro d'Alvarado étoit dans le Païs & qu'il n'étoit même qu'à quinze lieuës de là occupé à l'attaque d'un Fort où un Capitaine Indien nommé Zopazopagui s'étoit retiré. Dom Diégue ayant apris cela envoya ſept Cavaliers à la découverte pour en avoir plus de certitude, & en ſavoir mieux la vérité & les circonſtances, ils furent tous pris par les gens de Dom Pedro qui pourtant les remit en liberté quelque tems après, & qui cependant s'avança juſqu'à cinq lieuës près du Camp de Dom Diégue. Celui-ci, l'ayant apris & conſidérant le grand avantage que l'ennemi avoit ſur lui par le nombre, prit la réſolution de retourner à Cuſco avec vingt-cinq Cavaliers ſeulement, laiſſant le reſte de ſes troupes avec le Capitaine Benalcazar, pour la défenſe du Païs Dans ce tems-là ce Truchemant Indien nommé Filipin dont on a parlé ci-devant, & qui fut cauſe de la mort d'Atabaliba, craignant le châtiment qu'il connoiſſoit bien avoir juſtement mérité, s'enfuit du Camp de Dom Diégue, & ſe rendit à celui de Dom Pedro, emmenant avec lui un des Principaux Caciques. Ils avoient concerté avec la plûpart de ceux qui ſuivoient Dom Diégue, qu'au premier avertiſſement qu'ils leur donneroient, ils ſe

tiendroient prêts pour abandonner ſon Camp, & ſe rendre à celui de Dom Pedro. Filipin ne fût pas plûtôt arrivé auprès de ce Commandant, qu'il lui offrit de contribuer à le rendre Seigneur paiſible de tout le Païs, il lui aprit auſſi le deſſein qu'avoit Dom Diégue de ſe retirer à Cuſco, l'aſſurant que s'il vouloit promtement lui courreſus, il s'en rendroit aiſément Maître, & pourroit ſans peine le prendre priſonnier, parce qu'il n'avoit en tout qu'environ deux cens cinquante hommes, ſavoir quatre-vingt-dix Cavaliers, & le reſte Fantaſſins. Sur cet avis Dom Pedro d'Alvarado partit incontinent pour aller attaquer Almagro qu'il trouva a Liribamba bien réſolu de ſe défendre vigoureuſement, & de mourir en combattant plûtôt que de fuir devant ſon ennemi. Alvarado mit ſes gens en bataille, & marchant enſeignes déployées ils s'avancérent pour attaquer les ennemis. Dom Diégue s'étoit mis à couvert derriére quelques retranchemens, & avoit partagé tous ſes gens en deux bandes s'étant mis à la tête de l'une & ayant laiſſé le Commandement de l'autre au Capitaine Benalcazar. Comme ils furent en vûë & en préſence les uns des autres prêts à commencer le Combat, on fit quelques propoſitions de Paix, & pour en régler les conditions on convint d'une trêve pendant le reſte de ce jour & toute la nuit ſuivante. Les Conferences réüſſirent, & l'accord fut fait par l'entremiſe d'un Licentié nommé Cal-

Caldera ; ils convinrent donc que Dom Diégue d'Almagro donneroit à Dom Pedro d'Alvarado cent mille Pesos ou deux mille Marcs d'or pour la dépense qu'il avoit faite, tant pour les Navires que pour les chevaux, & pour les autres frais de son armement, & qu'ils iroient ensemble au lieu où étoit le Gouverneur Pizarre, pour l'éxecution de ce Traité & le payement de cette somme. On tint la chose fort secrette de peur que ceux qui accompagnoient Dom Pedro d'Alvarado, parmi lesquels il y avoit plusieurs Gentilshommes & Personnes de considération, ne fussent fâchez de voir qu'on n'avoit eu aucun soin de leurs intérêts, & qu'on n'avoit rien ménagé pour eux. On publia donc qu'ils étoient convenus seulement d'aller de Compagnie visiter le Païs, & qu'après cela Dom Pedro d'Alvarado se rembarqueroit avec son Armée sur ses Vaisseaux pour continuer son dessein, & faire quelque découverte. On accorda de plus liberté à tous ceux qui le souhaiteroient, de pouvoir demeurer à Quito avec le Capitaine Benalcazar ; puis qu'ils étoient tous non seulement Compatriotes, mais aussi maintenant Amis & Camarades. Il y en eut donc plusieurs de ceux qui étoient venus avec Dom Pedro qui demeurérent à Quito, pendant que les autres le suivirent lui & Dom Diégue à Pachacama où ils aprirent que le Gouverneur étoit venu pour les recevoir étant parti de Xauxa exprès pour cela. Dom Diégue avant son départ

part de Quito fit brûler vif le Cacique qui s'en étoit fui pendant la nuit, il vouloit auſſi faire ſouffrir le même ſupplice à Filipin & l'auroit fait ſans doute ſans l'interceſſion de Dom Pedro d'Alvarado qui obtint ſa grace.

CHAPITRE XII.

Dom Diégue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado rencontrent Quizquiz. Ce qui ſe paſſe dans cette occaſion.

DOm Diégue d'Almagro & Dom Pedro d'Alvarado étant en marche pour aller de Quito à Pachacama, le Cacique des Cagnares leur dit que Quizquiz Capitaine d'Atabaliba venoit avec une Armée de plus de douze mille Indiens, qu'il avoit ramaſſez, & emmenoit avec lui tout ce qu'il avoit trouvé ſur ſa route, depuis Xauxa tant le Peuple que le bétail. Ce Cacique ajoûtoit que s'ils vouloient l'attendre, il ſeroit en ſorte de le faire tomber entre leurs mains, Dom Diégue ne jugea pas à propos de ſe fier à cela & continua ſa route ſans s'arrêter. En arrivant à la Province nommée Chaparra ils rencontrérent à l'improviſte plus de deux mille Indiens commandez par un Capitaine nommé Sotaurco; ils marchoient

choient deux ou trois journées devant Quizquiz, qui tenoit cet ordre dans sa marche, d'envoyer ainsi cet Officier devant lui, & en même tems un autre marchoit à sa gauche avec trois mille Indiens, afin de tirer des Peuples d'alentour des vivres pour la subsistance de ses troupes ; son arriére-garde composée de trois ou quatre mille autres Indiens marchoit deux journées après lui, il conduisoit lui-même le Corps de Bataille avec tout le bêtail, & les gens qu'ils emmenoient avec eux comme prisonniers ; si bien que de cette maniére son Armée occupoit quinze lieuës de terrein ou plus. Sotaurco s'avançoit pour occuper un passage par où il croyoit que les Espagnols devoient venir, mais Dom Pedro d'Alvarado le prévint, occupa ce Poste & prit même Sotaurco prisonnier. Il aprit de lui tout l'ordre de la marche de Quizquiz, & s'avança pour le rencontrer marchant pour cela toute la nuit avec la Cavalerie qui le pût suivre ; il est vrai que dans une grande décente près d'une Riviére qu'il leur faloit passer, la plûpart de leurs chevaux se déferrérent, parce qu'il y avoit quantité de pierres & de cailloux. On travailla le plus promtement qu'il fut possible à les referrer à la lumiére du feu & de la chandelle, ainsi ils continuérent leur route à grand'hâte, de peur que quelqu'un de ceux qu'ils rencontroient par tout sur le chemin n'allât avertir Quizquiz de leur venuë. Ils marchérent donc sans s'ar-

s'arrêter jusques au lendemain vers le soir qu'ils arrivérent à la vûë du Camp ennemi. Aussi-tôt que Quizquiz les vit il se retira à part avec toutes les femmes, & les gens inutiles pour le Combat, & posta d'un autre côté dans un lieu de difficile accès, un frere d'Atabaliba nommé Guaypalcon avec tous les gens de guerre. Dom Diégue d'Almagro s'avança par la pente d'une Montagne pour les aller attaquer, nonobstant que ses chevaux fussent si fatiguez qu'à peine ils pouvoient monter, bien qu'on les menât en main, d'ailleurs les Indiens faisoient rouler d'en haut quantité de grandes pierres, & des piéces de Rochers, de maniére que quand elles avoient une fois aquis du mouvement en roulant elles entraînoient tout ce qui se rencontroit en leur chemin; ainsi il arrivoit souvent qu'une seule de ces pierres en détachoit en roulant plus de trente autres, de sorte que leur nombre alloit toûjours en se multipliant jusques à ce qu'elles fussent arrivées tout au bas. Nonobstant toutes ces difficultez les Espagnols trouvérent moyen d'attaquer Guaypalcon dans son Fort, & de le prendre en flanc par un autre côté de la pente de la Montagne. Quand il se vit pressé & environné de toutes parts, il se retira avec ses gens entre des Rochers escarpez, où ils se défendirent jusqu'à la nuit. Enfin Dom Diégue & Dom Pedro ayant rassemblé tous les Espagnols pour attaquer les Indiens dans leur Fort, ceux-ci se retirérent

érent à la faveur des ténébres, & s'en al-
érent trouver Quizquiz. On aprit quelque
ems après que les trois mille Indiens qui
marchoient à la main gauche avoient coupé
a tête à quatorze Eſpagnols qu'ils avoient
urpris. Nos gens continuant leur marche
rencontrérent l'arriére-garde de Quizquiz.
Les Indiens firent ferme au paſſage d'une
Riviére, & empêchérent les Eſpagnols de
a pouvoir paſſer tout ce jour-là, de plus
ls occupérent une hauteur fort élevée au
eſſus du lieu où étoient les Eſpagnols, en
orte que ceux-ci ne pouvoient attaquer leurs
nnemis ſans beaucoup de déſavantage, &
ans s'expoſer à faire une perte conſidéra-
le de leurs gens; en effet, il y en eut plu-
ieurs de bleſſez, parce qu'ils ne pouvoient
as aiſément ſe retirer par la difficulté du
hemin & des paſſages. Le Capitaine Al-
onſe d'Almagro reçût dans cette occaſion
ne bleſſure à la cuiſſe qu'il eut percée de
art en part, un autre Officier de conſidé-
ation Commandeur de l'Ordre de St. Jean y
ut auſſi bleſſé, & pendant toute la nuit les
ndiens firent fort bonne garde. Le matin
enu, on trouva qu'ils avoient abandonné
e Poſte qu'ils occupoient ſur le bord de la
Riviére, & qu'ils en avoient laiſſé le paſſa-
e libre, s'étant retirez dans un lieu fort vers
e haut de la Montagne, où on les laiſſa en
aix, parce que Dom Diégue d'Almagro
e vouloit pas s'arrêter long-tems là. Les
ndiens en ſe retirant avoient fait brûler tou-

tes

tes les hardes, & le bagage qu'ils n'avoient pû emporter avec eux ; mais on trouva dans leur Camp plus de quinze mille Brebis, & plus de quatre mille Indiens & Indiennes de ceux que Quizquiz avoit emmenez par force, & qui se rendirent volontairement aux Espagnols. Quand nos gens furent arrivez à St. Michel, Dom Diégue d'Almagro envoya le Capitaine Diégue de Mora à Puerto Vieio, pour prendre possession de sa part des Vaisseaux de Dom Pedro d'Alvarado qui y envoya aussi de son côté Garcias de Holgun, afin que la chose se pût éxécuter sans aucune difficulté, comme ils en étoient convenus. Dom Diégue ayant donné à St. Michel tous les Ordres qu'il jugea néceſſaires & fourni des armes, de l'argent & des vêtemens tant à ses gens qu'à ceux de Dom Pedro d'Alvarado, ils en partirent ensemble, & continuérent leur chemin pour se rendre à Pachacama. En passant il laissa le Capitaine Martin Astete dans la Ville de Truxillo pour la peupler suivant les Ordres du Gouverneur Dom François Pizarre. Dans le même tems à peu près Quizquiz étant arrivé près de Quito, un Capitaine de Benalcazar attaqua son avant-garde & la défit. Quizquiz fut fort sensible à cette derniére perte, & en fut extrêmement affligé, ne sachant plus que faire ni quel Parti prendre : ses Capitaines lui conseilloient de demander la Paix à Benalcazar, mais il n'en pût souffrir la proposition, & les menaça

naça de les faire mourir s'ils lui en parloient davantage ; leur commandant de se préparer pour retourner en arriére. Mais comme ils manquoient de vivres, & n'espéroient pas d'en trouver en suivant ses Ordres, quelques Capitaines à la tête desquels étoit Guaypalcon lui remontrérent qu'il valoit mieux mourir en gens de cœur en combattant contre les Chrêtiens que de retourner comme il le vouloit, pour mourir de faim dans un Païs desert. Quizquiz ne leur répondant pas là-dessus comme ils souhaitoient, Guaypalcon lui donna un coup de Lance dans la poitrine, & en même tems les autres Capitaines à coups de massuës & de haches, le mirent en piéces ; puis ils congédiérent les troupes laissant chacun en liberté de se retirer où bon lui sembleroit.

CHAPITRE XIII.

Le Gouverneur paye à Dom Pedro d'Alvarado les cent mille Pesos qu'on lui avoit promis. Dom Diégue veut se faire recevoir pour Gouverneur à Cusco.

QUand Dom Diégue & Dom Pedro furent arrivez à Pachacama, le Gouverneur qui y étoit venu de Xauxa, les reçût fort bien & paya à Dom Pedro les deux mille

mille Marcs d'or dont on étoit convenu, & qu'on devoit lui donner pour ſes Vaiſſeaux. Ce n'eſt pas qu'il n'y eut des gens qui étoient d'avis qu'on ne lui donnât point cette ſomme, diſant que toute ſa Flote n'en valoit pas la moitié, & que Dom Diégue avoit fait cet accord par néceſſité & par crainte; parce que Dom Pedro avoit un grand avantage ſur lui par le nombre de ſes troupes. Ils conſeilloient donc qu'au lieu de le payer, on l'envoyât priſonnier en Eſpagne pour être préſenté à l'Empereur & lui rendre compte de ſa conduite. Le Gouverneur auroit pû le faire fort aiſément & ſans aucun péril, mais il aima mieux tenir la parole de Dom Diégue d'Almagro ſon Compagnon; ainſi il paya à Dom Pedro les deux mille Marcs d'or en bonne monnoye, & le laiſſa paiſiblement retourner à ſon Gouvernement de Guatimala. Après cela il s'occupa à peupler la Ville de Los Reyes, & à y faire un bon établiſſement, y faiſant venir la Colonie qu'il avoit auparavant établie à Xauxa, parce que Los Reyes lui parût un lieu beaucoup plus agréable, & plus propre pour le Commerce étant un Port de Mer. De là Dom Diégue avec un grand nombre de gens s'en alla à Cuſco. & le Gouverneur décendit à Truxillo pour réformer & mettre en bon ordre la Colonie qui étoit là, & faire le partage du Païs & des terres des environs. Pendant qu'il y étoit il reçût nouvelle que Dom Diégue d'Almagro avoit vou-

roulu ſe rendre Maître de la Ville de Cuſco, parce qu'il avoit apris que ſur le raport de Fernand Pizarre qui, comme on l'a déja dit, étoit allé en Eſpagne, Sa Majeſté avoit accordé à Almagro un Gouvernement de cent lieuës d'étenduë au de là des bornes de celui de Dom François qui finiſſoit, diſoit-on, avant la Ville de Cuſco. Jean & Gonzale Pizarre freres du Gouverneur avec pluſieurs gens qui ſe joignirent à eux, s'oppoſérent vigoureuſement à Dom Diégue, & au Capitaine Soto qui avoit pris ſon Parti, & tous les jours ils en étoient aux lances baiſſées. Enfin pourtant Almagro ne pût réüſſir dans ſon deſſein; parce que la plus grande partie des Senateurs ou Conſeillers prirent le Parti du Gouverneur & de ſes freres. Auſſi-tôt que Dom François Pizarre eut apris cette nouvelle il prit la Poſte pour ſe rendre à Cuſco, où il rétablit le calme par ſa préſence, il pardonna à Dom Diégue qui avoit beaucoup de honte, & de confuſion d'avoir fait ſi legérement une telle entrepriſe ſur un ſimple ouï dire, ſans avoir aucun titre valable pour cela. Ils renoüérent donc alors leur amitié, & renouvellérent leur ſociété, à cette condition, que Dom Diégue d'Almagro iroit pour découvrir le Païs du côté du Sud, & que s'il en trouvoit quelqu'un qui fût bon, ils en demanderoient le Gouvernement pour lui à Sa Majeſté, que s'il ne trouvoit rien qui l'accommodât, ils partageroient entr'eux-deux le Gouvernement de Dom Fran-

François. Cet accord fut fait d'une manière solemnelle, & ils prêtérent Serment sur l'Hostie consacrée, de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns raportent qu'Almagro jura qu'il n'entreprendroit jamais rien ni sur Cusco, ni sur le Païs qui est par de là jusques à cent trente lieuës de distance, quand même Sa Majesté lui en donneroit le Gouvernement. On ajoûte que s'adressant au St. Sacrement, il prononça ces paroles. *Seigneur, si je viole le ferment que je fais maintenant, je veux que tu me confondes & me punisses, & dans mon corps & dans mon ame.* Après cet accord solemnel Dom Diégue prépara toutes choses pour son départ, & partit effectivement avec plus de cinq cens hommes qui le suivirent. Le Gouverneur de son côté retourna à la Ville de Los Reyes, & envoya Alfonse d'Alvarado pour conquérir le Païs des Chachapoyas qui est dans la Montagne à soixante lieües de Truxillo. Cet Officier & ceux qui le suivirent eurent beaucoup à souffrir dans cette entrepriſe, & ce ne fut pas sans beaucoup de peine, & de travail qu'ils en vinrent à bout, mais enfin après qu'ils y eurent fait des établissemens, & rétabli la Paix, on en accorda le Gouvernement & la direction à Alvarado qui en avoit fait la Conquête.

LI-

LIVRE TROISIE'ME.

ù il eſt parlé du Voyage de Dom Diégue d'Almagro au Chili, de ce qui ſe paſſa cependant au Pérou, & comment les Indiens du Païs ſe ſoûlevérent.

CHAPITRE PREMIER.

om Diégue d'Almagro part pour le Chili.

DOM Diégue d'Almagro partit pour la Découverte, & la Conquête qu'il ſe propoſoit avec cinq cens ſoixante & dix hommes, tant Cavalerie Infanterie tous en bon équipage. Quelues-uns de ceux qui avoient déja des établiſſemens laiſſérent leurs maiſons, & les diens qui leur apartenoient, pour le ſuivre ns cette Expédition, par l'eſpérance des ands treſors qu'ils s'attendoient de trouer. Dom Diégue envoya devant Jean de ayavedra originaire de Seville avec cent mmes; celui-ci rencontra dans la Provinqu'on nomma depuis les Charcas quel-

ques Indiens qui venoient du Chili pour rendre leurs hommages à l'Ynga. Almagro que nous nommerons à l'avenir le Préſident ou grand Senéchal, ayant pris avec ſoi deux cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, fit une route de deux cens cinquante lieuës, en faiſant toûjours des Conquêtes juſques à la Province de Chicoana. Là il aprit que cinquante autres Eſpagnols le ſuivoient, commandez par le Capitaine Noguerol d'Ulloa, il leur manda de le venir joindre, & continua ſa route, & ſes Conquêtes avec eux juſques au Païs de Chili qui eſt encore à trois cens cinquante lieuës par de-là. Il s'arrêta là avec la moitié de ſes troupes, & envoya Gomez d'Alvarado avec l'autre moitié pour découvrir plus avant : celui-ci s'avança encore ſoixante lieuës plus loin; mais les pluyes de l'Hiver, & le mavais tems l'obligérent à retourner trouver le Préſident. Dans le tems qu'ils étoient partis de Cuſco, Mango Ynga avoit comploté avec Villaoma ſon frere de maſſacrer en un certain jour marqué tous les Chrêtiens qui étoient au Pérou, & lui s'étoit chargé en ſon particulier de l'éxécution de ce deſſein ſur Dom Diégue & les ſiens : mais il ne le pût exécuter comme il l'avoit entrepris; & ſon frere fit ce qu'on dira dans la ſuite. Ce Truchemant Indien nommé Filipin ou Dom Philipe dont on a déja parlé ci devant, s'en étoit fui du Camp de Dom Diégue; parce qu'il ſavoit cette Conſpiration : on le fit ſuivre &

ayant

yant été attrapé, le Préſident le fit écarte-
er : il avoüa un peu avant ſa mort qu'il
voit été cauſe qu'on avoit injuſtement fait
nourir Atabaliba, & que le motif qui l'a-
oit pouſſé à cela n'étoit autre que la paſ-
ion de pouvoir joüir en liberté de la femme
le ce Prince. Il y avoit deux mois que le
réſident étoit au Chili quand un de ſes Ca-
itaines nommé Ruydias l'y vint trouver
vec cent hommes de renfort ; il lui dit que
ous les Indiens du Pérou s'étoient révoltez,
avoient maſſacré la plûpart des Chrê-
ens qui y étoient. Almagro fut fort tou-
hé de cette nouvelle, & réſolut de retour-
er pour attaquer les Indiens révoltez, &
amener s'il lui étoit poſſible tout ce Païs-
à l'obéïſſance de Sa Majeſté, à deſſein
ourtant quand il auroit fait ce qu'il ſouhai-
oit, de renvoyer un de ſes Capitaines au
hili avec du monde pour y faire quelque
ablissement. Il partit donc & en chemin
reçût des lettres de Rodrigue Orgognos
ui marchoit ſur ſes traces, & le venoit trou-
er avec vingt-cinq hommes. Peu de tems
près il fut encore joint par Jean d'Herra-
qui venoit à ſon ſecours avec cent hom-
es, & lui aportoit des Proviſions ou Let-
es patentes de Sa Majeſté, par leſquelles il
oit établi Gouverneur de deux cens lieuës
: Païs au de-là des bornes du Gouverne-
ent du Marquis Dom François Pizarre.
e Gouvernement lui étoit accordé ſous le
om de la nouvelle Tolede, & celui du

Marquis s'appelloit la nouvelle Castille. Quand on a dit au commencement de ce Chapitre que Dom Diégue avoit emmené avec lui en partant de Cusco cinq cens soixante & dix hommes, il faut remarquer qu'il se l'étoit ainsi proposé, mais qu'à la vérité il n'y en eut que deux cens qui partirent avec lui, après quoi il reçût les secours dont on a parlé, qui pouvoient bien à peu près accomplir ce nombre.

CHAPITRE II.

Les peines & les fatigues qu'eurent à suporter Dom Diégue d'Almagro, & ses gens dans la découverte du Chili.

DAns le Voyage que Dom Diégue, & ses gens firent au Chili ils souffrirent beaucoup en chemin, tant par la faim que par la soif, & outre les autres fatigues, ils eurent souvent à combattre contre des Indiens de fort grande taille, qui leur tiroient des fléches, ce qu'ils faisoient avec beaucoup de force & d'adresse : ils étoient vêtus de peaux de Loups ou Veaux marins. Mais une des choses qui les incommoda le plus, & leur causa plus de mal pendant ce Voyage, fut l'extrême froid qu'ils eurent à souffrir, sur tout en passant quelques Montagnes

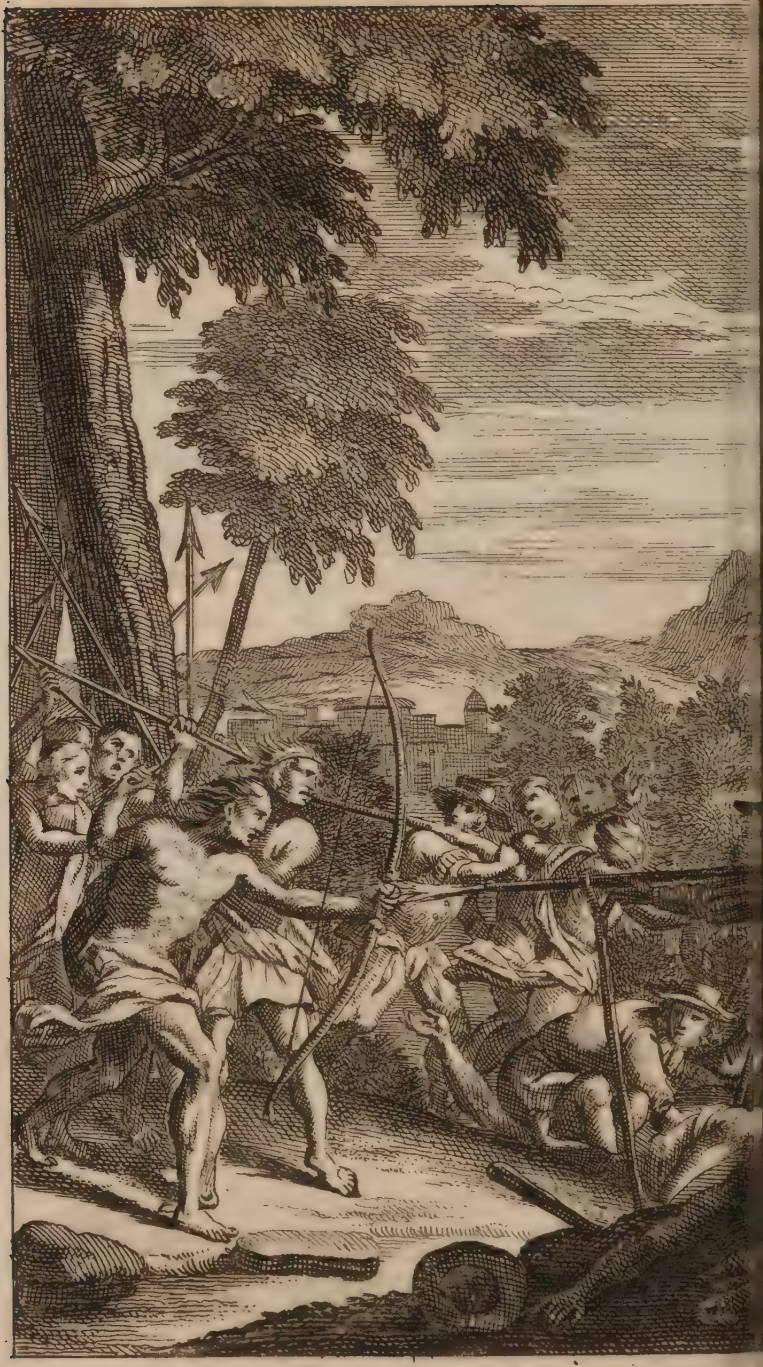
tagnes couvertes de nége. Il arriva à un des Capitaines qui ſuivoient Dom Diégue, qui s'appelloit Ruydias, que pluſieurs de ſes Soldats, & de ſes chevaux demeurérent en chemin tranſis par le froid, & gelez ſans que leurs vêtemens puſſent les en garantir ni empêcher qu'ils en fuſſent pénétrez & glacez. En effet le froid eſt ſi violent ſur ces Montagnes que cinq mois après, lors que Dom Diégue retourna à Cuſco, il trouva en pluſieurs endroits les corps de ceux qui étoient morts & avoient demeuré glacez à ſon premier paſſage, debout appuyez contre quelques Rochers, & tenant encore entre les mains la bride de leurs chevaux qui étoient gelez, auſſi bien qu'eux, & dont la chair étoit auſſi fraîche, & auſſi exemte de corruption que s'il n'y avoit eu que quelques momens qu'ils fuſſent morts. Auſſi au retour on ſe ſervit pour nourriture, de la chair de ces chévaux qu'on trouvoit ainſi gelez ſur le chemin. Parmi ces deſerts dans les lieux où il n'y avoit point de nége, ils manquoient d'eau. Pour ſupléer à ce manquement, ils firent des Outres de peaux de brebis, qu'ils rempliſſoient d'eau, & les faiſoient porter à d'autres brebis vivantes: car il faut remarquer que ces brebis du Pérou étant fort grandes comme elles ſont, ſervent de bêtes de ſomme: elles reſſemblent aſſez au chameau dans leur taille, ſinon qu'elles n'ont pas de boſſe ſur le dos comme cet animal, elles peuvent porter une charge de cent li-

vres ou plus, ce que les Eſpagnols ont éprouvé, & même ils s'en ſont ſervis comme de chevaux pour ſe faire porter eux-mêmes, & ils pouvoient faire quatre ou cinq lieuës deſſus dans un jour. Quand elles ſe trouvent fatiguées elles ſe couchent à terre, & il n'y a aucun moyen de les faire lever ni en les frapant ni en leur voulant aider, il faut néceſſairement les décharger. Quand il y a un hommme deſſus & qu'elles ſont laſſes, ſi on les preſſe de marcher, elles tournent la tête vers celui qui les monte, & lui envoyent des exhalaiſons, & une eſpéce de roſée de très-mauvaiſe odeur qui vient aparemment de ce qu'elles ont dans l'Eſtomac. Cet animal eſt d'un grand uſage & aporte beaucoup de profit à ſes Maîtres, parce que la laine en eſt très-bonne & très fine, particulierément celle de cette eſpéce de ces brebis qu'ils nomment Pacos qui en portent de fort longue; elles font fort peu de dépenſe pour leur nourriture en travaillant, pourvû qu'on leur donne un peu de Maïz, & elles peuvent demeurer quatre ou cinq jours ſans boire. Leur chair eſt fort ſaine, de fort bon goût, & auſſi bonne à manger que celle des moutons gras qu'on a en Caſtille. Il y a préſentement Boucherie publique dans tous les endroits du Pérou où l'on vend de la chair de ces animaux. Au commencement que les Eſpagnols y furent, il n'en étoit pas ainſi: mais quand quelqu'un tuoit une de ſes brebis, ſes voiſins

en demandoient & en prenoient autant que chacun en avoit besoin ; puis ils en faisoient tuer à leur tour, & en donnoient aussi aux autres. En quelques endroits du Chili il y a des Campagnes unies où on trouve des Autruches ; pour les prendre, quelques Cavaliers se mettoient en embuscade, tandis que d'autres les poursuivoient, & les poussoient du côté où étoient leurs Camarades: Car bien que ces Oiseaux ne s'élevassent point haut en l'air pour faire un grand vol ; néanmoins partie en courant à pied, partie en faisant de petits vols près de terre, ils alloient si vite qu'un homme à cheval ne les pouvoit attraper à la course ; ainsi il faloit user de cette adresse pour les prendre. Il y a aussi en ce Païs-là des Riviéres qui coulent pendant le jour, & s'arrêtent durant la nuit, sans qu'on y voye une goute d'eau, ce qui paroît fort surprenant à ceux qui en ignorent la cause, & ne savent pas que cela vient de ce que la chaleur du Soleil fait fondre quelques néges sur les Montagnes pendant le jour, & qu'ainsi l'eau qui en procéde coule, & forme des Riviéres ou des Torrens qui s'arrêtent pendant la nuit, parce que la fraîcheur arrête aussi la fonte de ces néges. Passé cinq cens lieuës le long de la Côte du Pérou, qui sont environ trente degrez par de-là la Ligne Equinoxiale tirant vers le Sud, il pleut & les vents n'y sont plus si réglez : mais ils souflent tantôt d'un côté tantôt de l'autre, à peu près comme en

Eſpagne & en pluſieurs autres Païs de nôtre Europe. Le Chili eſt un Païs aſſez bien peuplé, on y peut, comme au Pérou, diſtinguer deux parties, la Plaine & les Montagnes, mais les Golfes & Bayes que la Mer y fait, ſont cauſe qu'il y a des langues de terre qui regardent divers Rumbs ou diverſes plages du monde. Néanmoins généralement parlant, on peut dire que cette Côte eſt ſituée du Nord au Sud, ou du Midi vers le Septentrion, s'étendant depuis la Ville de Los Reyes juſques au quarantiéme degré de Latitude Méridionale. Le Païs eſt fort tempéré, on y a un Eté & un Hiver à peu près comme en Eſpagne: mais dans des tems opoſez, l'Hiver étant au Chili quand on a l'Eté en Caſtille; & au contraire, le Pole qu'on a en ce Païs-là, & qui eſt opoſé directement à nôtre Pole Arctique, ne ſe connoît d'ordinaire que par une petite nuée blanche qui paroît vers le ſoir après le coucher du Soleil vers l'endroit où on juge vraiſemblablement que doit être ce Pole que les Aſtronomes ont nommé le Pole Antarctique. On voit auſſi de ce côté-là comme une Croix compoſée de quatre étoiles ſuivies de trois autres qui font ſept en tout, comme les ſept qui tournent autour de nôtre Pole Septentrional, & que les Aſtronomes apellent la petite Ourſe. Ces ſept étoiles qui ſont vers le Pole Méridional, ſont à peu près ſituées, entr'elles comme le ſont celles du nôtre, avec cette différence

ſeule-



ſeulement que les quatre qui ſont la Croix, ſont plus proches les unes des autres que celles de nôtre Hemiſphére. On pert entiérement de vûë nôtre Pole à un peu moins de deux cens lieuës de Panama ſous la Ligne Equinoxiale ou fort peu par de-là, & de là on peut voir ces deux Conſtellations, lors qu'elles ſe trouvent un peu élevées au deſſus des Poles. Il eſt vrai que du côté du Pole Antarctique on ne voit que les quatre qui ſont la Croix par leſquelles les Pilotes ſe guident, juſques à ce qu'on ſoit arrivé au trentiéme degré de Latitude Méridionale: Car alors on peut voir les ſept. La difference de la longueur des jours & des nuits, eſt à peu près au Chili comme elle eſt en Caſtille, avec cette difference ſeulement que quand on a les plus longs jours dans un de ces deux endroits, c'eſt alors qu'on a les plus courts dans l'autre. Au Pérou & dans la Province qu'on nomme la Terre-Ferme, & en général, dans tous les lieux qui ſont proches de la Ligne Equinoxiale, les jours & les nuits ſont toûjours égaux, tout le long de l'année ou peu s'en faut. En effet dans la Ville de Los Reyes, & en quelques autres endroits où il y a un peu de difference, elle eſt ſi petite qu'elle n'eſt preſque pas remarquable. Les Indiens du Chili ſont à peu près vêtus comme ceux du Pérou, & ont une nourriture fort ſemblable juſques vers le trente-huitiéme degré de Latitude Méridionale. Les habitans de ce

Païs-là tant hommes que femmes ſont aſſez agréables de viſage. Il y a deux grands Seigneurs qui ſe font la guerre l'un à l'autre, & qui peuvent mettre en Campagne chacun deux cens mille Combattans. L'un d'eux s'apelle Leuchengorma, il poſſéde une Iſle qui n'eſt qu'à deux lieuës de la Terre-ferme ou du Continent, & qui eſt conſacrée à ſes Idoles, dans laquelle il y a un Temple ſervi par deux mille Prêtres. Les Indiens Sujets de ce Leuchengorma dirent aux Eſpagnols qu'à cinquante lieuës plus loin il y avoit entre deux Riviéres une grande Province qui n'étoit habitée que par des femmes, leſquelles ne ſouffroient point d'hommes parmi elles qu'en de certains tems pour en avoir des enfans, & que quand elles mettoient au monde des Fils, elles les envoyoient à leurs Peres: mais ſi c'étoient des Filles, elles les élevoient parmi elles. Ils ajoûtoient que ces femmes étoient ſujettes de Leuchengorma, & que leur Reine ſe nommoit Guaboymilla, ce qui en leur Langue veut dire, Ciel d'or; parce qu'en ce Païs là on trouve une grande quantité d'or, qu'elles font de fort riches Etoffes, & du tout payent un certain tribut à Leuchengorma. Quoi qu'on ait ſouvent ouï aſſurer toutes ces choſes comme fort certaines, on n'a pourtant encore pû aller découvrir ce Païs-là, parce que Dom Diégue d'Almagro ne fit aucun établiſſement au Chili. Il eſt vrai que depuis Pedro de Valdivia y fut envoyé pour y établir quelques

ques Colonies ; mais il n'eut jamais un assez grand nombre de gens pour pouvoir faire ni les découvertes ni les établissemens qu'il auroit souhaité. Ce Capitaine en fit seulement un dans un lieu qui est à trente-trois degrez de la Ligne Equinoxiale du côté du Midi. Toute cette Côte est fort bien peuplée jusques à la hauteur de plus de quarante degrez, ce qu'on a apris par un Vaisseau de la Flote qu'envoya Dom Gabriel de Carvajal Evêque de Plaisance: ce Vaisseau entra par le Détroit de Magellan, & de-là côtoyant toûjours la terre, & faisant route du Sud au Nord il se rendit au Port de la Ville de Los Reyes. Dans ce Navire se trouvérent les premiers rats qu'on eut jamais vûs au Pérou, & depuis ils y ont si bien multiplié qu'on en trouve dans toutes les Villes: on juge qu'il faut qu'il s'en soit trouvé de petits dans les caisses, & balots de marchandises qu'on transporte d'un lieu à l'autre. Les Indiens les apellent dans leur Langue Ococha, ce qui signifie une chose qui est venuë de la Mer.

CHAPITRE III.

Fernand Pizarre retourne au Perou. Les Dépêches & les Ordres qu'il y aporte. Les Indiens ſe ſoûlévent.

APrès que Dom Diégue d'Almagro fut parti de Cuſco, Fernand Pizarre retourna d'Eſpagne. Sa Majeſté l'avoit fait Chevalier de l'Ordre de Saint Jaques, & lui avoit accordé d'autres avantages. Il avoit auſſi obtenu quelque agrandiſſement d'une étenduë réglée pour le Gouvernement de ſon frere Dom François Pizarre, & enfin comme on l'a déja dit, il avoit auſſi aporté les Proviſions pour un nouveau Gouvernement en faveur de Dom Diégue d'Almagro. Dans ce tems-là Mango Ynga Seigneur du Pérou étoit priſonnier dans la Forteresſe de Cuſco, pour la Conjuration dont nous avons parlé, qu'il avoit faite avec Paul Ynga, & avec Villaoma pour exterminer tous les Chrêtiens. Il écrivit à Jean Pizarre le priant de donner Ordre qu'on le mit en liberté, & que Fernand Pizarre à ſon arrivée ne le trouvât point priſonnier. Jean Pizarre qui étoit alors dans le Callao occupé à l'attaque d'un lieu fort dans les Rochers où quelque Indiens s'étoient retirez, envoya Or-

Ordre pour ſa liberté. Après cela quand Fernand Pizarre fut arrivé à Cuſco, il lia amitié avec cet Ynga & le traitoit fort bien: mais il le faiſoit pourtant toûjours garder. On croit que cette amitié avoit pour but de tirer de l'Indien quelque or pour Sa Majeſté ou pour Fernand lui-même. Deux mois après ſon arrivée à Cuſco l'Ynga lui demanda permiſſion d'aller au Païs d'Yncaya pour la célébration d'une certaine Fête, avec promeſſe de retourner & de lui aporter à ſon retour une ſtatuë au naturel de ſon pere Guaynacava, laquelle, diſoit-il, étoit d'or maſſif. On lui permit d'aller, mais ſa Fête fut la concluſion du Complot qu'ils avoient concerté dès le tems que Dom Diégue partit pour le Chili: en effet il fit incontinent maſſacrer quelques gens qui faiſoient travailler aux Mines, & d'autre gens de ſervice qui étoient ſur les chemins tant pour les affaires de la Campagne que pour celles des Mines. Il envoya auſſi un Capitaine avec des troupes conſidérables, qui ſe rendit bruſquement & par ſurpriſe Maître de la Forteresſe de Cuſco: les Eſpagnols la reprirent avec beaucoup de peine, & furent ſix ou ſept jours avant d'en pouvoir venir à bout. Jean Pizarre fut tué dans cette occaſion d'un coup de pierre par la tête, parce qu'il n'avoit pû mettre ſon Caſque à cauſe d'une bleſſure. Cette mort fut une grande perte, pour les Eſpagnols en ce Païs-là, parce que Jean Pizarre étoit brave, & fort entendu dans la

maniére de faire la Guerre aux Indiens, & que de plus il étoit fort aimé & fort chéri de tout le monde. L'Ynga vint cependant avec toutes ſes forces attaquer la Ville de Cuſco qu'il tint aſſiégée plus de huit mois durant; à tous les pleins de Lune il faiſoit faire des attaques en divers endroits: mais Fernand Pizarre, & ſes freres défendoient vigoureuſement la Place, étant fort bien ſecondez par pluſieurs braves & vaillans Cavaliers & Capitaines, comme Gabriel de Royas, Fernand Ponce de Leon, Dom Alfonſe Enriquez, le Treſorier Requelme, & pluſieurs autres. Ils étoient obligez d'être preſque continuellement ſous les armes tant la nuit que le jour. Comme ils avoient apris le ſoûlévement général des Indiens, ils ne doutoient pas qu'ils n'euſſent déja maſſacré le Gouverneur & tous les autres Eſpagnols; ainſi ils ſe défendoient comme des gens qui n'avoient plus aucune eſpérance de ſecours humain, & qui ne pouvoient plus rien attendre que de la bonté, & de la miſéricorde de Dieu & de leur propre courage. Leur nombre diminuoit tous les jours; car il ne s'en paſſoit preſque point que les Indiens ne leur tuaſſent ou bleſſaſſent quelques-uns de leurs gens. Pendant ce ſiége Gonzale Pizarre avec vingt Cavaliers s'avança juſqu'au Marais ou Lac de Chinchero qui n'eſt qu'à cinq lieuës de Cuſco. Il fut attaqué dans ce lieu-là par un ſi grand nombre d Indiens, que quelque vigoureuſe réſiſtance

ſtance qu'il pût faire, il n'auroit pû s'empêcher de tomber entre leurs mains, & d'être pris, ſi Fernand Pizarre & Alfonſe de Toro, ne fuſſent venus à ſon ſecours avec quelque Cavalerie. On le blâmoit de s'être engagé trop avant parmi les ennemis avec plus de courage que de prudence, vû le peu de gens qu'il avoit.

CHAPITRE IV.

Dom Diégue d'Almagro arrive à Cuſco, & prend priſonnier Fernand Pizarre.

NOus avons déja dit comment Dom Diégue d'Almagro, prit la réſolution de retourner au Pérou, & ſe rendre Maître de la Ville de Cuſco, après que Jean d'Herrada lui eut aporté au Chili les Proviſions de Sa Majeſté pour un Gouvernement, au delà de celui de Dom François Pizarre. Les Principaux de ceux qui étoient avec lui le ſolicitoient fortement, & d'une maniére preſſante à le faire, particuliérement Gomez d'Alvarado frere du Gouverneur Dom Pedro d'Alvarado, Dom Diégue d'Alvarado ſon Oncle, & Rodrigue Orgognos, les uns par le deſir de poſſéder les Païs, & terres du Pérou, les autres pour demeurer les Maîtres au Chili. Pour venir à bout de leur deſſein, & perſuader plus aiſément Almagro, ils employérent les Truchemans, leur faiſant dire

que

que le Gouverneur Pizarre, & la plûpart des Eſpagnols qui étoient demeurez au Pérou, avoient été tuez par les Indiens révoltez: Car le bruit de cette Révolte étoit déja parvenu juſqu'au Chili. Dom Diégue preſſé par tant de ſolicitations prit donc la réſolution de partir, & partit en effet. Etant arrivé à ſix lieuës de Cuſco, ſans avoir fait ſavoir ſa venuë à Fernand Pizarre, il fit faire quelques propoſitions d'accomodement à l'Ynga, lui promettant de lui pardonner tout le paſſé, s'il vouloit être de ſes amis, & le favoriſer dans le deſſein qu'il avoit de ſe rendre Maître de la Ville de Cuſco, qui étoit de ſon Gouvernement. L'Ynga lui fit frauduleuſement propoſer une entrevuë, à quoi Dom Diégue conſentit ſans ſoupçonner aucune ſupercherie: il laiſſa donc une partie de ſes troupes avec Jean de Sayavedra, menant les autres avec lui. L'Ynga ayant pris ſon tems au mieux qu'il lui fut poſſible attaqua Dom Diégue avec une extrême furie, & lui cauſa une perte conſidérable. Cependant Fernand Pizarre ayant apris la venuë de Dom Diégue d'Almagro, & comment Jean de Sayavedra étoit demeuré au Village de Hurcos avec les troupes, il ſortit de Cuſco avec cent ſoixante & dix hommes bien armez. Jean de Sayavedra en fut averti, & eut le tems de mettre ſes gens qui étoient au nombre de trois cens Eſpagnols en état de combattre, & de les poſter dans un lieu avantageux. Quand ils furent près les uns des autres

tres, Fernand Pizarre envoya demander une entrevûë tête à tête à Jean de Sayavedra, pour chercher enſemble quelque voye d'accommodement. Jean de Sayavedra accepta la propoſition, ils ſe virent, & on dit que dans cette entrevûë Fernand Pizarre lui offrit une grande quantité d'or, pourvû qu'il lui remit entre les mains les troupes qu'il commandoit. Sayavedra ne le voulut point faire, & auſſi ne devoit-on pas attendre autre choſe d'un Gentilhomme d'honneur, & de mérite comme il étoit. Comme cela ſe paſſa ſecrettement entr'eux-deux, il eſt difficile de rien aſſurer là-deſſus, que ce qu'ils jugérent à propos d'en dire eux-mêmes, & pour le reſte on ne peut tout au plus avoir que quelques conjectures, & quelques ſoupçons appuyez peut-être ſur des fondemens aſſez legers, & ſur l'opinion du Peuple. Dom Diégue d'Almagro étant de retour de la rencontre qu'il avoit euë avec l'Ynga, & s'étant joint lui & ſes gens avec Jean de Sayavedra & les ſiens, ils marchérent enſemble vers Cuſco. Sur le chemin il fit prendre quatre Cavaliers par une embuſcade qu'il leur dreſſa, parce qu'il avoit dû qu'ils étoient envoyez pour l'obſerver, il aprit par eux fort aux long ce qui s'étoit paſſé au Pérou par le ſoûlévement des Indiens qui avoient tué plus de ſix cens Eſpagnols, & brûlé une grande partie de la Ville de Cuſco. Il parut ſenſiblement touché de cette nouvelle, & envoya incontinent ſes

Pro-

Proviſions aux Senateurs du Conſeil Royal de Cuſco, les priant de le recevoir pour Gouverneur de cette Ville, puis que les bornes du Gouvernement du Marquis ne s'étendoient pas juſques-là, & que même il s'en faloit beaucoup. Le Conſeil lui fit dire là-deſſus pour réponſe à ſa demande, qu'il n'avoit qu'à faire éxactement meſurer la juſte étenduë du Gouvernement du Marquis, & que ſi cette Ville ſe trouvoit hors de ſes limites, ils étoient tous prêts de ſatisfaire à ſa demande, & de le recevoir pour Gouverneur. On tenta bien dès lors, & on l'a encore tenté depuis de marquer les juſtes bornes de ce Gouvernement, & pluſieurs gens habiles & experts en cela y travaillérent: Mais ſans pouvoir jamais convenir de la maniére dont la choſe devoit être réglée, parce que quelques-uns diſoient qu'il faloit meſurer les lieuës marquées dans les Proviſions de Don François pour l'étenduë de ſon Gouvernement, en ſuivant la Côte de la Mer, ou en ſuivant le grand Chemin Royal, & mettant en ligne de compte tous les détours de l'une ou de l'autre route. De l'une ou de l'autre de ces deux maniéres le Gouvernement du Marquis finiſſoit, non ſeulement avant la Ville de Cuſco, mais même au ſentiment de quelques-uns avant celle de Los Reyes. Le Marquis de ſon côté prétendoit qu'il faloit meſurer en droite ligne ſans aucun circuit & ſans aucun détour, & qu'on le pouvoit faire par le moyen d'une corde, ou en comptant

ant ſi on vouloit, les degrez de Latitude, & aſſignant un certain nombre de lieuës à chaque degré. Pour retourner au fil de nôtre Narration, Fernand Pizarre envoya dire à Dom Diégue que s'il vouloit, il lui aiſſeroit libre quelque quartier de la Ville où pût ſe loger en ſûreté lui & ſes gens, & que cependant on envoyeroit au Gouverneur Dom François Pizarre qui étoit à Los Reyes, pour lui faire ſavoir ce qui ſe paſſoit, fin qu'on pût trouver quelque voye d'accommodement entr'eux, puis qu'ils étoient mis & aſſociez dans leur entrepriſe. Quelques-uns diſent que ſur ces propoſitions on convint d'une trêve, afin de pouvoir plus aiſément négocier cette affaire, & que ſur la confiance de la trêve Fernand Pizarre donna liberté à tous les habitans, & à tous les ſoldats de ſe retirer dans leurs logemens pour s'y repoſer, parce qu'ils étoient extrêmement fatiguez, ayant paſſé pluſieurs jours, & pluſieurs nuits ſans quitter les armes, & ſans avoir le tems de ſe délaſſer ni de ſe rafraîchir ni par le repos ni par le ſommeil. On ajoûte que Dom Diégue ayant été averti de la choſe, attaqua la Place pendant l'obſcurité de la nuit, qui étoit encore augmentée par un grand broüillard qui ſurvint. Cependant Fernand & Gonzale Pizarre éveillez par le bruit, s'armérent promtement, & comme leur maiſon fut la premiére attaquée, ſe défendirent vigoureuſement avec leurs domeſtiques, juſques à ce que les ennemis

y ayant mis le feu en divers endroits, il
furent obligez de se rendre. Le lendemain
sans plus long délai Dom Diégue se fit re-
connoître pour Gouverneur par le Senat, &
fit mettre en prison Fernand Pizarre & so
frere. Plusieurs lui conseilloient d'assure
son repos, & sa Conquête par leur mort
mais il ne le voulut pas faire, & il en fu
principalement empêché par les pressante
solicitations de Dom Diégue d'Alvarado
qui lui répondoit d'eux On assure qu'Al
magro viola la trêve dont on étoit conven
par les instances, & sur le raport de quel
ques Indiens & de quelques Espagnols qu
lui dirent, que Fernand Pizarre avoit fa
rompre les Ponts, & se fortifioit dans Cusco
On allégue pour preuve de cela, qu'en en
trant dans la Ville, & voyant les Ponts dan
leur entier, il s'écria tout haut, on m'a trom
pé. Cependant le Gouverneur ne savo
encore rien de tout ce qui se passoit, & n
le fût même que plusieurs jours après. Don
Diégue d'Almagro donna la Bande à frang
ou le Diadême Royal à Paul Ynga, parc
que son frere Mango Ynga ayant vû c
qui s'étoit passé, s'enfuit avec un gran
nombre de gens de guerre dans des Mon
tagnes fort rudes, & de fort difficile accès
qu'on appelle les Andes.

CHA

CHAPITRE V.

Les Indiens défont plusieurs secours que le Gouverneur envoyoit à ses freres à Cusco.

ENtre les autres choſes que le Gouverneur Dom François Pizarre ſuplioit ſa Majeſté de lui accorder, en récompenſe des ſervices qu'il lui avoit rendus dans la Conquête du Pérou, il lui demandoit particuliérement qu'il lui plût lui donner à perpétuité pour lui & pour ſes décendans, vingt mille Indiens dans une Province nommée les Atabillos, avec tous les Revenus, Impôts, Droits & Juridiction, & de plus le titre de Marquis de la même Province. Sa Majeſté lui accorda le titre de Marquis de la Province comme il le ſouhaitoit: mais à l'égard des Indiens, il répondit que quand il ſeroit mieux informé de la nature, & des qualitez du Païs & des inconvéniens qui pourroient ſuivre de cette conceſſion, il pouvoit s'aſſurer qu'il feroit en ſa faveur tout ce qui ſe pourroit raiſonnablement faire: L'Empereur lui-même dans la lettre qu'il écrivoit deſſus à Pizarre, lui donnoit le titre de Marquis, & ordonnoit en même tems qu'à l'avenir on le nommât ainſi: C'eſt pourquoi

quoi dans la ſuite de cette Hiſtoire nous le déſignerons ordinairement par ce titre. Le Marquis ayant donc apris le ſoûlévemen des Indiens par eux-mêmes; ne croyant pour tant pas que ſes affaires fuſſent dans un éta ſi périlleux, commença à envoyer peu à peu quelque ſecours de monde à Fernand Pizarr à Cuſco, tantôt dix, tantôt quinze homme enſemble, ſelon que les circonſtances & l commodité le lui pouvoient permettre. Le Indiens ſachans cela firent occuper les paſſa ges étroits & difficiles, par pluſieurs gens de guerre pour empêcher de paſſer ces ſecour que le Marquis envoyoit, ſi bien qu'e pluſieurs occaſions, ils les défirent & les tué rent tous, ce qu'ils n'auroient pas pû faire ſ aiſément, & peut-être même ne l'auroien oſé tenter, ſi au lieu de les envoyer ainſ ſéparément, on les eût envoyez tous enſem ble. Etant allé viſiter les Villes de Truxillo & de St. Michel, il envoya de là un nom mé Diégue Pizarre avec ſoixante-dix Ca valiers pour ce ſecours: Mais les Indien les tuérent tous dans un paſſage difficile qu'on nomme la Montagne de Parcos, à cin quante lieuës de Cuſco, ils en firent de mê me à un de ſes Beaux-freres qui s'appelloi Gonzale de Tapia, qu'il envoya enſuite avec quatre-vingt Cavaliers. Ils défirent auſſi le Capitaine Morgoveyo, & le Capitaine Gaete avec les troupes qu'ils avoient pû raſſembler. De tous ces différens Partis il ne ſe ſauva preſque pas un ſeul homme, & ceux qui ſui-

voient

roient n'aprenoient rien de la défaite de ceux
ui les avoient précédez, parce que les enne-
nis les laiſſoient engager dans quelque Valée
troite & profonde, puis ils en faiſoient occu-
er l'entrée & la ſortie par un grand nombre
l'Indiens, & du haut des Montagnes ils fai-
oient rouler ſur nos gens de groſſes pierres
des piéces de Rochers, de ſorte qu'ils
es faiſoient ainſi périr miſérablement; ſans
ouvoir combattre, & ſans être preſque ja-
nais eux-mêmes obligez d'en venir aux
ains. Ils firent donc périr de cette ma-
iére plus de trois cens Cavaliers, & pro-
térent de leurs dépoüilles, Joyaux, armes,
vêtemens de ſoye. Le Marquis voyant
u'aucun de ces ſecours ne réüſſiſſoit com-
e il auroit ſouhaité, & qu'il n'en avoit
ucunes nouvelles, envoya encore François
Godoy originaire de Caceres avec qua-
nte-cinq Cavaliers, celui-ci rencontra
eux de ceux qui avoient ſuivi Gaete, qui
étoient ſauvez, il aprit par eux ce qui ſe
ſſoit, & cela l'obligea à retourner prom-
ment ſur ſes pas; il eut bien de la peine à
ſauver, parce que les Indiens avoient déja
ccupé les paſſages par où il étoit entré; ils
ſuivirent plus de vingt lieuës, le harcellant
ntinuellement tantôt par devant, tantôt
r derriére, de ſorte qu'il ne pouvoit mar-
er que la nuit; enfin pourtant il ſe rendit
la Ville de Los Reyes. Dans le même
ns y arriva auſſi le Capitaine Diégue d'A-
ero avec quelques autres qui s'étoient

ſauvez

ſauvez à courſe de cheval, parce que les Indiens avoient voulu les exterminer dans leurs habitations. Le Marquis ayant apris qu'il y avoit un grand nombre d'Indiens en armes qui pourſuivoient Diégue d'Aguero, envoya un nommé Pierre de Lerma avec près de quatre-vingt chevaux & pluſieurs Indiens amis à la rencontre des troupes de l'Ynga, contre leſquelles ils combattirent une bonne partie du jour, juſques à ce que les ennemis le retirérent dans un lieu fort, parmi des Rochers eſcarpez, où les Eſpagnols les environnérent de toutes parts. Ce jour-là, le Capitaine Lerma y perdit les dents & pluſieurs autres Eſpagnols y furent bleſſez, mais il n'y eut qu'un ſeul Cavalier tué. Les Indiens étoient ſi preſſez, & ſi fort les uns ſur les autres dans ces Rochers où il s'étoient retirez, qu'ils n'étoient nullement en état de combattre: ainſi on peut dire que les Chrêtiens auroient vrai-ſemblablement mis fin à la guerre ce jour-là, ſi le Marquis ne leur avoit envoyé ordre de ſe retirer. Quand les Indiens virent que leurs ennemis ſe retiroient, ils rendirent graces au Ciel de ſe voir échapez d'un ſi grand péril & ils firent des Oraiſons, & des Sacrifices; puis ſe retirant incontinent de là, ils allérent ſe poſter ſur une haute Montagne qui eſt près de la Ville de Los Reyes, la Riviére entre-deux, combattant ſans ceſſe contre les Eſpagnols. Le Chef de ces Indiens étoit un Seigneur nommé Tyzoyopangui, &
avec

vec lui un frere de l'Ynga que le Marquis voit envoyé avec Gaete. Tandis que les ndiens furent là près, faisant ainsi tous les ours la Guerre à la Ville de Los Reyes; arriva souvent que plusieurs de ceux de même Nation qui étoient au service des Espagnols, & qu'on apelle Yanaconas al-oient le jour se joindre à leurs Compatrio-es & tiroient quelque solde, puis la nuit s venoient souper & dormir chez leurs Maîtres.

CHAPITRE VI.

e Marquis envoye demander du secours en divers endroits. Le Capitaine Alvarado va pour le secourir.

LE Marquis voyant les Indiens en si grand nombre autour de la Ville de os Reyes, crut qu'infailliblement Fernand Pizarre, & tous les Espagnols de Cusco, oient morts, & que ce soûlévement étoit général, que ceux du Chili auroient aussi terminé Dom Diégue, & les siens. Là-ssus, afin que les Indiens ne s'imaginassent pas qu'ils retenoient leurs Navires pour nfuir; afin aussi que les Espagnols ne se taissent pas de l'espérance de s'en pouvoir rvir pour se sauver par la Mer, & qu'ainsi

ils combattiſſent moins courageuſement, il envoya tous ſes Vaiſſeaux à Panama. En même tems il envoya auſſi avertir le Vice-Roi de la nouvelle Eſpagne & tous les Gouverneurs des Indes, de l'état où il étoit les priant de lui envoyer du ſecours, & leur repréſentant le grand péril dans lequel il ſe trouvoit, dans des termes qui marquoient un peu moins de fermeté, & de confiance qu'à ſon ordinaire. Il eſt vrai que ce ne fut pas de ſon propre mouvement qu'il ſe ſervit de ſemblables termes; mais à la ſolicitation, & par les perſuaſions de quelques perſonnes de peu de courage qui lui en donnérent le conſeil. Il envoya auſſi Ordre à ſon Lieutenant à Truxillo d'abandonner la Ville, & de faire embarquer dans un Navire qu'il lui envoyoit pour cela, leurs femmes, leurs enfans & tous leurs effets, & les envoyer en ſûreté dans la Province de Terre-ferme; mais que tous les hommes avec leurs armes, & leurs chevaux marchaſſent à ſon ſecours. Il donna ces Ordres parce qu'il ne doutoit pas que les Indiens n'allaſſent auſſi attaquer Truxillo, & qu'il ne ſe trouvoit point du tout en état de l'aller ſecourir; qu'ainſi il valoit mieux qu'ils fuſſent tous réünis pour pouvoir plus aiſément leur réſiſter. Il ajoûtoit à cela qu'il faloit néanmoins que leur venuë fut ſecrette autant qu'il leur ſeroit poſſible, afin que les Indiens n'en ſachant rien, ſe partageaſſent & qu'une partie allât pour attaquer Truxillo

Le

es habitans de cette Ville, suivant les Or-
res qu'ils avoient reçûs, se préparoient à
rtir lorsque le Capitaine Alfonse d'Alva-
do y arriva avec les troupes qu'il avoit
enées pour la découverte du Païs des Cha-
apoyas: Car le Marquis lui avoit envoyé
rdre d'abandonner cette Conquête pour
enir à son secours. Alvarado laissa une
rtie de ses troupes pour la défense de la
ille de Truxillo, & avec le reste il alla trou-
r le Marquis à Los Reyes. En arrivant il
t fait Lieutenant Général du Gouverneur,
la place de Dom Pedro de Lerma qui l'a-
oit été jusqu'alors, ce qui causa le cha-
in & la rebellion de ce dernier dont on
rlera dans la suite. Le Marquis se voyant
ssi fortifié par un assez bon nombre de
oupes, il jugea à propos de pourvoir à ce
i paroissoit le plus pressant, & d'envoyer
secours aux lieux qui se trouvoient
plus en péril, & qui sembloient par con-
quent en avoir le plus grand besoin. Il
pêcha donc le Capitaine Alfonse d'Alva-
do avec trois cens Espagnols tant Cavale-
qu'Infanterie, qui pillérent & saccagé-
nt plusieurs endroits sans trouver beaucoup
résistance: Mais à quatre lieuës de la
lle de Pachacama, ce Capitaine eut à soû-
ir un rude choc contre les Indiens, il les
it pourtant & en tua plusieurs, puis il
ntinua sa marche vers Cusco. Ils souffrirent
aucoup en passant une grande étenduë de
s qui étoit desert, & il y eut plus de cinq

cens de ſes Indiens de ſervice qui périren
par la ſoif; on dit que ſi les Cavaliers n'a
voient couru çà & là pour chercher de l'eau
& l'aporter à l'Infanterie, ils ſeroient preſ
que tous morts de la même maniére, tant il
étoient fatiguez. En ſuivant ſa route, i
fut joint dans la Province de Xauxa pa
Gomez de Tordoya, qui étoit de Villeneu
ve de Barca, il avoit été envoyé après lu
avec deux cens hommes de Cavalerie &
d'Infanterie. Alfonſe d'Alvarado ſe trouvan
donc alors avec cinq cens hommes, s'avan
ça juſques au Pont de Lumichaca où u
grand nombre d'Indiens l'environnérent de
toutes parts, il les combattit, les vainquit &
en tua pluſieurs, ils ne laiſſérent pourtan
pas de continuer à le ſuivre en le harcel
lant toûjours juſques au Pont d'Abancay
où il aprit la priſon de Fernand & de Gon
zale Pizarre, & tout ce qui étoit arrivé à
Cuſco. Cela lui fit prendre la réſolution de
ne paſſer pas outre, juſques à ce qu'il eû
reçû des Ordres plus précis de ce qu'il au
roit à faire. Dom Diégue d'Almagro ayan
été informé de la venuë d'Alfonſe d'Alva
rado, envoya au devant de lui Diégue d'Al
varado avec ſept ou huit Cavaliers, pour lu
notifier ſa Commiſſion, & ſes Proviſions
pour la Charge de Gouverneur. D'abord
Alfonſe d'Avarado les prit, puis les ayant
regardées, il répondit qu'il falloit les faire
notifier au Marquis, parce qu'à ſon égard
il n'étoit pas partie compétente pour traiter
de

de cette affaire. Comme Dom Diégue vit que ceux qu'il avoit envoyez ne retournoient point, craignant qu'Alfonſe d'Alvarado les eût retenus, & s'avançât cependant par une autre route pour entrer dans Cuſco, il y retourna à grand'hâte, s'en étant déja éloigné de trois lieuës. Quinze jours après il en fit ſortir ſes troupes, & les fit marcher contre Alfonſe d'Alvarado, parce qu'il avoit apris le mécontentement de Pierre de Lerma, & ſavoit qu'il étoit diſpoſé à ſe jetter dans ſon Parti avec plus de quatre-vingt hommes. Lors que Dom Diégue fut arrivé près d'Alfonſe d'Alvarado, ſes coureurs prirent dans une embuſcade qu'ils dreſſérent, Pierre Alvarez Holguin qui alloit devant à la découverte. Alfonſe d'Alvarado l'ayant apris voulut faire arrêter Pierre de Lerma, parce qu'il le ſoupçonnoit fort; mais il aprit qu'il s'en étoit fui cette même nuit, emportant avec lui les ſignatures de tous ceux qui étoient de ſon Complot. Après cela Dom Diégue s'aprocha pendant la nuit du Pont, parce qu'il ſçût que Gomez de Tordoya, & un fils du Colonel Villalva l'attendoient, il envoya auſſi une grande partie de ſes trouper à un gué où il aprit que ceux qui étoient de la Conſpiration de Pierre de Lerma avoient la garde, en effet ceux-ci reçûrent ſes gens, comme amis, & les encourageoient même à paſſer ſans crainte. On ſçût que quelques uns de ces Conjurez étoient entrez dans ce Parti avec tant d'empreſſe-

ment & de chaleur, qu'ayant la garde cett nuit-là, ils attaquérent plus de cinquante lan ces d'Alfonſe d'Alvarado, & les firent tom ber dans la Riviére. Puis quand ce Géné ral voulut attaquer les ennemis, ceux qu étoient de la Conſpiration l'abandonnérent & pluſieurs autres gens de ſon Armée ne trouvant pas leurs lances, ne vinrent pas non plus à tems, ainſi Dom Diégue le défi fort aiſément ſans qu'il y eut aucun Eſpa gnol de tué: Rodrigue Orgognos eut ſeu lement les dents rompuës d'un coup de pierre. Après la priſe d'Alfonſe d'Alva rado on pilla ſon Camp; puis on retour na à Cuſco, en faiſant pluſieurs mauvais traitemens aux vaincus. Auſſi cette Vic toire rendit les Partiſans d'Almagro ſi fiers & ſi orgueilleux, qu'ils diſoient hautement que les Pizarres n'avoient plus que faire au Pérou, & que le Marquis & ſes freres n'avoient qu'à s'en aller gouverner les Man glares ſous la Ligne Equinoxiale.

CHA-

CHAPITRE VII.

Le Marquis s'avance pour aller au ſecours de ſes freres à Cuſco ; mais ayant ſçû la priſe d'Alfonſe d'Alvarado il retourne à Los Reyes.

LEs Victoires qu'Alfonſe d'Alvarado avoit remportées ſur les Indiens tant à Pachacama qu'à Lumichaca ſur la route de Cuſco, avoient obligé l'Ynga, & Tizogopangui à ſe retirer d'auprès de la Ville de Los Reyes qu'ils tenoient comme aſſiégée. Le Marquis ſe voyant donc libre, & avec un aſſez bon nombre de troupes, partit pour aller à Cuſco au ſecours de ſes freres, emmenant avec lui plus de ſept cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie. Il comptoit de les aller ſecourir contre les Indiens, car il ne ſavoit encore rien du retour de Dom Diégue d'Almagro, ni de tout ce qui étoit arrivé en conſéquence. La plûpart des troupes qu'avoit le Marquis, lui avoient été envoyées par Dom Alfonſe de Fuenmayor Archevêque, & Préſident de l'Iſle de St. Domingue, avec Dom Diégue de Fuenmayor ſon frere : outre cela le Licentié Gaſpar d'Eſpinoſa en avoit auſſi tiré une partie de Panama, & un nommé Diégue

d'Agala que le Marquis avoit envoyé à Nicaragua, en étoit auſſi de retour avec quelque ſecours. Le Marquis étant en marche avec ſon Armée, & ſuivant la toute de la Plaine, comme il fut arrivé dans la Province de Naſca à vingt-cinq lieuës de Los Reyes, il aprit la nouvelle du retour de Dom Diégue, & de tout ce qui s'étoit paſſé depuis ; il en fut extrêmement touché comme la choſe le méritoit, & conſidérant que ſes troupes étoient diſpoſées, & préparées à combattre, non contre des Eſpagnols, mais contre des Indiens, il jugea à propos de retourner à Los Reyes pour prendre de nouvelles meſures. Il y retourna donc en effet & envoya cependant le Licentié Eſpinoſa pour tâcher de trouver quelque moyen d'accommodement entre Dom Diégue & lui. Eſpinoſa étoit chargé de repréſenter à Almagro que ſi Sa Majeſté ſavoit ce qui ſe paſſoit entr'eux, & qu'elle vint à aprendre l'état où leurs démêlez réduiſoient les choſes, ſans doute qu'elle les rapelleroit l'un & l'autre, & envoyeroit quelque autre à leur place, qui jouïroit du fruit de leurs travaux : que ſi Dom Diégue ne vouloit pas écouter ſes remontrances ni entendre à un accommodement, qu'au moins il mit en liberté les freres du Marquis, & demeurât à Cuſco ſans rien entreprendre davantage juſques à ce qu'on eût pû conſulter Sa Majeſté, & recevoir ſes Ordres pour déterminer, & fixer les bornes de leurs Gouvernemens, afin qu'il

qu'il n'y eût plus aucun ſujet de démêlé ni de diviſion entr'eux. Le Licentié Eſpinoſa partit donc avec ces Ordres, mais il ne pût jamais trouver aucun moyen d'accommodement, & mourut ſans avoir rien pû conclure dans cette affaire. Dom Diégue décendit avec ſes troupes dans la Plaine, laiſſant pour ſon Lieutenant à Cuſco le Capitaine Gabriel de Royas : il y laiſſa auſſi à ſa garde, & en ſa diſpoſition Gonzale Pizarre, & Alfonſe d'Alvarado priſonniers ; mais il emmena avec lui Fernand Pizarre ; ainſi il continua ſa marche juſques à la Province de Chincha qui n'eſt qu'à vingt lieuës de Los Reyes, il établit auſſi là une Colonie dans un lieu qui ſans difficulté étoit dans l'étenduë du Gouvernement du Marquis.

CHAPITRE VIII.

Le Marquis léve de nouvelles troupes & ſe fortifie. Alfonſe d'Alvarado & Gonzale Pizarre ſe ſauvent de Priſon. Ce qui leur arrive.

LE Marquis ne fut pas plûtôt de retour à la Ville de Los Reyes, qu'il fit battre le Tambour pour faire de nouvelles levées, & groſſir ſes troupes, diſant ouvertement que c'étoit pour ſe défendre de Dom Diégue

gue qui venoit, disoit-il, pour usurper son Gouvernement. Dans peu de jours il assembla plus de sept cens hommes tant Cavalerie qu'Infanterie, parmi lesquels il y avoit plusieurs Arquebusiers ; parce qu'un Capitaine nommé Pedro de Bergara, à qui nous avons dit ci-devant qu'avoit été commise la découverte des Bracamoros, étoit venu avec Diégue de Fuenmayor, & avoit aporté de Flandres dont il étoit originaire, un grand nombre d'Arquebuses avec toutes les munitions nécessaires : Car jusques là on n'en avoit pas eu assez au Pérou pour former des Compagnies entiéres d'Arquebusiers, & en faire ainsi des troupes réglées. Le Marquis en fit alors deux Compagnies, & nomma pour Capitaine de l'une ce même Bergara, donnant le Commandement de l'autre à Nugno de Castro ; il nomma aussi pour Capitaine de Piquiers Diégo d'Urbina neveu du Mestre de Camp Jean d'Urbina, & pour Capitaines de Cavalerie Diégue de Royas, Peranzures, & Alfonse de Mercadillo, pour Mestre de Camp Pedro de Valdivia, & pour Sergent Major Antoine de Villalva fils du Colonel Villalva. Dans ce tems-là Gonzale Pizarre & Alfonse d'Alvarado, qui comme on l'a remarqué, étoient demeurez prisonniers à Cusco, se sauvérent de Prison, & vinrent trouver le Marquis avec plus de soixante & dix hommes, emmenant avec eux prisonnier Gabriel de Royas Lieutenant de Dom Diégue. Leur

venuë

venuë fut très-agréable au Marquis, tant parce qu'il étoit fort aise de les voir hors de péril, que parce que cela servit beaucoup à encourager ses troupes. Il fit Gonzale Pizarre son Lieutenant Général, & Alfonse d'Alvarado Mestre de Camp Général de toute sa Cavalerie. Quand Dom Diégue aprit que ses prisonniers s'étoient sauvez, & qu'il sçût les grandes forces que le Marquis avoit, il résolut de tenter s'il y auroit quelque moyen d'en venir à un accommodement avec lui, il lui envoya donc Alfonse Henriquez, Fator Diégo Nugnez de Mercado, & le Treſorier Jean de Gusman pour lui proposer une entrevûë afin qu'ils y pussent régler leurs affaires. Après plusieurs négociations le Marquis remit par un Compromis tous ses intérêts entre les mains de Frere François de Bovadilla Provincial de l'Ordre des Moines de la Merci en ce Païs-là, Dom Diégue de son côté, fit aussi la même chose, ainsi Frere François, en vertu de ses Pouvoirs, prononça son Jugement & donna un Réglement entr'eux par une Sentence dans les formes. Il ordonnoit que préalablement & avant toutes choses, Fernand Pizarre seroit remis en liberté, ensuite que Cusco seroit remis entre les mains, & en la puissance du Marquis, comme il y étoit auparavant, qu'on sépareroit les Armées de part & d'autre, envoyant les Compagnies, dans l'état où elles se trouvoient, pour découvrir le Païs de divers

côtez ; qu'on donneroit connoiſſance du tout à Sa Majeſté, afin qu'elle en ordonnât ce qu'elle jugeroit à propos & convenable pour ſon ſervice. Après cela, il ménagea une entrevûë du Marquis & de Dom Diégue, afin qu'ils puſſent conférer enſemble de leurs affaires ; il fut donc arrêté qu'ils ſe verroient dans un Village nommé Mala qui étoit entre les deux Armées, & qu'ils ſeroient accompagnez chacun de douze Cavaliers. Ils partirent chacun de ſon côté pour cette entrevûë, mais Gonzale Pizarre ne ſe fiant pas ſur la trêve ni ſur la parole de Dom Diégue, partit auſſi-tôt après avec toutes les troupes, & s'alla poſter ſecrettement aſſez près du Village de Mala, donnant Ordre au Capitaine Caſtro, avec quarante Arquebuſiers, de ſe mettre en embuſcade dans des roſeaux qui étoient ſur le chemin par où devoit paſſer Dom Diégue ; afin que s'il étoit accompagné d'un plus grand nombre de gens de guerre, que ne portoit leur Convention, il fît faire une décharge par laquelle Gonzale fût averti, & pût y accourir promtement & arriver à tems.

CHA-

CHAPITRE IX.

Les deux Gouverneurs se voyent. Fernand Pizarre est mis en liberté.

DOm Diégue en partant de Chincha pour aller à Mala avec ses douze Cavaliers, donna Ordre à Rodrigue Orgognos, qui étoit son Lieutenant Général, d'être toûjours bien sur ses gardes, & tenir ses troupes toutes prêtes, afin que si le Marquis menoit avec lui un plus grand nombre de gens que ne portoit leur Convention, il accourut incontinent & fît le même traitement à Fernand Pizarre qu'il verroit qu'on lui feroit à lui. En s'abordant le Marquis & Dom Diégue s'embrassérent fort affectueusement, & après quelques discours qui ne regardoient pas leur affaire principale, un Cavalier de ceux du Marquis s'aprocha de Dom Diégue, & lui dit à l'oreille : *Monsieur, vous ferez fort bien de vous retirer, je vous en avertis comme vôtre serviteur.* Il parloit ainsi parce qu'il avoit connoissance de la venuë de Gonzale Pizarre. Là-dessus Dom Diégue donna Ordre qu'on lui amenât promptement son cheval ; quelques Cavaliers voyant qu'il se vouloit retirer, voulurent persuader au Marquis de le

faire arrêter, puis qu'il le pouvoit aiſément par le moyen des Arquebuſiers que Nugno de Caſtro tenoit en Embuſcade. Le Marquis ne le voulut jamais permettre, parce qu'ayant donné ſa parole, il la vouloit tenir exactement; il ne pouvoit même ſe perſuader que Dom Diégue ſe voulut retirer ſans avoir premiérement conclu quelque choſe ſur ce qui avoit fait le ſujet de leur entrevûë. Cependant Almagro s'en allant, & ayant vû l'embuſcade, regarda l'avis qu'on lui avoit donné comme une vérité indubitable, & étant arrivé dans ſon Camp, il ſe plaignit du Marquis comme s'il l'eût en effet voulu faire arrêter priſonnier, ſans vouloir en aucune maniére écouter les raiſons par leſquelles le Marquis ſe juſtifioit. Depuis cela, par le moyen & par l'interceſſion de Diégue d'Alvarado, Almagro mit en liberté Fernand Pizarre ſous certaines conditions dont ils convinrent, qui furent que le Marquis lui fourniroit un Navire, & un Port leur pour envoyer des dépêches en Eſpagne & en recevoir. & que cependant en attendant les Ordres de Sa Majeſté, ils vivroient en Paix & n'entreprendroient rien l'un contre l'autre. Rodrigue Orgognos s'opoſoit fort à la delivrance de Fernand Pizarre, parce qu'il avoit été témoin des mauvais traitemens qu'on lui avoit faits dans la Priſon, & qu'il ne doutoit pas qu'il ne cherchât à s'en vanger quand il ſeroit une fois en liberté, ainſi ſon avis étoit qu'on lui fît couper le cou.

Néan-

Néanmoins l'avis de Diégue d'Alvarado fut suivi préférablement à l'autre sur la confiance qu'on eut dans le traité qu'il avoit négocié. Fernand Pizarre fut donc mis en liberté, & Dom Diégue l'envoya au Marquis le faisant accompagner par son propre fils, & par quelques autres Cavaliers & Gentilshommes. Cependant à peine étoit-il parti, que Dom Diégue se repentit de ce qu'il venoit de faire, & on croit qu'il l'auroit fait ramener en Prison si Pizarre ne s'étoit si fort pressé de sortir de son pouvoir, qu'il fit en très-peu de temps la plus grande partie du chemin qu'il avoit à faire, marchant avec une extrême diligence jusques à ce qu'il se crût tout à fait en sûreté par la rencontre de plusieurs des principaux Officiers du Marquis qui venoient au devant de lui pour le recevoir.

CHAPITRE X.

Le Marquis marche contre Dom Diégue, qui se retire à Cusco.

DEs-lors qu'on fit l'accord dont on vient de parler dans le Chapitre précédent, & que Fernand Pizarre fut mis en liberté, le Marquis avoit reçû par Pierre Anzures des Ordres provisionnels de la part de Sa Majesté, qui portoient que les deux Gouverneurs de-

demeureroient chacun dans le Païs qu'il auroit découvert, & conquis, & où il auroit fait des établiſſemens dans le tems que ce réglement proviſionnel leur ſeroit notifié, ſans qu'aucun d'eux pût rien entreprendre dans les limites du Gouvernement de l'autre, juſques à ce que Sa Majeſté eût réglé la choſe au fond, & ordonné là-deſſus ce qu'elle jugeroit conforme à la juſtice. Après que le Marquis vit ſon frere hors des mains, & du pouvoir de Dom Diégue, il lui envoya notifier ce Réglement proviſionnel, le priant de ſe retirer ſelon les Ordres de Sa Majeſté, hors du Païs qu'il avoit découvert, & où il avoit fait des établiſſemens. Dom Diégue répondit qu'il étoit prêt d'obéïr aux Ordres de l'Empereur, & de ſe tenir éxactement dans les termes du Réglement qu'il leur avoit envoyé, qui étoient que chacun demeurât en poſſeſſion du Païs & des établiſſemens dans leſquels ils ſe trouveroient, & ſelon la forme & maniére dont ils y ſeroient au tems que ce Réglement leur ſeroit notifié, & qu'ainſi conformément à cela même il demandoit au Marquis de le laiſſer en repos, & dans la paiſible jouïſſance de ce qu'il poſſédoit alors juſques à ce qu'il eût plû à Sa Majeſté d'en ordonner autrement, proteſtant d'obéïr exactement, & pleinement de ſon côté à tout ce qui leur ſeroit ordonné de ſa part dans la ſuite. Le Marquis repliqua, qu'il avoit le premier occupé la Ville de Cuſco, & le Païs des environs,

rons, que c'étoit lui qui en avoit fait la découverte, & y avoit fait des établiſſemens, & que Dom Diégue l'en avoit dépoſſédé par force & par violence; qu'ainſi conformément aux Ordres de Sa Majeſté il eut à en ſortir, ſinon qu'il lui déclaroit qu'il l'en chaſſeroit par force, puis que tous les accords & conventions qu'ils avoient fait enſemble, étoient finis, & abrogez par ce nouveau Réglement de Sa Majeſté. Dom Diégue n'en voulant rien faire, le Marquis marcha contre lui avec toutes ſes forces. Almagro ſe retira du côté de Cuſco, & ſe fortifia ſur une haute Montagne nommée la Montagne de Guaytara rompant tous les paſſages du chemin, par où on pouvoit aller à lui, qui étoit déja fort difficile de lui-même. Fernand Pizarre le ſuivit avec quelques troupes, & une nuit il trouva moyen de monter ſur la Montagne par un chemin ſecret, & avec ſes Arquebuſiers il força les paſſages, & s'en rendit maître, ſi bien que Dom Diégue fut obligé de fuir, & comme il étoit malade, il prit les devans, laiſſant Rodrigue Orgognos, à l'arriére-garde pour ſe retirer en ordre. Celui-ci ayant ſçû de deux Cavaliers du Marquis qu'il avoit pris une nuit, que les ennemis le ſuivoient en queuë, hâta ſa marche; la plûpart des gens de ſon Armée diſoient qu'ils faloit tourner tête pour aller attaquer ceux qui les pourſuivoient, parce qu'on ſavoit par expérience que ceux qui de la Plaine paſſoient ſur la Montagne étoient atta-

attaquez les premiers jours de maux de cœur & de vomiſſemens à peu près comme on l'eſt ſur la Mer lors qu'on n'y eſt pas accoûtumé. Rodrigue Orgognos ne le voulut pas faire pour n'aller pas contre les Ordres de ſon Gouverneur : Cependant on croit que cela lui auroit réüſſi s'il l'eût fait, parce qu'effectivement les gens du Marquis étoient fort incommodez de ce mal qu'on vient de dire, & ſouffroient auſſi beaucoup par les néges où il leur faloit paſſer, ce qui lui fit prendre la réſolution de retourner avec ſon Armée dans la Plaine. Dom Diégue s'en alla à Cuſco, faiſant par tout rompre les Ponts après lui, parce qu'il croyoit que les ennemis le ſuivoient. Il demeura à Cuſco plus de deux mois levant du monde, aſſemblant des munitions, préparant des armes d'argent, & de cuivre, faiſant fondre de l'artillerie, & en un mot ne négligeant rien pour faire tous les préparatifs qu'il jugeoit néceſſaires.

CHA-

CHAPITRE XI.

Fernand Pizarre va à Cuſco avec ſon Armée. La Bataille des Salines ſe donne. Dom Diégue d'Almagro eſt pris priſonnier.

LE Marquis étant ainſi de retour dans la Plaine avec ſon Armée, on délibéra ſur ce qu'il y avoit à faire, & les avis furent différens : Mais enfin on conclut que Fernand Pizarre, que le Gouverneur avoit fait ſon Lieutenant Général, marcheroit avec l'Armée du côté de Cuſco, & qu'il meneroit avec lui Gonzale Pizarre ſon frere pour commander ſous lui. On publia qu'on s'avançoit ainſi vers Cuſco avec l'Armée pour faire rendre juſtice à pluſieurs habitans de cette Ville qui s'étoient plaints au Gouverneur, que Dom Diégue d'Almagro retenoit par force, & par violence leurs biens, occupoit leurs maiſons, & s'étoit abſolument rendu Maître contre tout droit, & de leurs Indiens, & généralement de tout ce qui leur apartenoit dans la Ville de Cuſco. Les troupes partirent donc pour y aller, & cependant le Marquis retourna à la Ville de Los Reyes. Quand Fernand Pizarre fut arrivé près de Cuſco, le ſoir tous ſes Capitaines vou-

vouloient qu'on décendit dans la Plaine pour y passer la nuit, mais il s'y opoſa abſolument, & voulut camper ſur la Montagne. Le lendemain dès qu'il fut jour on vit Rodrigue Orgognos avec toute l'Armée de Dom Diégue qu'il commandoit rangée en bataille. François de Chaves, Jean Tello, & Vincent de Guevara commandoient la Cavalerie, & du côté de la Montagne il y avoit quelques Eſpagnols avec un grand nombre d'Indiens armez, pour ſe ſervir d'eux dans le Combat. Cependant on avoit fait mettre priſonniers dans la Citadelle de Cuſco, tous les Amis & Serviteurs du Marquis qui ſe trouvérent dans la Ville, ils étoient en ſi grand nombre, & les lieux où on les avoit enfermez, ſi étroits qu'il y en eût quelques-uns qui y furent étouffez. Le jour ſuivant après, avoir ouï Meſſe, Gonzale Pizarre & ſes gens décendirent dans la Plaine, & s'étans rangez en bon ordre, ils s'avancérent du côté de la Ville à deſſein de ſe poſter ſur une hauteur qui commandoit à la Citadelle. Ils croyoient que Dom Diégue voyant leurs forces & le nombre de leurs troupes n'oſeroit entreprendre de les combattre, & ils ſouhaitoient extrêmement de n'être point obligez à en venir à une Bataille pour épargner le ſang, & la perte de pluſieurs Chrêtiens qui auroient dû être unis pour leurs intérêts communs, plûtôt que de travailler à ſe détruire les uns les autres. Rodrigue Orgognos, qui occupoit avec toutes ſes troupes,

pes, & ſon Artillerie, tout le grand chemin, avoit d'autres penſées, & il avoit occupé ce Poſte, parce qu'il croyoit que les ennemis ne pourroient entrer dans Cuſco par un autre côté à cauſe d'un Marais bourbeux qui y étoit, & qu'ainſi il faudroit néceſſairement en venir à un Combat. Fernand Pizarre n'eut pas plûtôt découvert l'ennemi, qu'il donna Ordre au Capitaine Mercadillo de s'avancer avec la Cavalerie dans un lieu propre, tant pour combattre les Indiens, s'ils venoient pour l'attaquer, que pour donner du ſecours dans les endroits où il ſeroit néceſſaire pendant le Combat. Avant que ce choc commençât, les Indiens qui étoient dans les deux Partis, eſcarmouchérent les uns contre les autres. La Cavalerie de Pizarre tenta le paſſage par le Marais, & cependant les Arquebuſiers s'avançant promptement, paſſérent devant elle & firent une décharge ſur un Eſcadron des ennemis qui le fit reculer: ce que Pierre de Valdivia Meſtre de Camp du Marquis ayant vû, il aſſura les ſiens de la Victoire. Ceux de Dom Diégue firent une décharge d'une piéce d'artillerie qui emporta cinq hommes des gens du Marquis. Quand Fernand Pizarre, & ſes troupes eurent une fois paſſé le Marais, & un Ruiſſeau qui étoit là près, ils marchérent en bon ordre contre les ennemis: car il avoit marqué fort exactement à chaque Capitaine ce qu'il auroit à faire en commençant le Combat, & il avoit encouragé autant qu'il avoit pû

pû tous les Soldats. Remarquant que les Piquiers de Dom Diégue tenoient leurs piques hautes, il donna Ordre à ſes Arquebuſiers de tirer auſſi un peu haut, ſi bien qu'en deux décharges ils coupérent plus de cinquante piques. Rodrigue Orgognos voyant cela, commanda à ſes Capitaines de commencer le Combat, & de charger les ennemis. Voyant qu'ils tardoient il s'avança lui-même avec le Corps de Bataille, & attaqua du côté, où il voyoit Fernand Pizarre, qu'on pouvoit fort aiſément reconnoître à la tête de ſes Eſcadrons. Orgognos en s'avançant, s'écria à haute voix, O! Dieu tout puiſſant, me ſuive qui voudra, je vai faire mon devoir, & chercher la mort. Gonzale Pizarre, & Alfonſe d'Alvarado voyant qu'Orgognos leur montroit le flanc, attaquérent vigoureuſement les ennemis, & en mirent plus de cinquante ſur le carreau. Rodrigue Orgognos fut bleſſé d'un coup d'Arquebuſe à la tête, la bale ayant percé ſon caſque, nonobſtant ſa bleſſûre il tua deux hommes avec ſa lance, & donna un coup d'épée dans la bouche à un Valet de Fernand Pizarre, qu'il prenoit pour ſon Maître, parce qu'il étoit fort bien vêtu. Le Combat fut rude, les troupes ſe mêlérent, & combattirent vigoureuſement de part & d'autre: mais enfin les gens du Marquis firent tourner le dos à ceux de Dom Diégue, & en tuérent, & bleſſérent pluſieurs. Almagro voyant ſes gens fuir de deſſus une hauteur

où

où il s'étoit retiré, ſans aller au Combat, parce qu'il étoit malade, s'écria, Seigneur, je croyois que nous fuſſions venus pour combattre en braves gens, non pour fuir. Deux Cavaliers tenant Rodrigue Orgognos priſonnier, il en vint un troiſiéme qui en avoit reçû quelque outrage qui lui fit ſauter la tête : il y en eut encore quelques-uns de ceux qui s'étoient rendus, qui furent tuez ſans que Fernand Pizarre ni ſes Officiers le puſſent empêcher, quelque ſoin qu'ils priſſent pour cela. Les Soldats d'Alfonſe d'Alvarado honteux, & chagrins de leur déroute au Pont d'Avancay cherchoient à s'en vanger autant qu'ils pouvoient, juſques-là que le Capitaine Ruydiaz emmenant un priſonnier en croupe, il vint un Cavalier qui le tua derriére lui d'un coup de lance. Dom Diégue voyant ſes gens en fuite, & la Bataille perduë s'enfuit auſſi lui-même dans la Citadelle de Cuſco, ou Alfonſe d'Alvarado, & Gonzale Pizarre qui le pourſuivoient le prirent priſonnier. Les Indiens voyant le Combat fini parmi les Chrêtiens ceſſérent auſſi de leur côté, & ſe mirent les uns & les autres à dépoüiller les morts, parmi leſquels ils en dépoüillérent auſſi pluſieurs qui étoient encore vivans, mais hors d'état de ſe défendre à cauſe de leurs bleſſures. Comme les vainqueurs étoient occupez à pourſuivre leur Victoire, il étoit facile à ces Indiens de faire ce qu'il leur plaiſoit ſans que perſonne les en empêchat, ſi bien qu'ils dépoüillérent généralement

ralement tous ceux qu'ils trouvérent sur le Champ de Bataille. Les Espagnols vainqueurs & vaincus, se trouvant en général affoiblis par ce Combat, couroient risque d'être facilement défaits, si les Indiens avoient eu le courage de les attaquer comme ils l'avoient résolu. Cette Bataille fut donnée le vingt-sixiéme jour d'Avril de l'An mil cinq cens trente-huit.

CHAPITRE XII.

Ce qui se passa après la Bataille des Salines. Fernand Pizarre va en Espagne.

APrès cette Victoire Fernand Pizarre fit tout ce qu'il pût pour gagner les bonnes graces des Capitaines de Dom Diégue, qui s'étoient sauvez du Combat, & les attirer à son Parti, n'en pouvant venir à bout il en chassa plusieurs hors de Cuico. Puis voyant qu'il ne lui étoit pas possible de contenter tous ceux qui l'avoient servi, parce que chacun faisoit si fort valoir ses services qu'à peine le Gouvernement leur eût paru une récompense suffisante. Cela lui fit prendre la résolution de séparer l'Armée, & d'envoyer les troupes de divers côtez, pour faire de nouvelles découvertes dans des lieux dont on avoit déja quelque connoissance.

Il

Il faiſoit par ce moyen deux choſes qui lui étoient avantageuſes, l'une qu'il récompenſoit ſes amis ; l'autre qu'il éloignoit ſes ennemis. Ainſi il envoya le Capitaine Pierre de Candie avec trois cens hommes tant des ſiens que de ceux de Dom Diégue, à la Conquête d'un Païs où le bruit commun étoit qu'il y avoit de fort grandes richeſſes. Pierre de Candie n'ayant pû entrer dans ce Païs par le côté qu'il avoit pris, à cauſe de la difficulté des chemins, il retourna vers le Callao avec toutes ſes troupes preſque mutinées; parce qu'un nommé Meſa qui avoit été Commiſſaire de l'Artillerie du Marquis, avoit dit qu'il paſſeroit par le Collao, quelque chagrin que cela pût faire à Fernand Pizarre. Il l'entreprit donc en effet ſur la confiance de la faveur que lui portoient les gens de Dom Diégue qui étoient de cette expédition, & dont les chagrins n'étoient point encore entiérement diſſipez, ni l'union telle qu'on l'auroit dû ſouhaiter entr'eux, & ceux qui avoient été du Parti oppoſé. Là deſſus Pierre de Candie fit arrêter priſonnier ce Meſa, & l'envoya avec les informations, & les preuves qui étoient contre lui, à Fernand Pizarre. Cela joint à quelques autres Conſpirations qui ſe firent en divers lieux à deſſein de tirer Dom Diégue hors de Priſon, & le rendre maître de la Ville de Cuſco, fit juger à Pizarre que le Païs ne ſeroit jamais bien en repos, tandis qu'Almagro ſeroit vivant,

Il crut donc qu'il étoit abſolument néceſ
ſaire de le faire mourir, & qu'on pourroi
aiſément faire connoître à tout le monde la
juſtice de ſa mort, en faiſant voir qu'il
étoit coupable de tous les deſordres paſ-
ſez, puis qu'il en avoit été la premiére, &
la principale cauſe, ayant le premier com-
mencé la Guerre, fait pluſieurs actes d'hoſ-
tilité, occupé de ſon autorité privée la Ville
de Cuſco, fait mourir pluſieurs perſonnes
de ceux qui s'étoient opoſez à ſes injuſtes
entrepriſes, & enfin marché avec ſon Armée
Enſeignes déployées, dans la Province de
Chincha, qui étoit ſans conteſtation du Gou-
vernement du Marquis : pour toutes ces
raiſons il le condamna donc à la mort.
Dom Diégue entendant prononcer ſa Sen
tence, il dit & fit tout ce qu'il pût pour
émouvoir la compaſſion de Fernand Pizar-
re, afin qu'on lui ſauvât la vie: „ il lui re-
„ préſentoit que lui & ſon frere lui étoient
„ en quelque ſorte redevables de toute la
„ grandeur, & de l'élevation dans laquelle il
„ ſe trouvoient alors, puis qu'il étoit ce
„ lui qui avoit le plus fourni à la dépenſe
„ néceſſaire pour la découverte du Pérou
„ dont ils étoient maintenant les Maîtres
„ il le faiſoit ſouvenir auſſi que lors qu'il
„ étoit lui-même ſon priſonnier il l'avoit
„ remis gratuitement en liberté ſans vou-
„ loir ſuivre le conſeil, & les ſolicitations
„ de ſes Capitaines qui lui conſeilloient de
„ le faire mourir. Il ajoûtoit que ſi Pizar-
„ re

, re avoit reçû quelques mauvais traite-
, mens dans la Prison, ce n'avoit été ni
, par son Ordre ni de sa connoissance:
, qu'enfin il considérât son âge fort avan-
, cé, qui bien-tôt le conduiroit au tombeau,
, sans qu'on abregeât ses jours par une
, mort flétrissante en le condamnant au Su-
, plice. Fernand Pizarre lui répondit, que
, ce n'étoient pas là des discours, & des
, sentimens dignes de son grand cœur:
, qu'il devoit revenir à lui-même, & faire
, paroître plus de fermeté, & que puis que
, sa mort étoit arrêtée, & qu'il ne la pou-
, voit éviter, il faloit qu'il se soûmit hum-
, blement à la volonté de Dieu, & qu'il
, mourut avec constance comme doit faire
un bon Chrêtien, & un Gentilhomme de
cœur & d'honneur. Dom Diégue lui
repliqua, qu'il ne devoit pas être sur-
pris de le voir craindre la mort étant hom-
me & pécheur; puis que Jesus Christ lui-
même l'avoit crainte. Enfin Fernand Pi-
rre en éxecution de sa Sentence lui fit
uper la tête. Aussi-tôt après il partit pour
rendre au Collao; il fit punir Mesa qui
oit été Auteur des mouvemens séditieux
nt on a parlé; puis il envoya le Capitaine
edro Angurez avec les trois cens hommes
ur passer au Païs où il avoit voulu les
voyer d'abord avec le Capitaine Candie;
prirent un chemin où ils penserent tous
urir de faim dans les bouës, & les en-
its difficiles & marêcageux où il leur fa-

loit paſſer. Cependant lui-même demeur
dans le Collao pour y faire des Conquêtes
c'eſt un Païs plein & uni, & où il y a plu
ſieurs Mines d'or : mais comme il y fa
froid on n'y recueille point de Maïz. Le
Indiens qui y habitent mangent des racine
qu'ils nomment Papas, qui ſont à peu pr
de la forme, & du goût des trufles. Il y
en ce Païs-là une très-grande quantité c
ces Brebis dont nous avons parlé & fait
deſcription. Puis ſur la nouvelle que Fe
nand Pizarre eut que le Marquis ſon fre
étoit venu à Cuſco, il y retourna pour l
voir, laiſſant en ſa place pour continue
ſes Conquêtes, Gonzale Pizarre. Celui-
s'avança juſqu'à la Province des Charc
où il fut attaqué par pluſieurs Indiens arme
qui l'enfermérent de toutes parts, & le m
rent en grand péril ; ſon frere Fernand P
zarre fut obligé de partir de Cuſco, ave
pluſieurs Cavaliers pour l'aller ſecourir,
afin que ce ſecours fît une plus grande d
ligence, & marchât ſans aucun retardemen
le Marquis feignit de vouloir y aller en pe
ſonne, & s'avança effectivement juſques
deux ou trois journées de la Ville. Fe
nand Pizarre étant arrivé au lieu où étc
Gonzale, il trouva qu'il s'étoit déja tiré d'a
faire par lui-même, & qu'il avoit défait
chaſſé ſes ennemis. Ils continuérent e
ſemble leurs Conquêtes en ce Païs-là où i
eurent pluſieurs rencontres avec les Indien
juſqu'à ce qu'enfin ils prirent leur Ch
nom

nommé Tizo ; après quoi il retournérent à Cuſco où ils furent fort bien reçûs par le Marquis qui donna dequoi ſubſiſter, & vivre à leur aiſe dans le Païs, à tous ceux qu'il pût: il en envoya quelques autres pour faire des Conquêtes avec les Capitaines Vergara & Porcel, & il envoya auſſi d'un autre côté les Capitaines Alfonſe Mercadillo, & Jean Ferez de Guevara. Enfin il envoya le Meſtre de Camp Pedro de Valdivia au Païs de Chili où Dom Diégue d'Almagro avoit déja été auparavant. Après que tout cela fut fait, & qu'on eut rétabli le repos & la tranquilité dans le Païs, & diſperſé les Eſpagnols en divers endroits, Fernand Pizarre partit pour l'Eſpagne ; afin d'aller rendre compte à Sa Majeſté de tout ce qui s'étoit paſſé. Il y avoit pluſieurs perſonnes qui ne lui conſeilloient pas d'y aller : parce qu'il ne ſavoit point comment on y auroit pris la mort de Dom Diégue. Avant ſon départ, il conſeilla au Marquis ſon frere, de ne ſe point fier en aucun de ceux qui avoient été au ſervice d'Almagro, qu'on apelloit ordinairement ceux du Chili, & de ne permettre point qu'ils ſe joigniſſent pluſieurs enſemble, ſe pouvant aſſurer qu'à peine ſeroient-ils ſept ou huit qu'ils ne fiſſent quelque Complot contre ſa vie.

CHAPITRE XIII.

Le Capitaine Valdivia va au Chili. Ce qui lui arrive dans ce Voyage. Son retour.

PEdro de Valdivia étant arrivé au Chili avec ſes gens, les Indiens le reçûrent fort paiſiblement : mais c'étoit par artifice & par ruſe, afin de pouvoir commodément recueillir leurs blez & leurs ſemences, car c'en étoit le tems. En effet ils n'eurent pas plûtôt achevé leur récolte que tout le Païs ſe ſoûleva : ils attaquérent des Eſpagnols qui s'étoient éloignez du lieu de leur habitation & en tuérent quatorze. Valdivia partit pour aller au ſecours de ſes gens ; mais comme il étoit en marche, il y en eut à qui cette expédition ne plaiſoit pas, qui voulurent ſe ſoûlever contre lui ; ce qui étant venu à ſa connoiſſance il en fit pendre quelques-uns, & en particulier le Capitaine Pedro Sancho de Hoſz qui l'avoit accompagné dans ce Voyage preſque comme ſon égal. Pendant qu'il étoit en Campagne plus de ſept mille Indiens vinrent d'un autre côté attaquer la Ville : Les Eſpagnols qui étoient demeurez dedans en petit nombre ſe trouvérent fort embaraſſez auſſi bien les Capitaines François de Villagran, & Alfonſe de Mon-

ry

y que les ſoldats : ils n'avoient que trente Cavaliers qui ſortirent, & combattirent vigoureuſement contre les Archers Indiens depuis le matin juſques à la nuit qui fit ceſſer le Combat, tous étans fort fatiguez & pluſieurs bleſſez. Les Indiens ſe retirérent, parce qu'ils avoient ce jour là fait une perte fort conſidérable, ayant eu un grand nombre de leurs gens tuez & bleſſez. Depuis, la Guerre continua plus de huit années conſécutives, & ſans aucun relâche ; néanmoins Valdivia & ſes gens réſiſtérent vigoureuſement pendant tout ce tems-là ſans vouloir abandonner le Païs. Il obligeoit ſes ſoldats à cultiver & enſemencer la terre, afin d'avoir dequoi ſe nourrir, car il ne pouvoit ſe ſervir des Indiens pour cela. Il ſe ſoûtint de cette maniére juſques à ce qu'il retourna au Pérou dans le tems que le Licentié de la Gaſca levoit des troupes contre Gonzale Pizarre, en quoi il l'aida, & lui rendit ſervice, comme on le dira dans la ſuite.

LIVRE QUATRIE'ME.

Où il eſt parlé du Voyage que Gonzale Pizarre fit pour la découverte de la Province de la Canela, & de la mort du Marquis.

CHAPITRE PREMIER.

Gonzale Pizarre fait ſes préparatifs pour le Voyage de la Canela.

APrès ce qu'on vient de reciter dans le Livre précédent, on aprit au Pérou que du côté de Quito tirant vers l'Orient on avoit découvert un nouveau Païs fort riche, & où il croiſſoit une grande quantité de Canelle; c'eſt pourquoi on le nomme ordinairement la Canela ou le Païs de la Canelle. Le Marquis réſolut d'y envoyer Gonzale Pizarre ſon frere pour y faire des Conquêtes, & des établiſſemens, & comme il faloit y aller par la Province de Quito où il devoit ſe pourvoir de toutes les choſes néceſſaires pour bien réüſſir dans ſon entrepriſe, le Marquis renonça en ſa faveur au Gouvernement de cette Province

ſou

sous le bon plaisir de Sa Majesté qu'il espéroit qui voudroit bien aprouver sa démission en faveur de son frere. Gonzale Pizarre partit donc avec un assez bon nombre de gens qu'il avoit levez pour cette expédition. En chemin il lui falut combattre contre les Indiens de la Province de Guanuco, qui l'attaquérent, & le pressérent si fort que le Marquis fut obligé d'envoyer à son secours François de Chaves. Après cela Gonzale Pizarre se rendit heureusement à Quito. Alors le Marquis envoya Gomez d'Alvarado pour conquérir la Province de Guanuco & y faire quelque établissement, parce que quelques Caciques nommez les Conchucos étoient sortis de cette Province avec plusieurs gens de guerre, & étoient allez attaquer la Ville de Truxillo, tuant tous les Espagnols qu'ils rencontroient, pillant & saccageant par tout où ils passoient, sans épargner les Indiens leurs voisins non plus que les autres: puis ils faisoient des Offrandes à une Idole qu'ils portoient avec eux, & qu'ils nommoient la Cataquilla, tant de ceux qu'ils avoient massacrez, que de tout ce qu'ils avoient pillé. Ils continuérent toûjours ces barbares hostilitez jusques à ce que Michel de la Cerna habitant à Truxillo en sortit avec tout ce qu'il pût ramasser de gens, & que s'étant joint avec François de Chaves, ils combattirent ensemble les Indiens, & enfin les vainquirent & les défirent entiérement.

CHAPITRE II.

Gonzale Pizarre part de Quito, il se rend à la Canela. Ce qui lui arrive en chemin.

GOnzale Pizarre ayant fait tous les préparatifs nécessaires pour son Voyage, partit de Quito suivi de deux cens Espagnols bien équipez, dont la moitié étoit de Cavalerie; & outre cela, de plus de quatre mille Indiens amis. Il menoit aussi pour provision trois mille piéces de bêtail, Brebis & Pourceaux. Après avoir passé un lieu qu'on apelle Ynga il arriva au Païs des Quixos qui étoit la borne des Conquêtes qu'avoit fait Guaynacava du côté du Septentrion. Les Indiens de ce Païs firent la Guerre à Gonzale Pizarre; mais une nuit ils disparurent tous sans qu'on en pût prendre aucun. Après que nos gens se furent reposez quelques jours dans les habitations des Indiens, il survint un grand tremblement de terre, & une furieuse tempête de pluye accompagnée d'éclairs & de grands tonnerres: la terre s'ouvrit en plusieurs endroits, & engloutit plus de cinq cens maisons: une Riviére qui étoit auprès s'enfla aussi de telle maniére qu'on ne la pouvoit plus passer; ce qui fit que nos gens souffrirent par la faim, parce qu'ils ne pouvoient plus

plus aller chercher des vivres au delà de la Riviére où on en pouvoit trouver. Après qu'il furent partis de là, ils paſſérent des Montagnes fort hautes, & où il faiſoit extrêmement froid; ſi bien que pluſieurs des Indiens qui les accompagnoient y gelérent. Comme ce Païs manquoit de vivres on ne s'arrêta point, juſqu'à ce qu'on fût arrivé dans une Province nommée Zumaco qui eſt dans le voiſinage, & ſur la pente d'un Volcan. Comme ils trouvérent en ce lieu des vivres en abondance, les troupes s'y repoſérent, & cependant Gonzale Pizarre accompagné de quelques-uns de ſes gens entra dans les Bois épais qu'il y avoit là pour y chercher quelque route. Comme il n'en trouva point, il s'en alla à un lieu qu'ils nommérent de la Coca, & de là il envoya pour faire venir quelques-uns de ſes gens qui étoient demeurez à Zumaco. Pendant deux mois qu'il furent en ce Païs il plut inceſſamment jour & nuit, ſans qu'il puſſent ſeulement avoir le tems de faire ſecher les habits qu'ils portoient ſur eux. Dans cette Province de Zumaco, & à cinquante lieuës aux environs on trouve les arbres qui portent la Canelle qui ſont grands, & ont la feüille faite comme celle du Laurier: leur fruit vient par grapes dont les grains ſont fort menus, & toute la grape eſt enfermée dans une coque à peu près faite comme celle du gland de Liége, mais plus grande. Le fruit, les feüilles, l'écorce & les racines

de cet arbre ont l'odeur, & le goût de Canelle, & en ſont en effet; mais la meilleure & la plus parfaite eſt cette écorce ou coque dans laquelle le fruit eſt enfermé. On trouve par tout en ce Païs-là beaucoup de ces arbres dans la Campagne, qui y viennent, & y portent du fruit ſans aucun ſoin & ſans aucune culture des hommes : Mais les Indiens en ont auſſi pluſieurs dans leurs héritages qu'ils ſoignent & cultivent, & ceux-ci portent de la Canelle plus fine que celle des autres: elle eſt fort eſtimée par les naturels du Païs, qui l'échangent avec les Peuples voiſins pour des vivres, des Etoffes, & toutes les autres choſes dont ils ont beſoin pour leur ſubſiſtance.

CHAPITRE III.

Des Peuples & du Païs par où paſſa Gonzale Pizarre, juſques à ce qu'il arriva dans un lieu où il fit bâtir un Brigantin.

GOnzale Pizarre laiſſant au Païs du Zumaco la plus grande partie de ſes gens, s'avança avec ceux qui étoient les plus ſains, & les plus vigoureux, ſuivant le chemin que les Indiens qu'il prenoit pour guides, lui marquoient. Il lui arriva plus d'une fois que ces Peuples pour l'éloigner de leur

Païs

Païs lui disoient des choses fausses des lieux qui étoient par delà : c'est ainsi qu'en usérent ceux de Zumaco, qui lui dirent que plus avant il y avoit un Païs fort peuplé, & fort abondant en vivres. Il trouva par expérience que cela étoit absolument faux, & que le Païs étoit fort peu habité, & fort stérile n'y ayant presque aucun endroit où on pût trouver dequoi subsister. De là il arriva à ce Païs de la Coca qui étoit voisin d'une grande Riviére, il y demeura un mois & demi, attendant ceux de ses gens qu'il avoit laissez à Zumaco, & il y demeura fort paisiblement, parce que le Seigneur du Païs rechercha, & entretint fort bien la Paix avec lui. De là après s'être rejoints tous ensemble, ils marchérent en suivant le cours de la Riviére jusques à ce qu'ils arrivérent dans un endroit où elle fait une Cascade de plus de deux cens toises, ses eaux tombant avec un si grand bruit qu'on l'entend de plus de six lieuës. Puis à quelques journées de là ils trouvérent que l'eau de cette Riviére se rassembloit dans un Canal si étroit qu'il n'avoit pas d'un bord à l'autre plus de vingt piez : & de dessus les Rochers qui faisoient les bords de la Riviére jusques à l'eau, la hauteur n'étoit pas moindre que celle de la Cascade, y ayant de côté & d'autre des Rochers escarpez. Nos gens firent cinquante lieuës de chemin le long de cette Riviére, sans trouver aucun endroit où ils la pussent passer, sinon en ce lieu-là où les Indiens

s'opoſoient à leur paſſage; juſqu'à ce qu'enfin les Arquebuſiers les ayant chaſſez, on fit un Pont de bois ſur lequel tous paſſérent ſûrement. Après être paſſez ils marchérent à travers les Bois juſqu'au Païs qu'ils nommérent de Guema qui étoit fort plat & plein de Marais bourbeux, avec quelques Riviéres; mais où ils ne trouvoient d'autres vivres que quelques fruits ſauvages qu'ils étoient obligez de manger faute d'autre nourriture, juſqu'à ce qu'ils arrivérent dans un autre Païs médiocrement peuplé, & où ils trouvérent quelques vivres. Les Indiens de ce dernier lieu étoient vêtus de coton, mais ceux des autres endroits où ils avoient paſſé, alloient nuds, ſoit à cauſe de l'extrême & continuelle chaleur du Païs, ſoit pour n'avoir pas d'Etoffes pour ſe vêtir. Les hommes avoient ſeulement quelques cordes de coton liées au prépuce, qui leur paſſant entre les jambes alloient s'attacher à des ceintures qu'ils portoient autour des reins, où les femmes portoient auſſi quelques haillons ſans aucun autre vêtement. Gonzale Pizarre fit bâtir là un Brigantin, tant afin de pouvoir paſſer commodément la Riviére pour chercher des vivres, que pour faire porter par eau les hardes & le bagage, auſſi bien que les malades: De plus le Païs eſt ſi couvert de Bois, & ſi inondé qu'ils ne pouvoient ſouvent s'y ouvrir le chemin ni avec leurs coutelas ni avec leurs haches, & qu'ils étoient obli-

obligez de ſe mettre tous ſur l'eau. Ce ne fut pas ſans beaucoup de peine qu'ils achevérent ce Brigantin : parce qu'il leur falut bâtir des fourneaux pour y faire chauffer le fer dont ils avoient beſoin, afin de le mettre en œuvre. Ils ſe ſervirent des fers des chevaux morts, parce qu'ils n'en avoient point d'autre ; & ils furent auſſi obligez d'accommoder des fourneaux pour y faire du charbon. Gonzale Pizarre obligeoit tout ſon monde ſans aucune diſtinction à travailler, & pour donner exemple & courage aux autres il travailloit auſſi lui-même, & de la hache & du marteau. Au lieu de poix, & de goudron ils ſe ſervirent d'une gomme qui diſtiloit de quelques arbres, & au lieu d'étoupes & de filaſſe ils employérent les vieilles mantes des Indiens, & les chemiſes uſées & pourries des Eſpagnols, chacun contribuant de tout ſon pouvoir à avancer l'ouvrage : ſi bien qu'enfin ils en vinrent à bout, & mirent leur Brigantin en état de voguer, & de pouvoir commodément porter tout leur bagage : ils firent de plus quelques Canots, qui ſuivoient le Brigantin.

CHA-

CHAPITRE VI.

François d'Orellana s'en va avec le Brigantin. Cela causa de grandes peines à Gonzale Pizarre.

QUand Gonzale Pizarre vit son Brigantin achevé, & en état de voguer, il se crut à peu près hors d'embarras, & en état de faire toutes les découvertes qu'il souhaitoit. Il continua donc son chemin, faisant marcher ses troupes par terre à travers les lieux marécageux, & les bouës qui étoient sur les bords de la Riviére. Ils trouvoient aussi sur leur route des Bois, ou des broussailles fort épaisses, & des lieux pleins de cannes ou de roseaux qui leur donnoient beaucoup de peine à couper avec leurs coûtelas, leurs sabres & leurs haches, ce qu'il faloit pourtant nécessairement faire, pour s'ouvrir le chemin, & se faire passage. Quand il leur étoit trop difficile de suivre leur route du côté de la Riviére où ils se trouvoient, ils passoient de l'autre côté par le moyen de leur Brigantin : ils régloient leur marche de maniére que ceux qui étoient sur la Riviére & ceux qui alloient par terre s'arrêtoient toûjours dans les mêmes lieux, pour y prendre quelque repos par le som-

meil

meil, & ainſi demeurer toûjours joints & unis pour être en état de ſe ſecourir mutuellement. Quand Gonzale Pizarre vit qu'ils avoient déja fait plus de deux cens lieuës, ſuivant le cours de la Riviére en décendant, & qu'ils ne trouvoient rien à manger que quelques fruits ſauvages, & quelques racines, il donna ordre à un de ſes Capitaines nommé François d'Orellana, avec cinquante hommes de prendre les devans ſur la Riviére pour leur chercher des vivres, avec Ordre que s'il en trouvoit, il en chargeât le Brigantin, laiſſant le bagage qui y étoit, dans un endroit où ils avoient apris que ſe joignoient deux grandes Riviéres à quatre-vingt lieuës de là, & de lui laiſſer auſſi deux Canots dans une Riviére traverſante qu'il leur faudroit paſſer, afin qu'ils le puſſent faire. Orellano étant parti, le courant l'entraîna en peu de tems juſques au lieu marqué où les deux Riviéres ſe joignoient, mais il n'y trouva point de vivres, & conſidérant la peine qu'il auroit à remonter à cauſe de la rapidité de l'eau, & qu'il ne feroit peut-être pas en un an ce qu'il avoit fait en trois jours en décendant, il prit la réſolution de s'abandonner au cours de la Riviére pour aller où ſa bonne fortune le conduiroit. Il auroit ſans doute mieux fait, ne pouvant entiérement ſuivre ſes Ordres pour remonter, de prendre un Parti moyen, qui auroit été d'attendre en ce lieu-là. Il ne le voulut pas faire, mais il paſſe outre, ſans même laiſ-

ſer

ſer les Canots par un emportement ſéditieux, & une rebellion preſque ouverte, & déclarée, irrité particuliérement de ce que pluſieurs de ceux qui l'accompagnoient, lui demandoient avec inſtance de n'outrepaſſer point les Ordres de ſon Général : Sur tout Frere Gaſpar de Carvajal de l'Ordre des Prédicateurs inſiſtoit là-deſſus plus qu'aucun autre, ce qui fit qu'Orellana le maltraita fort & de paroles, & de fait. Il continua donc ſa route mettant quelquefois pied à terre, & combattant contre les Indiens qui s'y opoſoient ; parce que ſouvent eux-mêmes l'alloient attaquer ſur la Riviére avec leurs Canots, & qu'il n'étoit pas facile aux Eſpagnols de ſe bien défendre dans leur Brigantin, à cauſe qu'ils y étoient trop preſſez. Après cela il fit bâtir une autre Barque dans un lieu où il trouva toutes les commoditez néceſſaires pour cela, parce que les Indiens recherchérent la Paix, & lui fournirent des proviſions, & les autres choſes dont il avoit beſoin. Dans une Province plus avancée il combattit contre les Indiens, & les vainquit. Puis il aprit d'eux qu'à quelques journées plus avant, il y avoit un Païs qui n'étoit habité que par des femmes qui ſavoient combattre, & faire la guerre, & ſe défendoient fort bien contre leurs voiſins. Avec ces connoiſſances, ſans trouver dans tout le Païs, ni or, ni argent, ni aucune marque qu'il y en eût, il ſuivit toûjours le cours de la Riviére juſqu'à ce qu'il arrivât à ſon em-

embouchure dans la Mer du Nord, à trois cens vingt-cinq lieuës de l'Iſle de Cubagua. Cette Riviére s'appelle Marangnon ou Marannon, parce que le premier qui la découvrit par Mer fut un Capitaine qui portoit ce nom, elle prend ſa Source au Pérou dans les pentes des Montagnes de Quito. Son cours à le meſurer en droite ligne, eſt de ſept cens lieuës ; mais en ſuivre tous les détours depuis ſa Source juſques à la Mer, il y a plus de dix-huit cens lieuës ; elle en a quinze de largeur à ſon embouchure, & en pluſieurs endroits de ſon cours elle en a juſques à trois ou quatre. Après cela Orellana s'en alla en Eſpagne où il donna connoiſſance à Sa Majeſté de cette découverte, publiant qu'elle avoit été faite à ſes fraix, & par ſes ſoins ; il diſoit encore qu'il y avoit de ce côté-là un Païs fort riche où habitoient des femmes, ce qui fait qu'on l'appelle communément le Païs des Amazones. Il ſuplia donc Sa Majeſté de lui accorder le Gouvernement de ce Païs, & le pouvoir d'en faire la Conquête, ce qui lui étant accordé, il aſſembla plus de cinq cens hommes preſque tous Nobles, gens choiſis, & bien faits ; il s'embarqua avec eux à Seville, mais leur navigation n'ayant pas été heureuſe, & ayant beaucoup ſouffert par la diſette des vivres, la plûpart de ſes gens ſe débandérent dès les Canaries, & peu après il ſe trouva preſque abandonné de tout ſon monde. Il mourut dans ce Voyage, & tous ſes gens

ſe diſperſérent dans les Iſles allant les uns d'un côté les autres d'un autre ſans qu'aucun ſuivit leur premier deſſein. Cependant Gonzale Pizarre ſe plaignoit fort d'Orellana, tant de ce qu'il l'avoit mis dans un grand embarras, & dans un grand péril par la diſette des vivres, & la difficulté de paſſer les Riviéres, que parce qu'il lui avoit emmené ſon Brigantin, où il y avoit beaucoup d'or, & d'argent & des Emeraudes, dont il s'étoit ſervi tant pour aller faire ſa demande que pour faire enſuite les préparatifs.

CHAPITRE V.

Gonzale Pizarre retourne à Quito avec beaucoup de peine.

GOnzale Pizarre étant arrivé avec ſes gens au lieu où il avoit donné Ordre à Orellana de lui laiſſer les Canots, pour paſſer quelques Riviéres qui ſe jettoient dans la grande, & ne les trouvant point, il fut fort embaraſſé, & contraint de faire avec beaucoup de peine d'autres Canots, afin de paſſer ſon monde. Après cela quand ils furent arrivez au lieu où ſe joignoient les deux grandes Riviéres, & où Orellana le devoit attendre, il ne l'y trouva point non plus; mais voici ce qu'il aprit par un Eſpagnol

pagnol qu'Orellana avoit laiſſé-là, parce que cet homme s'opoſoit à la continuation du Voyage, & qu'il vouloit que ſuivant les Ordres on attendit en ce lieu leur Général. C'eſt qu'Orellana vouloit faire des découvertes en ſon propre nom & de ſa propre autorité, non plus comme Lieutenant de Gonzale Pizarre, & pour cela il avoit renoncé à ſa Charge, & s'en étoit démis; puis il s'étoit tout de nouveau fait élire pour Capitaine par ceux qui l'accompagnoient. Gonzale Pizarre & ſes gens ſe voyant donc privez de leur Brigantin, & par là de toute commodité, & de tout moyen de ſe pourvoir de vivres, ſur tout n'ayant preſque plus ni miroirs, ni ſonnettes, ni autres ſemblables bagatelles pour en recouvrer des Indiens par échange: ils furent ſi accablez de triſteſſe, & ſi découragez qu'ils prirent la réſolution de retourner à Quito dont ils étoient éloignez de plus de quatre cens lieuës. Le chemin étoit ſi difficile, ſi rempli de Bois & de broſſailles, & ſi deſert en pluſieurs endroits, qu'ils n'avoient que très-peu d'eſpérance de s'y pouvoir jamais rendre, & ne doutoient preſque pas qu'il ne leur falut mourir de faim dans les Montagnes qu'ils avoient à paſſer. Il y en eut auſſi plus de quarante qui y moururent en effet, ſans qu'on pût les ſecourir; en demandant à manger ils s'apuyoient contre quelque arbre, & y tomboient morts par une foibleſſe & une défaillance qui leur étoit cauſée par la faim, & le

& le manquement de nourriture. Après donc s'être recommandez à la grace de Dieu, ils se mirent en chemin pour retourner, & parce que celui qu'ils avoient suivi en allant étoit plein de mauvais pas, & qu'on n'y trouvoit point de vivres, ils en prirent un autre au hazard qui se trouva n'être pas meilleur que le premier. Ils furent donc obligez de tuer les chevaux qui leur restoient pour se nourrir de leur chair, ils mangérent aussi quelques lévriers, & autres sortes de chiens qu'ils menoient avec eux; ils se servirent encore de certaines petites cordes ou filets à peu près semblables à ceux qui viennent aux branches de la vigne qui avoient le goût d'Ail. Un Chat sauvage se vendoit jusqu'à vingt francs & plus, une Poule de même, & un de ces Alcatraz ou grosses Poules de Mer, dont nous avons parlé ci-devant, & dont la chair est si mauvaise & si malfaisante se vendoit un écu ou plus. Gonzale Pizarre continua donc son chemin pour se rendre à Quito, où quelque temps avant qu'il arrivât on avoit eu nouvelle de son retour, si bien que les habitans de Quito avoient fait assez bonne provision de Pourceaux & de Brebis pour aller au devant de lui, & fournir de la nourriture à lui & à ceux qui l'accompagnoient. Ils menoient aussi avec eux quelques chevaux, & portoient quelques habits pour Gonzale Pizarre, & pour ses Capitaines. Ce secours s'avança au devant d'eux plus de cinquante lieuës, & on peut aisément

ment juger avec combien de joye il fut reçû, & particuliérement les vivres. Ils étoient tous fort nuds, auſſi bien le Général & les Officiers que les moindres Soldats, parce que les pluyes continuelles qu'ils avoient ſouffertes, & les autres difficultez de leur Voyage, avoient entiérement pourri & déchiré tous leurs habits; ils n'avoient donc que quelques morceaux de peau de bêtes devant & derriére, quelques bas & quelques bonnets de même, & quelques vieux hauts de chauſſes pourris. Leurs épées étoient ſans fourreaux, & toutes rongées par la roüille. Ils étoient tous à pied pleins d'égratignures, & de déchirures aux bras & aux jambes par les ronces, les épines, & les broſſailles qu'il leur avoit falu traverſer, enfin ſi changez, ſi pâles, & ſi défaits qu'à peine étoient-ils connoiſſables. Ils diſoient qu'une des choſes dont ils avoient autant ſenti la diſette étoit le ſel, n'en ayant pû trouver le moins du monde pendant plus de deux cens lieuës de chemin. Quand ils ſe virent arrivez dans le Païs de Quito, & qu'ils eurent reçû ſe ſecours, les vivres, & les rafraîchiſſemens qu'on leur aportoit, ils baiſérent la terre en ſigne de reconnoiſſance, rendant graces à Dieu de les avoir tirez de tant de dangers, & mis en état de trouver quelque ſoulagement à tant de peines, & de fatigues qu'ils avoient endurées. Ils ſe jettoient ſur les vivres avec tant d'empreſſement, & mangeoient avec une ſi grande avidité, qu'il fut

fut abſolument néceſſaire de les régler & ne leur donner à manger que peu à peu juſques à ce que leur eſtomac fût par la raccoûtumé à la digeſtion des viandes. Gonzale Pizarre & ſes Capitaines voyant qu'il n'y avoit d'habits, & de chevaux que pour eux ſeuls, ne voulurent ſe ſervir ni des uns ni des autres pour garder une parfaite égalité, & ſuporter la fatigue entiére, & juſqu'au bout comme les moindres Soldats; afin de les conſoler un peu & gagner leur affection par là. Ils entrérent dans la Ville de Quito le matin, & d'abord ils allérent droit à l'Egliſe pour ouïr la Meſſe, & rendre graces à Dieu de les avoir delivrez de tant de maux. Après cela chacun ſe remit, & s'accommoda de ſon mieux ſelon ſon pouvoir & ſes commoditez. Ce Païs où vient la Canelle eſt ſous la Ligne Equinoxiale, dans une ſituation, & à une hauteur pareilles à celle des Iſles Molucques, d'où on tire la Canelle, dont on ſe ſert ordinairement en Eſpagne, & dans les autres Païs de l'Europe.

CHA-

CHAPITRE VI.

Les Amis, & les Partisans de Dom Diégue d'Almagro qu'on apelloit ordinairement, ceux du Chili, complotent la mort du Marquis.

LOrs que Fernand Pizarre fit mourir à Cusco le Préſident Dom Diégue d'Almagro, on envoya à la Ville de Los Reyes un fils qu'il avoit eu d'une Indienne, & qu'on nommoit du même nom que lui Dom Diégue d'Almagro. Ce jeune homme étoit bien fait, adroit, & de beaucoup de cœur, il avoit ſur tout une adreſſe particuliére à monter à cheval, & y faire pluſieurs cours avec beaucoup de grace, & de dextérité; il ſavoit auſſi parfaitement bien lire, & écrire, ce qu'on peut dire qu'il faiſoit mieux que ſa profeſſion ne ſembloit le demander. Jean d'Herrada dont on a parlé ci-devant, avoit le ſoin & la charge de ce jeune homme en qualité de ſon Gouverneur, à qui son Pere Dom Diégue l'avoit fort recommandé. Ils demeuroient donc dans la même maiſon à Los Reyes, & cette maiſon étoit le rendez-vous de quelques Amis & Partiſans d'Almagro, qui étoient errans & va-

gabonds dans le Païs; parce que peu de gens les vouloient recevoir chez eux, n avoir guére de commerce avec eux. Jean d'Herrada voyant que Fernand Pizarre étoi allé en Eſpagne, & Gonzale Pizarre à la découverte du Païs de la Canelle, & que Dom Diégue d'Almagro & lui, qui juſques-là avoient été tenus comme Priſonniers, venoient d'être mis en pleine liberté par le Marquis, il crut que le tems étoit propre pour travailler à l'éxécution d'un deſſein qu'ils avoient formé. Ils commencéren donc à faire proviſion d'armes, & à préparer tout ce qu'il leur paroiſſoit néceſſaire pour y réüſſir, & venger comme ils l'avoien projetté la mort d'Almagro Pere du jeune Dom Diégue. Ils étoient encore animez à la vengeance par la conſidération de la mor de pluſieurs de leurs Amis & de leurs Partiſans, dont ils conſervoient chérement la mémoire dans leur cœur avec une douleu accompagnée d'un grand reſſentiment. Le Marquis avoit ſouvent fait ſon poſſible pou gagner leur amitié par la douceur, & le bons traitemens qu'il leur faiſoit, mais i n'avoit jamais pû y réüſſir d'une maniére dont il fut content. Cela l'obligea d'ôte au jeune Dom Diégue quelques Indien qu'il avoit, afin que par ce moyen il ne fu pas en état d'entretenir les gens qui ſe vou droient joindre à lui. Toutes ces précau tions furent inutiles, car les Partiſans d'Al magro étoient ſi bien unis entr'eux que tou

leur

leurs biens étoient en quelque ſorte communs, & qu'ils ſe ſecouroient très-bien les uns les autres ; de maniére que tout ce qu'ils pouvoient gagner ſoit au jeu, ſoit par quelque autre moyen, ils le mettoient entre les mains de Jean d'Herrada pour fournir à leur dépenſe commune. Leur nombre groſſiſſoit donc tous les jours auſſi bien que leurs amas d'armes, & de tout ce qu'ils jugeoient néceſſaire pour l'éxécution de leur entrepriſe. Pluſieurs perſonnes en avertirent le Marquis, mais il étoit là-deſſus ſi peu défiant, & vivoit avec tant de ſécurité, parce qu'étant plein d'honneur, de bonne foi & de conſcience qu'il jugeoit des autres par lui-même, qu'il répondoit à tout cela qu'il faloit laiſſer en repos ces pauvres malheureux qui étoient aſſez punis par la honte de leur défaite, par la haine publique & par la miſére qui les talonnoit. Dom Diégue & ſes gens de plus en plus raſſurez par cette indulgence & cette patience du Marquis, en devenoient tous les jours plus hardis, juſques-là que ſouvent les Principaux de ce Parti paſſoient devant lui ſans le ſaluer ni lui faire aucune honnêteté. Ils eurent même une nuit l'impudence d'attacher au Gibet trois cordes dont l'une alloit de là à la maiſon du Marquis, l'autre à celle de ſon Lieutenant, & la troiſiéme à celle de ſon Secretaire. Le Marquis avoit encore aſſez de bonté pour excuſer cela comme un effet de leur miſére, & du chagrin qu'ils avoient de

leur triſte état. Eux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ſa bonté, & de ſon indulgence pour avancer leurs pernicieux deſſeins, ils s'aſſembloient preſque ouvertement, & quelques-uns de ce Parti qui étoient errans & vagabonds dans le Païs, venoient de deux cens lieuës pour cela. Ils arrêtérent donc de tuer le Marquis, & de ſe ſoûlever pour ſe rendre Maîtres du Païs: mais ils vouloient avant de rien éxécuter, attendre des nouvelles de ce qu'on jugeroit en Eſpagne contre Fernand Pizarre qui y étoit priſonnier, & pourſuivi en juſtice pour la mort de Dom Diégue d'Almagro; car le Capitaine Diégue d'Alvarado y étoit allé exprès pour l'acculer, & c'étoit à ſa Requête & par ſes pourſuites qu'il avoit été mis en Priſon. Quand après cela les conjurez ſûrent que Sa Majeſté avoit envoyé au Pérou le Licentié Vaca de Caſtro pour s'informer éxactement, & prendre connoiſſance de tous les mouvemens paſſez, ſans traiter le fait particulier de la mort d'Almagro avec toute la rigueur, & la ſévérité qu'ils auroient bien voulu, ils conclurent qu'il faloit éxécuter ce qu'ils avoient entrepris. Ils auroient pourtant fort ſouhaité de ſavoir plus particuliérement les intentions de Vaca de Caſtro, parce que la réſolution d'aſſaſſiner le Marquis n'étoit pas du ſentiment univerſel de tous ceux du Parti; il y avoit pluſieurs Gentilshommes qui, bien qu'ils euſſent été fort ſenſibles à la mort du Préſident

ſident Almagro, ne ſe propoſoient pourtant pas de la venger que par des voyes juridiques, & d'une maniére conforme à la volonté & au ſervice de Sa Majeſté. Les Principaux s'aſſemblérent donc dans la Ville de Los Reyes, qui furent Jean de Sayavedra, Dom Alfonſe de Montemayor, le Maître des Comptes Jean de Guſman, le Treſorier Manuel d'Eſpinar, l'Agent Diégue Nugnez de Mercado, Dom Chriſtoval Ponce de Leon, Jean d'Herrada, Pero Lopez d'Ayala, & quelques autres. Dans cette Aſſemblée ils élurent Dom Alfonſe de Montemayor, pour aller de la part de tous ſaluer Vaca de Caſtro, & ils firent ce choix à cauſe du rang, du mérite, & de la capacité de ce Gentilhomme. Auſſi-tôt qu'il eut reçû ſes Lettres de créance & ſes dèpêches, il partit pour aller chercher Vaca de Caſtro, ce fut au commencement du mois d'Avril de l'an mil cinq cens quarante & un. Après qu'il l'eut trouvé, & lui eut fait ſon Ambaſſade, & avant qu'il fût de retour vers ceux qui l'avoient envoyé, arriva la mort du Marquis; ce qui fit que Dom Alfonſe & quelques autres qui ne s'étoient point trouvez à cette mort, demeurérent auprès de Vaca de Caſtro, le ſuivirent & l'accompagnérent toûjours juſques à ce qu'il vainquit Dom Diégue d'Almagro le jeune dans la Bataille qui ſe donna en la Valée de Chupas. Dom Alfonſe & quelques autres, bien qu'ils euſſent été fort attachez au Parti

du Président, & fort affectionnez à sa personne, & le fussent encore à sa mémoire: néanmoins ils suivirent dans cette Bataille l'Etendart Royal, & préférérent le service, & les intérêts de Sa Majesté, au nom de qui Vaca de Castro agissoit, à tous leurs ressentimens particuliers.

CHAPITRE VII.

Le Marquis est averti de la Conspiration formée contre sa vie.

LE bruit étoit si public dans la Ville de Los Reyes de la Conspiration faite pour assassiner le Marquis, que plusieurs personnes l'en avertirent. Il répondoit que les têtes des autres garderoient la sienne, & disoit à ceux qui lui conseilloient de se faire accompagner par des Gardes, qu'il ne vouloit pas qu'on eut quelque prétexte de le soupçonner ou de l'accuser qu'il prenoit des précautions contre le Juge que Sa Majesté envoyoit au Pérou. Un jour Jean d'Herrada se plaignit au Marquis que le bruit couroit qu'il les vouloit tous faire périr; le Marquis lui protesta qu'il n'avoit jamais eu cette intention, & comme l'autre insistoit, lui disant que ce qui sembloit leur devoir donner de grands soupçons, & les con-

confirmer dans la penſée, qu'il avoit formé le deſſein de les perdre, étoit de lui voir faire comme il faiſoit un grand amas de lances, & d'autres armes; le Marquis tâcha de le raſſurer avec des termes pleins de douceur & d'honnêteté, en lui proteſtant qu'il n'avoit nullement acheté ces armes pour les employer contre eux. Il accompagna ces aſſurances d'un Préſent; car il cueillit lui-même quelques Oranges, qu'il donna à Jean d'Herrada, & qui pour être des premiéres étoient fort eſtimées; puis il lui dit à l'oreille que s'il avoit beſoin de quelque choſe il pouvoit librement lui découvrir ſes néceſſitez, & qu'il y pourvoiroit. Jean d'Herrada lui baiſa humblement les mains, & le remercia; puis il prit congé de lui, ravi de le voir ſi plein de confiance, & ſans qu'il parût avoir le moindre ſoupçon de leur Complot. Après cela il ſe retira chez lui où les principaux Conjurez ſe trouvérent, & ils concertérent enſemble de tuer le Marquis le Dimanche ſuivant, puis qu'ils ne l'avoient pû faire le jour de la Saint Jean, ainſi qu'ils l'avoient auparavant réſolu. Le ſamedi immédiatement précédent un des Conſpirateurs découvrit la choſe en confeſſion au Curé de la grande Egliſe: Ce Curé alla le ſoir même le dire à Antoine Picado Secretaire du Marquis, le priant de le faire parler à lui. Ce Secretaire mena le Curé en la maiſon de François Martin frere du Marquis qui y ſoupoit ce ſoir-là avec

ſes enfans. Quand on lui dit de quoi il s'agiſſoit il ſe leva de table, & le Curé lui conta tout ce qu'il avoit apris de la Conſpiration ; le Marquis en fut un peu troublé d'abord, mais un moment après il ſe remit, & dit à ſon Secretaire qu'il ne pouvoit croire la choſe ; parce qu'il n'y avoit que fort peu de jours que Jean d'Herrada étoit venu le trouver, & lui avoit parlé avec beaucoup d'humilité, & qu'ainſi il faloit aparamment que l'homme qui avoit donné cet avis, eût quelque choſe à lui demander, & qu'il eût inventé cela pour s'en faire un mérite auprès de lui. Néanmoins il envoya appeller le Docteur Jean Velaſquez ſon Lieutenant qui ne pût venir, parce qu'il étoit indiſpoſé, ce qui obligea le Marquis à l'aller trouver chez lui dès le même ſoir accompagné ſeulement de ſon Secretaire, & de deux ou trois autres perſonnes avec un flambeau qu'on portoit devant eux. Il trouva ſon Lieutenant au lit à qui il conta ce qui ſe paſſoit ; celui-ci ne pouvant croire la choſe raſſura de plus en plus le Marquis, en lui diſant qu'il ne devoit rien craindre, & que tandis que lui qui parloit tiendroit entre les mains ce bâton, en montrant ſon Bâton de Commandement, perſonne n'oſeroit branler ni ſe révolter dans le Païs. On peut dire qu'il tint en quelque ſorte ſa parole, parce que depuis, quand on vint pour tuer le Marquis, ce Lieutenant s'enfuyant, & ſe jettant par une fenêtre pour ſe ſauver, prit

ſon

ſon Bâton de Commandement dans ſa bouche pour ſe ſervir plus commodément de ſes mains.

CHAPITRE VIII.

La mort du Marquis Dom François Pizarre.

NOnobſtant toutes ces aſſurances, le Marquis ne pouvoit s'empêcher d'être fort inquiet, ſi bien que le lendemain Dimanche il ne voulut pas ſortir pour aller ouïr la Meſſe à l'Egliſe; mais afin d'être plus en ſûreté il la fit dire dans ſa maiſon. Le Docteur Jean Velaſquez, & le Capitaine François de Chaves, qui étoient alors les principaux du Païs après le Marquis, l'allérent voir avec pluſieurs autres en ſortant de l'Egliſe. Après leur viſite faite, la plûpart ſe retirérent chez eux; mais le Docteur & François de Chaves demeurérent à dîner avec lui. A peine étoient-ils hors de table entre midi & une heure, toute la Ville étant tranquille, & les gens du Marquis étant allez dîner, que Jean d'Herrada, & dix ou douze autres qui l'accompagnoient, ſortirent de ſa maiſon qui étoit éloignée de celle du Marquis de plus de trois cens pas, y ayant entre deux la plus grande partie d'une Ruë & toute

la Place. En sortant de la maison ils tirérent leurs épées, & les tenant ainsi nuës à la main ils s'avancérent, en criant à haute voix. *Meure le Tiran, meure le Traître qui a fait tuer le Juge que Sa Majesté avoit envoyé.* La raison qui les obligea d'en user de cette maniére, fut afin de faire croire à tout le monde que leur Parti étoit fort considérable, puis qu'ils agissoient si ouvertement, & marchoient à si grand bruit, & qu'ainsi personne n'osât branler ni se déclarer contre eux dans la Ville. De plus, ils jugeoient bien qu'on ne pouvoit, quelque diligence qu'on fît, arriver à tems pour empêcher l'éxécution de leur entreprise, & qu'ils en seroient venus à bout, ou seroient morts en la tentant, avant que ceux qui voudroient venir au secours pussent être arrivez. Ils se rendirent donc à la maison du Marquis, & un de la troupe demeure à la porte avec son épée nuë & sanglante à la main, criant à haute voix, *le Tiran est mort, le Tiran est mort.* Cela produisit l'effet qu'ils desiroient; car quelques habitans qui couroient au secours, entendant ce que cet homme disoit avec tant d'assurance, ne doutérent pas que la chose ne fût véritable, & se retirérent dans leurs maisons. Cependant Jean d'Herrada s'avançoit promtement par les degrez avec ses gens, ce que le Marquis ayant apris par quelques Indiens qui étoient à sa porte, il commanda à François de Chaves de fermer la porte du Salon & celle

le de la Sale, tandis qu'il alloit s'armer. Chaves fut si troublé & si éperdu, que sans fermer ni l'une ni l'autre il s'avança dans l'escalier, demandant que vouloit dire tout ce grand bruit. Là-dessus un des Conjurez lui donna un coup d'épée, se sentant blessé il tira la sienne en disant, quoi on en veut aussi aux Amis; & en même tems il fut percé de plusieurs coups & tomba mort. Les Conjurez coururent alors impétueusement jusques à la Sale, & dix ou douze Espagnols qui y étoient, s'enfuirent avec précipitation sautant dans la Cour par les fenêtres: le Docteur Jean Velasquez fut du nombre tenant, comme on l'a dit, son Bâton de Commandement dans la bouche, afin de pouvoir se servir de ses mains pour décendre par la fenêtre avec moins de péril. Le Marquis étoit dans sa chambre occupé à prendre ses armes, avec son frere François Martin, deux autres Gentilshommes, & deux grands Pages, l'un nommé Jean de Vargas fils de Gomez de Tordoya, & l'autre Escandon; voyant alors que ses ennemis étoient si près, il n'acheva pas d'attacher les courroyes de sa cuirasse, mais avec son épée & son bouclier il s'avança promptement vers la porte où lui & ceux qui l'accompagnoient, se défendirent vaillamment, & avec beaucoup de courage pendant un assez long-tems, sans que ceux qui les attaquoient pussent forcer le passage: le Marquis crioit à haute voix, Courage, mon frere,

il faut faire périr ces Traîtres. Enfin ceux du Chili firent tant qu'ils tuérent François Martin: mais auſſi-tôt un des Pages prit ſa place. Leurs ennemis voyant donc qu'ils ſe défendoient avec tant de réſolution, & d'opiniâtreté, qu'il pourroit leur venir du ſecours, & qu'eux-mêmes ſe trouveroient peut être enfermez, & attaquez par devant & par derriére, réſolurent de hazarder tout. Ils firent donc avancer un des leurs qui étoit le mieux armé, & qui ſe jetta dans la porte, ſi bien que tandis que le Marquis étoit occupé à ſe défaire de celui-là, les autres eurent moyen d'entrer, & tous ſe mirent à le charger avec tant de furie qu'il ne pouvoit pas parer tous les coups, étant même ſi las qu'à peine pouvoit-il mouvoir ſon épée. Ainſi ils en vinrent à bout, & achevérent de le tuer d'une eſtocade dans la gorge; en tombant il demanda à haute voix confeſſion, & ne pouvant plus parler il fit à terre une figure de Croix qu'il baiſa & ainſi il rendit ſon ame à Dieu. Les deux Pages du Marquis moururent auſſi avec lui, & du côté de ceux du Chili il y en eut quatre de tuez, & les autres furent bleſſez. Quand la nouvelle de cette mort fut ſûë dans la Ville, plus de deux cens hommes qui étoient en attente de l'événement ſe déclarérent hautement en faveur de Dom Diégue, n'ayant oſé le faire plûtôt dans l'incertitude de ce qui arriveroit; mais alors ils coururent hardiment de tous

côtez,

côtez, arrêtant, & désarmant ceux qui paroissoient favorables au Parti du Marquis. Les meurtriers sortant de sa maison avec leurs épées sanglantes, Jean d'Herrada fit incontinent monter Dom Diégue à cheval, & se promener ainsi par la Ville, en disant qu'il n'y avoit dans tout le Pérou ni d'autre Gouverneur ni d'autre Roi qui fût au dessus de lui. On pilla la maison du Marquis, celle de son frere, & celle d'Antoine Picado: après quoi on fit assembler le Conseil de la Ville, & on l'obligea de reconnoître pour Gouverneur Dom Diégue, sous prétexte des Conventions faites avec Sa Majesté au tems de la découverte du Païs, par lesquelles, disoient-ils, Dom Diégue d'Almagro devoit être Gouverneur de la nouvelle Tolede, & après lui son fils ou quelque autre qu'il lui plairoit de nommer. Ces meurtriers tuérent aussi quelques gens qu'ils savoient être des créatures, & des serviteurs du Marquis. C'étoit un objet fort digne de compassion de voir la désolation, les pleurs & les sanglots des femmes, & des familles de ceux qu'on avoit massacrez, & dont on avoit pillé les maisons. Quelques misérables portérent ou traînérent comme ils pûrent le corps du Marquis à l'Eglise, & personne n'osoit l'enterrer, jusques à ce que Jean Barbaran habitant de Truxillo qui avoit été autrefois à son service, aidé par sa femme les enséveli lui & son frere le mieux qu'il pût,

en ayant premiérement obtenu la permiſſion de Dom Diégue. Cet homme & cette femme ſe preſſoient ſi fort en rendant au Marquis ces derniers devoirs, qu'à peine eurent-ils le loiſir de lui mettre le manteau de l'Ordre de St. Jaques, & de lui attacher les éperons, ſelon la maniére d'enterrer les Chevaliers de cet Ordre; & cela parce qu'on les avoit avertis que ceux du Chili venoient à grand'hâte pour couper la tête du Marquis, & l'attacher au Gibet. Jean de Barbara l'enterra donc, faiſant ſeul toutes les cérémonies, & tous les honneurs des funérailles, & fourniſſant de ſes propres deniers tous les fraix, & toute la dépenſe néceſſaire pour cela. Après l'avoir mis dans le Tombeau ils penſérent à mettre en ſûreté ſes enfans qui étoient errans, & ſe cachant où ils pouvoient dans la Ville, dont ceux du Chili étoient les Maîtres. On voit dans cet accident un bel exemple de la vanité, & de l'incertitude des choſes du monde, & de l'inconſtance de la Fortune, comme on parle. Dans très-peu de tems un ſimple Gentilhomme qui n'avoit aucune Charge conſidérable, avoit découvert une très-grande étenduë de Païs, & de puiſſans Royaumes dont il s'étoit rendu Maître; & en avoit été fait Gouverneur avec une très-grande autorité; il avoit poſſedé des richeſſes prodigieuſes, il avoit diſtribué à pluſieurs perſonnes des biens & des revenus ſi conſidérables, qu'on ne trouveroit peut-être pas

dans

dans toute l'Hiſtoire, qu'aucun des plus riches & des plus puiſſans Princes du monde en ait autant diſtribué en ſi peu de tems. Puis dans un moment tout cela change, il meurt ſans avoir le tems de ſe confeſſer ni de ſe préparer à la mort, ni de mettre aucun ordre à ſes affaires ou à ſa ſucceſſion; il eſt maſſacré en plein jour par une douzaine de gens, au milieu d'une Ville dont tous les habitans étoient ſes créatures, ſes ſerviteurs, ſes parens, ſes amis, ou ſes ſoldats: Il leur avoit donné à tous dequoi vivre commodément, & même largement, cependant perſonne ne vient à ſon ſecours dans ſon plus preſſant beſoin; ſes domeſtiques, & ceux qui étoient dans ſa maiſon, fuyent & l'abandonnent. Après cela il eſt enterré pauvrement; toute ſa grandeur & toutes ſes richeſſes s'évanouïſſent, & on n'en trouve pas pour payer des bougies pour ſon enterrement. Enfin ce qui paroît ſurprenant, & qui doit faire admirer les voyes ſecrettes de la Providence Divine, c'eſt qu'après tant d'avertiſſemens qu'on lui avoit donnez, & tant de légitimes ſujets de ſoupçon, il n'ait point pris les précautions qu'il pouvoit aiſément prendre, & qui auroient mis ſa vie en ſûreté contre les attentats de ſes ennemis. Cette mort arriva le vingt-ſixiéme jour de Juin de l'an mil cinq cens quarante-un.

CHA-

CHAPITRE IX.

Les mœurs, les maniéres, & les qualitez du Marquis Dom François Pizarre, & du Préſident Dom Diégue d'Almagro.

PUis que cette Hiſtoire, & la découverte du Pérou dont elle traite, tirent leur origine des deux Capitaines dont nous avons parlé juſqu'à préſent, & ſont dûës à leurs ſoins: il me ſemble qu'il eſt à propos de faire leur Portrait, & de dire quelque choſe de leurs maniéres & de leurs qualitez, en les comparant l'un avec l'autre comme fait Plutarque quand il écrit les actions, & les faits heroïques de ceux qui ont quelque reſſemblance entr'eux. Ces deux Capitaines dont je veux parler ſont le Marquis Dom François Pizarre, & le Préſident ou grand Senéchal Dom Diégue d'Almagro. Nous avons déja dit dès le commencement ce qu'on a pû aprendre de leur origine, & de leur naiſſance; maintenant il faut dire à leur honneur qu'ils avoient l'un & l'autre beaucoup de cœur, & de fermeté, qu'ils ſuportoient le travail, & la peine avec une grande patience, ils étoient d'une conſtitution fort e

forte & robuſte, ils aimoient à faire plaiſir à tout le monde, bien qu'il leur en coutât. Ils furent aſſez ſemblables dans leurs inclinations, & leur maniére de vivre ; car ils ne ſe mariérent ni l'un ni l'autre, quoique celui des deux qui mourut le plus jeune fût âgé de ſoixante-cinq ans. Tous deux aimoient la profeſſion des armes, & la Guerre ; mais lors que les occaſions ne s'en préſentoient pas, le Préſident ſe donnoit volontiers, & de bonne grace aux ſoins du ménage, & des affaires domeſtiques. Tous deux entreprirent la Découverte, & la Conquête du Pérou étant déja avancez en âge ; ils travaillérent, & fatiguérent beaucoup dans cette entrepriſe, comme on l'a remarqué ci-devant ; mais le Marquis ſur tout y courut de grands riſques, & fut fort ſouvent expoſé à de grands périls, plus que le Préſident qui demeura long-tems à Panama occupé à pourvoir à toutes les choſes néceſſaires pour bien réüſſir dans leur deſſein, tandis que ſon Compagnon travailloit actuellement à la découverte & à la Conquête de la plus grande partie du Païs. Tous deux avoient l'ame grande, toûjours remplie de vaſtes deſſeins, & de grandes entrepriſes, & cependant ils étoient toûjours fort doux, fort humains, & fort acceſſibles à leurs gens. Ils furent l'un & l'autre également libéraux en effet ; bien que le Préſident le fût le plus en apparence, parce qu'il aimoit à faire paroître ſes libéralitez & étoit bien aiſe qu'on les publiât.

Le

Le Marquis au contraire prenoit ſoin de cacher les ſiennes, & témoignoit n'être pas bien aiſe qu'on les ſût & qu'on en fît bruit, comme ayant plûtôt deſſein de ſatisfaire aux beſoins, & à la néceſſité de ceux à qui il donnoit, que de ſe faire honneur de ſes Préſens. En voici un exemple aſſez remarquable. Il aprit qu'un Cavalier avoit perdu un Cheval qui lui étoit mort, il décendit de ſa maiſon au jeu de Paume où il croyoit trouver ce Cavalier, ayant pris ſur ſoi un lingot d'or qui peſoit dix * Marcs pour le lui donner de ſa propre main. N'ayant point trouvé celui qu'il cherchoit, il s'engagea à joüer une partie de Paume ſans ſe dépoüiller, parce qu'il ne vouloit pas faire paroître ſon lingot qu'il tenoit caché ſous ſon juſte-au-corps. Il demeura ainſi pendant plus de trois heures juſques à ce qu'enfin voyant paroître celui à qui il vouloit faire ce Préſent, il le tira à part, & le lui donna en lui diſant, qu'il aimeroit mieux lui en donner trois fois autant que de ſouffrir ce que ce poids lui avoit fait endurer en l'attendant On pourroit aporter pluſieurs ſemblables exemples des libéralitez ſecrettes du Marquis qui faiſoit

* Dix Marcs. L'Edition in folio qu'on a ſuivie ici, comme plus vrai-ſemblable, dit cinq cens Peſos qui font dix Marcs, comme on l'a mis : mais l'Edition d'Anvers in 8. met dix livres, ce qui feroit une ſomme fort conſidérable, & ſeroit un grand poids pour le tenir caché en joüant à la Paume, comme il eſt dit dans la ſuite.

ſoit preſque tous ſes Préſens de ſa propre main, afin qu'ils fuſſent moins connus, & fiſſent moins d'éclat. Cela faiſoit que le Préſident paſſoit communément pour être plus libéral, parce que ſes Préſens paroiſſoient beaucoup plus ; néanmoins je croi qu'on peut juſtement les égaler ſur cet article. D'autant plus, comme le Marquis le diſoit lui-même, que leur ſociété & la communauté de tous leurs biens dans laquelle ils s'étoient mis, faiſoit qu'aucun d'eux ne pouvoit rien donner où ſon Compagnon n'eût ſon droit, & ſa moitié : ainſi celui qui conſentoit au Préſent qui lui étoit connu, ne marquoit pas moins ſa libéralité que celui qui donnoit lui-même. Il ne faut pas d'autre preuve pour montrer qu'ils méritent l'un & l'autre la loüange d'avoir été fort libéraux que celle-ci. C'eſt qu'ayant pendant leur vie été fort riches tant en argent qu'en fonds & grands revenus, & s'étant trouvez en état de faire des Préſens fort conſidérables, & de conſerver encore de grands treſors pour eux-mêmes, plus qu'aucun Prince ſans Couronne qui ait paru depuis long-tems ; ils ſont néanmoins morts ſi pauvres qu'on ne ſauroit montrer ni treſors ni grandes terres qu'ils ayent laiſſé après eux ; puis qu'à peine trouva-t-on dans leurs biens dequoi faire les fraix de leurs funérailles, comme on l'écrit de Caton & de Sylla, & de quelques autres Capitaines Romains qui furent enterrez aux dépens du Public. Tous deux aimoient

aimoient beaucoup à faire du bien à leurs ſerviteurs, & à leurs créatures, & à les élever, les enrichir & les delivrer du péril quand ils le pouvoient. On peut dire que le Marquis alloit dans l'excès ſur ce dernier article: en voici un exemple remarquable. Il lui arriva un jour en paſſant la Riviére de la Barranca que la rapidité extrême de l'eau entraîna un de ſes ſerviteurs Indiens qu'on appelle Yanaconas: le Marquis ſe mit à la nage après lui, le prit par les cheveux, & le ſauva; s'expoſant ainſi lui-même à un péril ſi manifeſte à cauſe de l'impétuoſité prodigieuſe du courant, qu'à peine ſe ſeroit-il trouvé entre les plus vigoureux de ſon armée quelqu'un qui eût oſé en faire autant. Quelques Capitaines lui repréſentant là-deſſus qu'il s'expoſoit trop & qu'il devoit mieux ſe ménager, il leur répondit qu'ils ne ſavoient pas ce que c'étoit d'aimer bien un ſerviteur. Le Marquis jouït plus longtems, & plus tranquilement de l'autorité du Gouvernement; & Dom Diégue qui n'en jouït preſque pas, fit paroître plus d'ambition, & un deſir plus ardent de commander, & de gouverner. Ils n'aimoient ni l'un ni l'autre à changer de mode en matiére de vêtement, ſi bien qu'ils s'habillérent preſque toûjours de la même maniére dans leur âge avancé comme dans leur jeuneſſe; ſur tout le Marquis qui portoit ordinairement un juſte-au-corps de drap noir fort long, & qui décendoit preſque juſqu'à la cheville du pied,

pied, large par enbas, étroit & juſte par en haut pour faire paroître la taille, des ſouliers blancs, un chapeau gris, & ſon épée & ſon poignard à l'antique. Quelquefois les jours de Fête il vêtoit par les ſollicitations, & les inſtances de ſes ſerviteurs une robe de Martre que le Marquis du Val lui avoit envoyée de la nouvelle Eſpagne: mais en ſortant de l'Egliſe il la quittoit d'ordinaire, & demeuroit en chemiſe ou en camiſole avec un mouchoir autour du cou, dont il ſe ſervoit à s'eſſuyer le viſage qu'il avoit ſouvent moüillé de ſueur, parce qu'il paſſoit le reſte du jour en tems de Paix à joüer à la Boule ou à la Paume. Ces deux Capitaines ſuportoient avec beaucoup de patience, la peine, le travail, la faim, la ſoif, & les autres incommoditez, ſur tout le Marquis qui le faiſoit ſouvent paroître dans ces jeux d'éxercice dont nous venons de parler, de maniére qu'il y avoit fort peu de jeunes gens plus vigoureux qui puſſent tenir auſſi long-tems que lui. Il aimoit plus le jeu en général que ne faiſoit le Préſident: Si bien que quelquefois il paſſoit des journées entiéres à joüer à la Boule, ſans ſe mettre en peine avec qui il joüât, fût-ce un Matelot ou un Meunier, & ſans permettre qu'ils amaſſaſſent ſa boule ni fiſſent aucune cérémonie pour marquer le reſpect qui étoit dû à ſa Dignité. Peu d'affaires étoient capables de lui faire quitter le jeu, ſur tout quand il perdoit, ſi ce n'étoit qu'on l'avertît de quelque nou-

nouveau soûlévement des Indiens; car alors il quittoit promtement tout, prenoit sa cuirasse, sa lance & son bouclier, & s'avançoit sans perdre un moment du côté qu'on lui avoit fait entendre qu'il y avoit quelques mouvemens séditieux, courant ainsi par la Ville sans attendre ses gens qui étoient le plus souvent obligez de courir à toute bride pour le joindre. Ces deux Capitaines dont nous parlons, le Marquis & Dom Diégue d'Almagro étoient si braves, & si expérimentez dans la maniére de faire la Guerre aux Indiens, qu'un d'eux ne faisoit point de difficulté de les attaquer, & de pousser son cheval contr'eux, quand ils auroient été cent. Ils avoient naturellement l'un & l'autre beaucoup d'esprit, de bon sens & de jugement pour bien prendre leurs mesures, & faire à propos ce qu'il faloit, tant dans les Affaires de la guerre qu'en celles du Gouvernement; & cela est d'autant plus remarquable qu'ils n'avoient ni l'un ni l'autre aucune teinture des Sciences, ne sachant ni lire ni écrire, non pas même pour signer. On ne sauroit nier que ce ne fût là un fort grand défaut en eux, & un inconvénient fort considérable pour les affaires importantes qu'ils avoient à traiter. Les Anciens auroient regardé cela comme une preuve certaine d'une naissance basse; mais il faut pourtant dire à leur honneur qu'à cela près ils paroissoient en tout des personnes bien nées, & avoient des maniéres grandes & nobles.

nobles. Le Marquis avoit beaucoup de confiance en ſes ſerviteurs, & en ſes amis; de ſorte que dans toutes les dépêches tant pour les Affaires du Gouvernement que pour la répartition des Indiens, il faiſoit ſeulement deux traits avec la plume comme une eſpéce de paraphe, au milieu deſquels Antoine Picado ſon Secretaire ſignoit le nom de François Pizarre. On pourroit peut-être les excuſer en diſant d'eux ce qu'Ovide diſoit de Romulus ſur le ſujet de l'Aſtronomie, que s'il n'y étoit pas ſavant, il faloit lui pardonner, parce qu'il étoit mieux inſtruit dans les Armes que dans les Sciences, & qu'il donnoit ſes principaux ſoins à remporter de glorieuſes Victoires ſur ſes Voiſins. Tous deux étoient ſi affables, & ſi familiers qu'ils alloient ſouvent ſeuls ſans aucune ſuite viſiter leurs Concitoyens, allant de maiſon en maiſon, & mangeant familiérement chez le premier qui les convioit. Ils étoient l'un & l'autre fort ſobres dans leur manger, & dans leur boire, & aſſez modérez dans leurs galanteries, ſur tout ils étoient fort retenus à l'égard des femmes Eſpagnoles : parce qu'il leur ſembloit qu'ils ne pouvoient avoir aucun commerce galant avec elles, ſans faire outrage à leurs Compatriotes dont elles étoient ou femmes ou filles. A l'égard des Indiennes du Pérou le Préſident ſemble avoir été le plus retenu, car on ne lui a point vû d'attachement ni ſû qu'il ait eu aucune galanterie avec elles, ou qu'il ait eu

des

des enfans d'aucune, que ce fils qu'il laiſſa étant né d'une Indienne de Panama. Le Marquis au contraire, eut plus d'un attachement au Pérou avec les femmes du Païs: Car il en eut un fort public avec une Dame Indienne ſœur d'Atabaliba, dont il eut un fils nommé Dom Gonzale qui mourut âgé de quatorze ans, & une fille nommée Dona Franciſca: il eut encore un fils nommé Dom François d'une autre Indienne de Cuſco. Ils reçûrent l'un & l'autre de Sa Majeſté des récompenſes glorieuſes de leurs travaux. Dom François en obtint le titre de Marquis, celui de Gouverneur de la nouvelle Caſtille, & l'Ordre de Chevalerie de St. Jaques: Dom Diégue d'Almagro le titre de Préſident ou grand Senéchal, & le Gouvernement de la nouvelle Tolede. Le Marquis témoigna toûjours un grand reſpect pour le nom de Sa Majeſté, & beaucoup de zéle pour ſon Service, & de déférence pour ſes Ordres; juſques-là qu'en bien des choſes qu'il auroit pû faire ſans paſſer les bornes de ſon Autorité, il ne laiſſoit pas de s'en abſtenir, diſant qu'il ne vouloit pas qu'on le pût accuſer de s'étendre le moins du monde au delà des bornes qui lui étoient preſcrites. Il lui arriva ſouvent, ſe trouvant dans les lieux où on fondoit les métaux, de ſe lever de ſon ſiége pour ramaſſer de petits morceaux d'or ou d'argent qui ſautoient en coupant les piéces qui étoient pour le quint de Sa Majeſté, & il diſoit là-deſſus qu'il le faudroit

droit faire avec la bouche si on ne le pouvoit avec les mains. Enfin ces deux Officiers qui avoient été semblables en bien des choses pendant leur vie, eurent aussi quelque ressemblance dans la maniére de leur mort; puis que le Président fut fait mourir par le frere du Marquis, & lui à son tour par le fils du Président. Le Marquis avoit beaucoup d'empressement, & employoit beaucoup de soins pour faire valoir le Païs, en faisant soigneusement labourer & cultiver la terre. Il fit bâtir une belle maison dans la Ville de Los Reyes, & sur la Riviére il fit construire deux Moulins; il employoit à cela la plus grande partie du tems qu'il pouvoit dérober à ses autres occupations, instruisant lui-même les Ouvriers, & les Maîtres, & leur montrant comment il falloit faire, & comment il vouloit que les choses fussent. Il aporta sur tout beaucoup de soin à faire bâtir la grande Eglise de la Ville, & les Monastéres de St. Dominique & de la Merci; à qui il donna des Indiens tant pour avoir le moyen de vivre & de s'entretenir, qu'afin de pouvoir aussi entretenir les bâtimens, & y faire les réparations nécessaires.

CHAPITRE X.

Dom Diégue d'Almagro léve des troupes. Il fait mourir quelques Gentilshommes. Alfonſe d'Alvarado ſe déclare pour Sa Majeſté.

APrès que Dom Diégue ſe fut rendu Maître de la Ville de Los Reyes, qu'il eut ôté aux Magiſtrats les marques de leur Dignité; & qu'il les leur eut redonné de ſa main pour exercer leurs Charges en ſon nom, & en ſon autorité, il fit prendre le Docteur Velaſquez Lieutenant du Marquis & Antoine Picado ſon Secretaire: il nomma enſuite pour Capitaines Jean Tello qui étoit de Seville, un nommé François de Chaves, & encore un autre appellé Sotelo. Au bruit de cette révolution, & de ces levées, tout ce qu'il y avoit dans le Païs, de vagabonds, de faineans, & de libertins vinrent pour s'enroller, par l'eſpérance de piller, & de vivre avec licence. Pour payer ſes troupes Dom Diégue prit le quint qui apartenoit à Sa Majeſté, il prit auſſi les biens de ceux qu'on avoit maſſacrez, & les revenus de ceux qui étoient abſens. Il ne ſe paſſa pas long-tems qu'on ne vît naître des diviſions, & des démêlez entre les gens qui avoient pris ſon Par-

Parti, parce que les principaux, par un mouvement d'envie & de jalousie, voulurent tuer Jean d'Herrada, voyant que c'étoit lui qui faisoit tout & disposoit de tout, & que Dom Diégue n'avoit que le nom de Gouverneur & de Capitaine Général. Leur dessein fut découvert, on en fit mourir quelques-uns, du nombre desquels fut François de Chaves ; on fit aussi couper la tête à Antoine d'Orihuela qui étoit de Salamanque, parce qu'étant nouvellement arrivé d'Espagne il avoit dit franchement qu'ils étoient des Tirans. On envoya des Députez dans toutes les Villes, afin de faire reconnoître Dom Diégue pour Gouverneur par les Sénateurs & les Magistrats des lieux, ce qui fut effectivement fait en plusieurs endroits par la crainte qu'on avoit de lui. Néanmoins dans la Province des Chachapoyas où Alfonse d'Alvarado étoit Lieutenant, il fit prendre les Députez qu'on y envoya, se déclara pour Sa Majesté, & contre Dom Diégue comme contre un Rebelle; il fut enhardi à le faire par la confiance qu'il avoit de pouvoir se défendre avec cent hommes qu'il commandoit dans une Forteresse qui étoit en ce Païs, où il se fortifia le mieux qu'il lui fut possible. Dom Diégue fit tout ce qu'il pût pour le gagner tant par promesses que par menaces qu'il lui faisoit par lettres, mais tout fut inutile, il répondoit toûjours que jamais il ne le reconnoîtroit pour Gouverneur jusques à ce qu'il vit

pour cela un Commandement exprès de Sa Majesté, & qu'il espéroit avec l'aide de Dieu, & le secours de ces braves Gentilshommes qui l'accompagnoient, de vanger la mort du Marquis, & de punir les injures, & les outrages qu'on avoit fait à Sa Majesté, & le mépris qu'on avoit fait de son Autorité dans tout ce qui s'étoit passé. Cela fit que Dom Diégue envoya le Capitaine Garcias d'Alvarado avec de la Cavalerie, & de l'Infanterie pour l'aller attaquer avec Ordre de passer en allant, par la Ville de St. Michel, & d'ôter les chevaux, & les armes à tous les habitans de cette Colonie; puis d'en faire de même à ceux de la Ville de Truxillo, & après cela marcher avec toutes ses troupes contre Alfonse d'Alvarado. Garcias d'Alvarado partit donc, & alla par Mer jusqu'au Port de Janta qui est à quinze lieuës de Truxillo: Là il trouva le Capitaine Alfonse Cabrera qui venoit en fuyant avec tous les habitans du Guanuco pour se joindre avec ceux de la Ville de Truxillo contre Dom Diégue: Garcias le prit prisonnier avec quelques-uns de ceux qui l'accompagnoient, & en arrivant à la Ville de St. Michel il fit couper la tête, & à lui & à Voz Mediana, & à Villegas qui venoient avec lui.

CHA

CHAPITRE XI.

La Ville de Cuſco ſe déclare pour Sa Majeſté, & choiſit pour Chef & pour Capitaine Pedro Alvarez Holguin. Ce qu'il fit.

QUand les Députez, & les Ordres de Dom Diégue arrivérent à Cuſco, Diego de Silva fils de Feliciano de Silva, & François de Carvajal qui depuis fut Meſtre de Camp de Gonzale Pizarre, étoient les principaux Magiſtrats de cette Ville. Ils réſolurent avec tous les autres Magiſtrats, & Conſeillers de ne le point recevoir ni le reconnoître pour Gouverneur. Ils n'oſérent pourtant ſe déclarer ouvertement juſques à ce qu'ils euſſent bien éxaminé s'ils avoient du monde, des proviſions & des munitions ſuffiſantes pour ſe défendre en cas qu'ils fuſſent attaquez. Ils répondirent donc avec adreſſe aux Députez de Dom Diégue, qu'il en envoyât d'autres avec un Pouvoir plus ample & mieux en forme, & qu'alors ils le reconnoîtroient. Gomez de Tordoya étoit un des principaux du Conſeil Royal de Cuſco, & il n'étoit pas en Ville lors que les Envoyez de Dom Diégue y avoient aporté ſes Ordres, il étoit allé à la Chaſſe ce jour-

là ; on lui fit incessamment savoir ce qui se passoit. Il trouva même les Envoyez auprès de la Ville comme il y retournoit, & ayant apris l'état des choses, il tordit le cou à un fort beau Faucon qu'il tenoit sur le poing, en disant, qu'il faloit desormais penser à combattre plûtôt qu'à chasser. Il entra le soir dans la Ville, & après avoir consulté fort secrettement avec ceux du Conseil sur ce qu'il y avoit à faire dans la conjoncture présente, il en sortit la même nuit, & s'en alla au lieu où étoit le Capitaine Castro : ils envoyérent des Messagers à Pedro Anzurez qui étoit Lieutenant dans la Province des Charcas ; il se déclara incontinent pour Sa Majesté. En même tems Gomez de Tordoya partit aussi lui-même pour suivre le Capitaine Pedro Alvarez Holguin qui avec plus de cent hommes avoit marché contre quelques Indiens. L'ayant rencontré il lui dit ce qui se passoit, le supliant instamment de les assister dans leur légitime dessein, & de se charger d'une entreprise si juste, & si honorable, en prenant le Commandement des troupes qu'ils pourroient assembler pour leur défense Pour l'engager d'autant mieux il lui dit qu'il vouloit lui-même être du nombre de ses soldats, & le premier à obéir éxactement à ses Ordres Pedro Alvarez accepta cet Emploi, & se déclara pour Sa Majesté ; puis ils assemblérent les habitans de la Ville d'Arequipa, & tous ensemble ils se rendirent à Cusco, où il y avoit déja plu-

pluſieurs perſonnes qui s'étoient déclarées pour Dom Diégue : En effet quand on y aprit la venuë de Holguin & de Tordoya, il y eut plus de cinquante hommes qui avoient déja pris ſon Parti, qui ſortirent de la Ville. On envoya après eux le Capitaine Caſtro, & Fernand Bachiaco avec quelques Arquebuſiers, ils les joignirent, les attaquérent pendant la nuit, les prirent, & les ramenérent à Cuſco. Tous les Conſeillers, & Sénateurs de cette Ville ſuivant l'exemple des Capitaines étrangers reçûrent non ſeulement Pedro Alvarez Holguin pour leur Commandant, mais ils le nommérent auſſi pour Capitaine Général, & premier Officier de tout le Pérou, prêtant Serment de lui obéïr en cette qualité, juſques à ce qu'on eût reçû d'autres Ordres de Sa Majeſté. Incontinent après il déclara la Guerre à Dom Diégue, & la fit publier. Les habitans de Cuſco pour témoigner leur zéle s'obligérent à payer tout ce que Pedro Alvarez Holguin auroit été obligé de prendre des effets, & des revenus du Roi pour le payement, & l'entretien des ſoldats, en cas que Sa Majeſté n'en voulût pas aprouver & aloüer la dépenſe. D'ailleurs tous les habitans de Cuſco, de Charcas, & d'Arequipa offrirent de très-bonne volonté pour cette Guerre, & leurs biens, & leurs perſonnes. En peu de tems on aſſembla donc plus de trois cens cinquante hommes, entre leſquels il y avoit cent cinquante Cavaliers, cent Arquebu-

ſiers & cent Piquiers. Après cela Pedro Alvarez ayant ſû que Dom Diégue avoit plus de huit cens hommes, il n'oſa l'attendre à Cuſco, mais il jugea plus à propos de s'avancer par la Montagne pour ſe joindre avec Alfonſe d'Alvarado qui ſavoit qu'il s'étoit déclaré pour Sa Majeſté. Il jugeoit auſſi que ſur ſon chemin pluſieurs des amis, & des ſerviteurs du Marquis qui étoient cachez en divers endroits ſur les Montagnes ſe pourroient joindre à lui. Il marcha donc en ordre, & bien réſolu de combattre Dom Diégue s'il le rencontroit ſur ſa route. En ſortant de Cuſco il y avoit laiſſé pour la garde & la défenſe de la Ville le nombre des gens qu'il avoit jugé néceſſaire, & avoit nommé pour Meſtre de Camp Gomez de Tordoya, & pour Capitaines de Cavalerie Garcilaſo de la Vega, & Pedro Anzurez; il avoit donné le Commandement de l'Infanterie au Capitaine Caſtro, & avoit fait Enſeigne pour porter l'Etendart Royal Martin de Robres.

CHAPITRE XII.

Dom Diégue va chercher Pedro Alvarez, & ne le pouvant joindre il va à Cuſco.

DOm Diégue ayant apris ce qui s'étoit paſſé à Cuſco, & comment Pedro Al-

Alvarez en étoit ſorti avec ſes troupes, il jugea d'abord qu'il prendroit ſa route par la Montagne pour ſe joindre à Alfonſe d'Alvarado: Car avec le peu de gens qu'il avoit on ne pouvoit pas croire qu'il eût deſſein de chercher Dom Diégue pour l'attaquer. Celui-ci prit donc la réſolution de marcher au devant de lui pour lui couper le paſſage; il ne pût pourtant faire toute la diligence convenable pour cela, parce qu'il attendoit Garcias d'Alvarado à qui il avoit envoyé Ordre de le venir joindre en toute diligence, ſans s'arrêter à pourſuivre ſon premier deſſein d'aller attaquer Alfonſe d'Alvarado. Dès-lors que Garcias paſſa par Truxillo, il vouloit décendre pour attaquer Alfonſe, mais il en fut empêché par ceux de Levanto qui eſt une Bourgade de la Province des Chachapoyas. Auſſi-tôt donc qu'il fut de retour à la Ville de Los Reyes, Dom Diégue ſe mit en marche contre Pedro Alvarez avec trois cens Cavaliers, cent Arquebuſiers, & cent cinquante Piquiers. Avant de partir il chaſſa du Païs les enfans du Marquis, & fit couper le cou à Antoine Picado, après lui avoir premiérement fait ſouffrir beaucoup de mal par une cruelle torture, pour l'obliger à déclarer en quel lieu le Marquis tenoit ſes treſors. A peine Dom Diégue étoit-il parti, & éloigné de Los Reyes d'environ deux lieuës, qu'il y arriva quelques Ordres ſecrets de la part du Licentié Vaca de Caſtro qui les envoyoit de

Quito; ils étoient adreſſez à Frere Thomas de St. Martin Provincial des Dominicains, & à François de Barrionuevo à qui il commettoit la conduite, & la direction des affaires publiques, & du Gouvernement en attendant ſa venuë. Là-deſſus le Conſeil de la Ville s'aſſembla ſecrettement dans le Couvent des Dominicains, & reçût ces Ordres, reconnoiſſant le Licentié Vaca de Caſtro pour Gouverneur, & Jerôme d'Aliaga premier Secretaire du Gouvernement pour ſon Lieutenant: car les Ordres & les Proviſions qu'on envoyoit, étoient auſſi pour lui. Après que cela fut fait, les Conſeillers, & pluſieurs autres habitans avec eux, ſe retirérent à Truxillo, ce qui ne ſe pût faire ſi ſecrettement que Dom Diégue ne le ſût dès la nuit même. Il vouloit retourner pour piller, & ſaccager la Ville, mais il en fut empêché par la crainte qu'il eut que Pedro Alvarez ne paſſât cependant & qu'ainſi il le manquât: De plus il craignoit encore que la cauſe de ſon retour, & la nouvelle d'un nouveau Gouverneur envoyé par Sa Majeſté ne vint à la connoiſſance de ſes gens; il jugea donc plus à propos de continuer ſa marche en toute diligence, & ſans aucun retardement. Nonobſtant toutes ſes précautions, la nouvelle de ce nouveau Gouverneur étant ſûë dans ſon Camp, fit que pluſieurs l'abandonnérent, & s'en retirérent ſecrettement, comme le Provincial des Dominicains,

Die-

Diégue d'Aguero, Jean de Sayavedra, Gomez d'Alvarado, & le Commiſſaire Yllan Surez de Carvajal. Quelque envie que Dom Diégue eût de faire diligence, il ne pût s'empêcher d'être retardé dans ſa marche, parce que Jean d'Herrada tomba malade de la maladie dont il mourut; ainſi Pedro Alvarez eut le tems de paſſer la Valée de Xauxa où l'ennemi qui le cherchoit, avoit réſolu de l'attendre. Dom Diégue ſachant qu'il étoit paſſé, le ſuivit avec beaucoup de diligence, ſi bien qu'il le joignit. Pedro Alvarez ſe voyant ainſi preſſé, & ne ſe ſentant pas aſſez fort pour combattre Dom Diégue, dont les troupes étoient beaucoup plus nombreuſes que les ſiennes, il s'aviſa d'un ſtratagême qui lui réüſſit. Il envoya pendant la nuit vingt Cavaliers pour faire une attaque à l'avantgarde de Dom Diégue, avec Ordre de prendre quelques priſonniers s'il étoit poſſible, puis ſe retirer. Ils éxécutérent fort bien leurs Ordres, & en prirent trois; Pedro Alvarez en fit pendre deux ſur le champ, & promit au troiſiéme non ſeulement de lui accorder la vie, & la liberté, mais encore de lui donner une ſomme conſidérable juſqu'à mille écus d'or & plus, s'il vouloit aller au Camp de Dom Diégue, & avertir quelques-uns de ſes amis qu'il attaqueroit le Camp la nuit ſuivante à la droite. On fit prêter ſerment à ce ſoldat avec promeſſe ſolemnelle qu'il garderoit le ſecret, ce qu'on eſpéroit de lui, di-

ſoit-on, témoignant beaucoup de confiance en lui pour l'éxécution de la commiſſion qu'on lui donnoit. C'étoit un jeune homme qui étoit fort ſenſible à l'eſpérance d'une ſomme ſi conſidérable pour lui: il partit donc incontinent pour ſe rendre au Camp de Dom Diégue, où il alloit avec beaucoup d'aſſurance, parce qu'il étoit du nombre de ſes ſoldats. Dom Diégue le voyant de retour, & aprenant que ſes Camarades avoient été pendus, ſans voir d'ailleurs aucune raiſon pourquoi on avoit fait grace à celui-ci plûtôt qu'aux autres, il ſoupçonna d'abord la vérité. Sur ce ſoupçon il fit donner la queſtion à ce ſoldat qui avoüa incontinent, & ſans ſe faire beaucoup preſſer, tout ce qu'on avoit éxigé de lui, ce qu'on lui avoit fait promettre, & ce qu'on lui avoit promis à lui-même pour récompenſe. Dom Diégue crut donc là-deſſus que Pedro Alvarez vouloit effectivement le ſurprendre & l'attaquer la nuit, comme le ſoldat l'avoit confeſſé; ainſi il ſe prépara pour le bien recevoir, il mit la plus grande partie de ſes troupes du côté où l'eſpion avoit dit que l'attaque ſe devoit faire. Pedro Alvarez qui avoit un deſſein fort opoſé, penſoit cependant à ſe retirer pour ſe mettre en ſûreté; ainſi dès le moment qu'il eut dépêché ce ſoldat, pendant l'obſcurité de la nuit il décampa, & marcha avec le plus de diligence qu'il lui fut poſſible, laiſſant les ennemis l'attendre inutilement, tandis qu'il

qu'il s'éloignoit d'eux, fort aise que sa ruse eût bien réüssi. Dom Diégue ayant connu la supercherie qu'on lui avoit faite, le poursuivit le plus diligemment qu'il pût, ce que Pedro Alvarez ayant sû, il envoya un courier à Alfonse d'Alvarado pour le prier de venir à son secours. Alvarado s'avança incontinent avec tous ses gens, & quelques-uns de ceux de Truxillo, si bien qu'en peu de jours ces deux Capitaines se joignirent. Quand Dom Diégue, qui étoit déja fatigué d'une longue marche, sût qu'ils étoient joints, il cessa de les poursuivre, & s'en alla à Cusco. Cependant Pedro Alvarez, & Alfonse d'Alvarado envoyérent à Quito pour faire savoir à Vaca de Castro tout ce qui se passoit, lui conseillant de s'avancer promtement, moyennant quoi ils se faisoient forts de le rendre Maître du Païs, les affaires prenant un assez bon tour. Alors Jean d'Herrada mourut à Xauxa, & Dom Diégue envoya une partie de son Armée par la Plaine pour rassembler ceux de ses gens qui étoient à Arequipa. Les Capitaines qu'il envoyoit étant arrivez dans cette Ville, la pillérent entiérement, & creusérent par tout dans le Monastére de St. Dominique, parce qu'on leur avoit dit que plusieurs habitans de la Ville avoient caché leurs effets en terre dans ce Couvent.

CHAPITRE XIII.

Vaca de Castro se rend au Camp de Pedro Alvarez & d'Alfonse d'Alvarado ; il y est reçû comme Gouverneur. Ce qu'il y fit.

VAca de Castro étoit arrivé au Pérou avec beaucoup de peine, & de fatigue, sa navigation depuis Panama avoit été fort fâcheuse, & le Vaisseau qui le portoit avoit perdu ses ancres. S'étant enfin rendu au Port de la Bonne Avanture, il étoit de là allé par terre jusqu'aux Frontiéres du Gouvernement de Benalcazar par où il entra au Pérou. Il avoit beaucoup souffert en faisant ce chemin tant par la longueur du Voyage que par la disette des vivres, & sur tout parce qu'il étoit malade, & n'étoit pas accoûtumé à de semblables fatigues. Cependant comme on savoit déja au Popayan, la mort du Marquis, & la plûpart de ce qui s'étoit passé au Pérou, Castro continua son chemin sans s'arrêter, pour tâcher par sa présence, d'aporter quelque reméde aux desordres de ce Païs-là. Il faut savoir que bien que le Licentié Vaca de Castro allât au Pérou principalement pour s'y informer, & y prendre une connois-

noissance éxacte de la mort de Dom Diégue d'Almagro, & de tout ce qui s'étoit passé en conséquence, sans avoir Ordre de priver le Marquis de son Gouvernement ni même de le suspendre; néanmoins il avoit aussi un Brevet secret qui portoit qu'au cas que pendant son Voyage, ou son séjour en ce Païs, le Marquis vint à mourir, il prendroit le Gouvernement, & en feroit toutes les fonctions jusqu'à ce que Sa Majesté en eût autrement ordonné. En vertu de ce Brevet, il fut reçû, & reconnu pour Gouverneur par Pedro Alvarez, & Alfonse d'Alvarado quand il arriva à leur Camp. Il étoit accompagné par plusieurs personnes qui l'avoient reçû à son arrivée au Pérou; en particulier il menoit avec lui le Capitaine Lorenço d'Aldana qui étoit Gouverneur de Quito pour le Marquis, & il avoit envoyé devant le Capitaine Pedro de Puelles, pour commencer à faire les préparatifs nécessaires pour la Guerre. Il envoya aussi à Cusco Gomez de Royas avec ses Ordres, pour s'y faire recevoir, & reconnoître en son nom; celui-ci usa de beaucoup d'adresse, & de diligence & réüssit fort bien dans sa Commission: Car il se rendit à Cusco, la notifia, & la fit recevoir avant que Dom Diégue y pût arriver. Comme Vaca de Castro passoit sur les Frontiéres de la Province des Bracamoros, le Capitaine Pedro Vergara qui étoit occupé à la Conquête de cette Province, l'étoit venu joindre, & pour le suivre il avoit abandon-

né

né un lieu où il avoit déja fait un établiſſement, & où il s'étoit fortifié pour n'être pas obligé de reconnoître & de recevoir Dom Diégue d'Almagro. Quand Vaca de Caſtro fut arrivé à la Ville de Truxillo il y trouva Gomez de Tordoya qui avoit quitté le Camp pour quelques paroles qu'il avoit euës avec Pedro Alvarez, il étoit accompagné de Garcilaſo de la Vega, & de quelques autres Gentilshommes. Ainſi quand Vaca de Caſtro partit de Truxillo pour ſe rendre au Camp de Pedro Alvarez, il avoit déja aſſemblé plus de deux cens hommes bien équipez qui étoient tous prêts à ſuivre ſes Ordres. Auſſi-tôt qu'il fut arrivé au Camp, Pedro Alvarez, & Alfonſe d'Alvarado le reçûrent fort bien, & avec de grandes démonſtrations de joye: il leur fit voir ſon Brevet, & ſes Ordres, & incontinent ils lui remirent entre les mains leurs Etendarts, & toutes les marques de leur Autorité, qu'il rendit auſſi-tôt à ceux qui les avoient auparavant, à l'exception de l'Etendart Royal qu'il retint pour lui-même. Il fit Meſtre de Camp général, Pedro Alvarez Holguin, & l'envoya avec l'armée à Xauxa avec Ordre de l'y attendre, juſqu'à ce qu'il eût été faire un tour à la Ville de Los Reyes, pour y mettre quelque Ordre, & en tirer ce qu'il pourroit d'hommes, d'armes & de munitions. Il donna auſſi Ordre que le Capitaine Diégue de Royas marchât toûjours avec trente Cavaliers, vingt lieuës devant Pedro Alvarez pour

pour découvrir, & faire des courſes dans le Païs. Il envoya encore à Truxillo le Capitaine Diégue de Mora en qualité de Lieutenant du Gouverneur dans cette Ville. Ainſi il pourvût avec beaucoup de ſoin, & de prudence, à tout ce qui étoit néceſſaire pour ſon entrepriſe, comme ſi pendant toute ſa vie il n'eût fait d'autre métier que celui de la Guerre.

CHAPITRE XIV.

Dom Diégue étant à Cuſco, il y fait tuer Garcias d'Alvarado; puis il en ſort avec ſes troupes pour marcher contre Vaca de Caſtro.

NOus avons déja dit comment Dom Diégue n'ayant pû joindre Pierre Alvarez s'en alla à Cuſco. En y arrivant il trouva que Chriſtoval de Sotelo qu'il avoit envoyé devant, avoit déja pris poſſeſſion de la Ville, & y avoit mis des Magiſtrats de ſa main, en dépoſant de leurs Charges ceux qui y avoient été établis de la part de Vaca de Caſtro. Auſſi-tôt que Dom Diégue fût arrivé lui-même dans cette Ville, il commença à faire ſoigneuſement travailler pour ſe munir d'Artillerie & de Poudre. On peut aiſément faire l'un & l'autre au Pérou, parce

parce qu'à l'égard de l'Artillerie, on trouve abondamment du métal propre pour cela, & Dom Diégue avoit auſſi des Maîtres Européens fort entendus à la fondre. Pour la Poudre, on trouve par tout en ce Païs, tant de Salpêtre, qu'il eſt très-aiſé d'en faire en grande quantité. Il fit auſſi faire des armes pour ceux de ſes gens qui n'en avoient pas ; on mêloit de l'argent, & du cuivre dont on faiſoit de très-bonnes cuiraſſes. Il avoit auſſi ramaſſé toutes les armes qu'il avoit pû trouver dans le Païs; de ſorte que celui de ſes gens qui étoit le moins bien armé, avoit tout au moins une cotte d'armes, & une cuiraſſe, ou un corſelet & un caſque de cette matiére dont nous venons de parler. Les Indiens ſavoient fort bien faire toutes ces ſortes d'armes de la même façon, & à l'imitation de celles de Milan. De cette maniére Dom Diégue équipa fort bien, & mit en fort bon ordre deux cens Arquebuſiers; il fit auſſi quelques Compagnies de Gendarmes; car juſqu'à préſent au Pérou, on n'a point encore vû de Cavalarie legére, ou au moins fort rarement, & fort peu. Les choſes étant dans ces termes, il ſurvint quelque different entre les Capitaines Garcias d'Alvarado, & Chriſtoval de Sotelo; ils ſe battirent & Chriſtoval fut tué. Ces deux Capitaines avoient chacun de ſon côté pluſieurs amis, & pluſieurs Partiſans dans l'Armée; de ſorte que cet accident y cauſa de grands trou-

troubles, & penſa les mettre aux mains les uns contre les autres ; & ſi Dom Diégue ne les eût un peu appaiſez avec beaucoup de modération, & d'adreſſe, il en ſeroit infailliblement arrivé quelque grand mal, & ils ſe ſeroient égorgez les uns les autres. Cependant Garcias d'Alvarado remarquant fort bien que la mort de Sotelo tenoit fort au cœur à Dom Diégue qui l'avoit beaucoup aimé, & qu'il feroit ſans doute dans la ſuite tout ce qu'il pourroit pour la vanger; il prenoit non ſeulement des précautions pour ſa propre conſervation, mais auſſi des meſures pour ſe défaire de Dom Diégue. Pour cela il le convia un jour à aller manger chez lui, réſolu de le tuer pendant le repas. Dom Diégue ayant quelque ſoupçon de la vérité, après avoir accepté le convié, s'en excuſa ſous prétexte de ſe trouver indiſpoſé. Garcias d'Alvarado voyant cela, & toutes ſes affaires étant bien diſpoſées, & dans l'état où il les ſouhaitoit pour l'éxécution de ſon deſſein, il réſolut d'aller lui-même bien accompagné de pluſieurs de ſes amis pour preſſer Dom Diégue de venir. En allant, il trouva ſur le chemin un nommé Martin Carillo à qui il dit où il alloit ; celui-ci lui répondit que s'il vouloit ſuivre ſon conſeil, il n'iroit pas, parce qu'il étoit perſuadé qu'il s'expoſeroit beaucoup, & qu'infailliblement on le feroit tuer; un autre ſoldat lui dit encore à peu près la même choſe; mais nonobſtant tout cela il con-

continua ſon chemin. En arrivant au logis de Dom Diégue, il le trouva couché ſur un lit de repos, & dans une chambre voiſine il y avoit des gens armez qu'on y avoit ſecrettement poſtez à deſſein. Garcias d'Alvarado étant entré avec ceux qui le ſuivoient, dans la chambre de Dom Diégue, il lui dit; *j'eſpére que vôtre indiſpoſition ne ſera rien, Monſieur, il faut faire un peu d'effort & vous lever pour tâcher de vous divertir, cela ne peut que vous être bon & utile pour vôtre ſanté, vous mangerez ſi peu qu'il vous plaira; mais au moins vous nous ſervirez de Chef, & nous aurons le plaiſir de vous avoir à vôtre tête.* Dom Diégue répondit qu'il le vouloit, puis qu'il témoignoit le ſouhaiter ſi fortement, & s'étant levé incontinent, il ſe fit donner un manteau ayant déja ſa cotte d'armes, ſon épée, & ſon poignard. Ils ſe mirent donc en devoir de ſortir, Garcias d'Alvarado marchant devant Dom Diégue; alors Jean d'Herrada qui étoit auſſi du Complot accompagné de pluſieurs autres, tenant la porte, la ferma, & ſe jettant ſur Garcias d'Alvarado, il lui cria, vous êtes pris, Monſieur. Dom Diégue en même tems tirant ſon épée en donna un coup à Garcias, & le bleſſa, en diſant qu'il ne faloit point le prendre priſonnier, mais le tuer; incontinent Jean Balſa, Alfonſe de Sayavedra, Diégue Mendez frere de Rodrigue Orgongos, & pluſieurs autres qui étoient dans l'embuſcade en ſortirent, & le percérent de tant de coups qu'il

qu'il mourut sur le champ. La nouvelle en étant sûë en Ville y causa des murmures, & quelques mouvemens qui auroient pû avoir des suites fort fâcheuses, si Dom Diégue ne s'étoit incontinent rendu à la Place où il appaisa le Peuple autant qu'il lui fut possible, sa présence fit que quelques amis de Garcias d'Alvarado se retirérent ; & incontinent pour donner de l'occupation à ses troupes, il les fit sortir de Cusco pour marcher contre Vaca de Castro, dont il avoit apris la jonction avec Pierre Alvarez & Alfonse d'Alvarado. Dom Diégue étoit accompagné dans cette expédition par Paul frere de l'Ynga, que le Président son Pere avoit fait Ynga, & son secours dans cette occasion étoit de grande importance, parce qu'il marchoit devant l'Armée, & que bien qu'il ne fût accompagné que par un assez petit nombre d'Indiens, néanmoins il obligeoit ceux de toutes les Provinces par où il avoit à passer, de fournir des vivres pour l'Armée, & des hommmes pour porter les charges, & de rendre tous les autres services dont on avoit besoin.

CHA-

CHAPITRE XV.

Vaca de Caſtro va de Los Reyes à Xauxa. Ce qu'il y fit.

VAca de Caſtro étant arrivé à la Ville de Los Reyes, fit faire pluſieurs Arquebuſes par les Maîtres qu'il trouva en ce lieu, & fit auſſi tous les autres préparatifs qu'il jugeoit néceſſaires. Il emprunta des Habitans & des Marchands de la Ville cinq à ſix cens mille livres, parce que Dom Diégue avoit pris & épuiſé tout le Treſor Royal. Puis partant de Los Reyes, il y laiſſa pour ſon Lieutenant, François de Barrionuevo, & pour Commandant de la Marine, Jean Perez de Guevara, emmenant avec lui le plus de gens qu'il lui fut poſſible. Il prit la route de Xauxa, ayant donné Ordre à tous les habitans de Los Reyes, qu'au cas que Dom Diégue, comme on le diſoit, y vint cependant par un autre chemin, ils ſe retiraſſent avec leurs femmes, & leurs effets dans les Navires, juſqu'à ce qu'il retournât lui-même à la ſuite de Dom Diégue. En arrivant à Xauxa, il y trouva Pierre Alvarez qui l'y attendoit avec ſes troupes & une bonne proviſion d'armures, & de Piques, & ſur tout une grande quantité de Poudre qu'on

qu'on y avoit fait. Vaca de Castro distribua les Cavaliers qui l'accompagnoient, & les incorpora dans les Compagnies de Pierre Alvarez, de Pierre Anzurez, & de Garcilaso de la Vega qui étoient Capitaines de Cavalerie ; & à l'égard des gens de pied qui le suivoient aussi, il en distribua une partie dans les Compagnies de Pierre de Vergara, & de Nugno de Castro qui étoient Capitaines d'Infanterie. Il fit aussi deux nouvelles Compagnies, l'une de Cavalerie dont il donna le Commandement à Gomez d'Alvarado, & l'autre d'Arquebusiers dont il fit Capitaine le Bachelier Jean Velez de Guevara. C'étoit un homme de lettres, ce qui n'empêchoit pas qu'il ne fût fort bon soldat, extrêmement adroit, & industrieux, il avoit lui-même beaucoup contribué à faire comme il faut, les Arquebuses des soldats de sa Compagnie. Avec cela il ne laissoit pas d'être aussi fort habile dans les Lettres; ce qui fit que dès le tems dont nous parlons maintenant, puis encore dans la suite pendant les Révolutions qui arrivérent sous Gonzale Pizarre, & dont on parlera ci-après, il éxerça une Charge de judicature. Jusqu'à midi il étoit vêtu en homme de Lettres fort honnêtement, il tenoit ses Audiences, & expédioit les affaires qui se présentoient. Après cela, il se vêtoit en habit de Cavalier avec un haut-de-chausse, & un pourpoint de couleur en broderie d'or fort magnifique, son colet de bufle, une plume

plume à son chapeau, son arquebuse sur l'épaule faisant faire l'éxercice à sa Compagnie, & s'exerçant aussi lui-même à tirer. Vaca de Castro disposa donc ainsi son Armée composée en tout de sept cens hommes, entre lesquels il y avoit trois cens soixante-dix Cavaliers, & cent soixante-dix Arquebusiers. Il fit Sergent Major le Capitaine François de Carvajal, le même qui depuis fut Mestre de Camp Général de Gonzale Pizarre. C'étoit lui qui régloit presque tous les mouvemens de l'Armée, parce qu'il avoit beaucoup d'expérience dans les affaires de la guerre, dont il faisoit le métier depuis plus de quarante ans, ayant été simple soldat, puis Lieutenant dans les guerres d'Italie. Dans ce tems-là Vaca de Castro reçût quelques Envoyez de la part de Gonzale Pizarre qui étoit depuis peu de retour à Quito de ce Voyage si penible dont nous avons fait la description ; il faisoit savoir à ce Gouverneur qu'il marchoit à son secours avec les troupes qu'il avoit pû lever. Vaca de Castro lui écrivit en le remerciant honnêtement de sa bonne volonté, & lui mandant qu'il demeurât à Quito, & ne vint point à l'Armée, parce qu'il espéroit toûjours de faire quelque accomodement avec Dom Diégue, & qu'il ne recherchoit, & ne souhaitoit que de pouvoir rétablir la Paix dans le Païs. Il en usoit encore ainsi pour mortifier un peu la présomption de Gonzale Pizarre ; il est

vrai

vrai auſſi qu'il craignoit que la vengeance qu'il rechercheroit, ſans doute, avec beaucoup d'empreſſement de la mort du Marquis ſon frere, ne fût un obſtacle invincible qui empêcheroit toûjours Dom Diégue de ſe ſoûmettre par un accommodement, parce qu'il n'oſeroit jamais ſe mettre entre les mains d'un homme auprès de qui ſeroit Gonzale Pizarre, qui ſans doute ne manqueroit pas d'avoir beaucoup de crédit dans l'Armée par le grand nombre d'amis qu'il y auroit. D'autres diſent que Vaca de Caſtro craignoit que ſi Gonzale Pizarre étoit à l'Armée, on ne le choiſit pour Général, parce qu'il étoit fort aimé, & que d'ailleurs il ne ſembloit pas qu'il y eût rien à craindre de ſon reſſentiment particulier, puis que la Guerre ſe faiſoit plûtôt d'une maniére fort juſte & fort équitable, que par un eſprit de vengeance. Outre cela il envoya auſſi Ordre à ceux qui avoient le ſoin & la charge des enfans du Marquis de demeurer dans les lieux où ils étoient, dans les Villes de St. Michel, & de Truxillo, ſans venir à Los Reyes juſques à ce qu'il en eût autrement diſpoſé. Il alléguoit pour raiſon, ce qui au fond n'étoit qu'un prétexte ſpécieux, c'eſt que ces enfans étoient plus en ſûreté dans ces lieux-là, qu'ils ne ſeroient à Lima.

CHAPITRE XVI.

Vaca de Castro s'avance avec son Armée de Xauxa à Guamanga. Il tâche d'engager Dom Diégue à se soûmettre, & entendre à quelque accommodement.

APrès que Vaca de Castro eut fait ses préparatifs, & mis ses gens en bon ordre à Xauxa, il se mit en marche, & prit la route de Guamanga, à cause qu'il avoit eu nouvelle que Dom Diégue venoit à grand'hâte pour entrer dans cette Ville, ou pour occuper le passage d'une Riviére qui étoit fort important, & donnoit un grand avantage sur l'ennemi à celui qui l'occuperoit le premier, parce que la Ville est entourée de profondes Valées, & de Précipices qui la rendent de difficile accès, & lui servent de fortifications naturelles. Le Capitaine Diégue de Royas qui marchoit devant l'Armée pour découvrir, étoit déja entré dans cette Ville, où ayant apris la diligence avec laquelle Dom Diégue s'avançoit, il s'étoit fortifié de son mieux, pour se pouvoir défendre jusques à ce que Vaca de Castro fût arrivé. Cela obligea donc ce Gouverneur à partir promtement, & faire aussi de son côté toute la diligence possible;

il fit de plus prendre les devans au Capitaine Castro avec ses Arquebusiers, pour se saisir d'un passage difficile qui est près de Guamanga, nommé la Côte ou la Montagne de Parcos. Vaca de Castro étant arrivé un soir à deux lieuës de Guamanga, on lui dit que Dom Diégue entroit cette même nuit dans la Ville, ce qui le chagrina fort, parce que toutes ses troupes n'étoient pas encore arrivées, & ne pouvoient pas même arriver si promtement. Alfonse d'Alvarado retourna pour les rassembler toutes, & les faire marcher incessamment en bon ordre; il y en eut des derniers qui firent ce jour-là cinq grandes lieuës, équipez & armez comme ils étoient, ce qui ne se pût faire sans beaucoup de peine, sur tout parce que le chemin étoit fort difficile, plein de Rochers, & de Précipices. Ils passérent par la Ville, & demeurérent toute la nuit en armes de l'autre côté, parce qu'ils n'avoient aucune nouvelle des ennemis, & ne savoient s'ils n'étoient point fort près d'eux. Le lendemain pourtant ils formérent leur Camp, & prirent quelque repos, ayant sû par leurs coureurs qui avoient été à la découverte jusqu'à plus de six grandes lieuës, que les ennemis n'étoient pas si près qu'ils l'avoient cru. En effet, on aprit que Dom Diégue étoit à neuf lieuës de là, & là-dessus Vaca de Castro lui écrivit par François de Diaquez frere d'Alfonse de Diaquez Secretaire du Roi qui étoit venu du Camp de

Dom Diégue, *le sommant de la part de Sa Majesté de venir se ranger sous l'Etendart Royal, & congédier son Armée, moyennant quoi il obtiendroit le pardon de tout le passé; mais que s'il refusoit de le faire, on procéderoit contre lui à toute rigueur comme contre un Sujet rebelle à son Prince, & criminel de Léze-Majesté.* Dans le même tems qu'on envoya ces lettres, on envoya aussi par un autre côté un fantassin qui connoissoit fort bien le Païs vêtu en Indien, avec des lettres pour plusieurs Gentilshommes de l'Armée de Dom Diégue. Cet homme quelque adroit qu'il fût, ne pût s'empêcher d'être découvert, on remarqua sa piste dans quelques endroits couverts de nége, on le suivit, on le prit, & on l'amena à Dom Diégue qui le fit pendre. Il fit même là-dessus de grandes plaintes de Vaca de Castro, de ce qu'en même tems qu'il lui faisoit faire d'un côté des propositions d'accommodement, il envoyoit de l'autre des espions pour débaucher ses gens. Puis en présence des Envoyez, il fit ranger son Armée en bataille, donnant Ordre à tous ses Officiers de se préparer pour le Combat, & promettant à quiconque tueroit quelqu'un des habitans qui étoient établis dans le Païs, qu'il lui donneroit les Indiens, les biens & la femme du mort. Dom Diégue répondit ensuite à Vaca de Castro par le même Diaquez, & par Dom Diégue de Mercado, „ qu'il ne lui „ obéiroit en aucune maniére tandis qu'il

„ se-

„ ſeroit accompagné de ſes ennemis qui
„ étoient Pierre Alvarez Holguin, Alfonſe
„ d'Alvarado, & quelques autres ſembla-
„ bles à eux. Qu'à l'égard de ſon Armée,
„ il ne la congédieroit point, à moins qu'il
„ ne vît une Amniſtie en forme ſignée de la
„ propre main de Sa Majeſté, non de celle
„ du Cardinal de Seville Dom Fra Garcias
„ de Loyaſa qu'il ne reconnoiſſoit point,
„ ignorant qu'il eût aucun Ordre ni aucun
„ Pouvoir de la part de Sa Majeſté pour les
„ affaires des Indes. Qu'enfin il ſe trom-
„ poit fort dans ſes eſpérances, s'il s'ima-
„ ginoit qu'aucun de ceux de ſon Armée
„ l'abandonnât pour ſe rendre à lui, &
„ que ceux qui avoient voulu le lui perſua-
„ der l'abuſoient; qu'il pouvoit donc ſe
„ préparer à le recevoir, puis qu'il alloit
„ partir pour le combattre, & qu'il étoit
„ fort aſſuré d'être vigoureuſement ſecon-
„ dé par tous les ſiens, qu'ainſi il étoit ré-
„ ſolu de défendre le Païs juſqu'au der-
„ nier ſoûpir.

CHAPITRE XVII.

Vaca de Caſtro ſe prépare pour donner Bataille.

VAca de Caſtro ayant reçû la réponſe de Dom Diégue, & voyant ſon opi-

opiniâtreté, fit marcher ſon Armée, & la fit poſter dans un lieu plein & uni, qu'on nomme Chupas, la faiſant un peu éloigner de Guamanga, parce que le terrein y eſt trop rude, & trop difficile pour pouvoir commodément y donner Bataille. Il demeura trois jours à Chupas, & comme c'étoit au milieu de l'Hiver, il ne ceſſa de pleuvoir pendant tout ce tems-là, & cependant les troupes furent toûjours obligées de ſe tenir en état, & ſous les armes, parce que l'ennemi étoit proche. Vaca de Caſtro ſe réſolut donc au Combat, puis qu'il ne voyoit aucun moyen d'accommodement: Mais ayant remarqué que pluſieurs de ceux qui le ſuivoient, étoient ſcandaliſez de la Bataille des Salines, & diſoient que Sa Majeſté ne l'avoit point approuvée, puis qu'elle tenoit Fernand Pizarre priſonnier à cauſe de cela; il jugea à propos d'obſerver quelque formalité tant pour juſtifier ſa propre conduite, que pour contenter ſes troupes. Il prononça donc une Sentence dans les formes contre Dom Diégue, & la ſigna en préſence de toute ſon Armée. Par ce Jugement juridique il le déclaroit traître, & rebelle aux Ordres de Sa Majeſté, & comme tel le condamnoit à la mort, & à la confiſcation de tous ſes biens, tant lui que tous ceux qui le ſuivoient. Après avoir prononcé cette Sentence, il ſomma tous les Officiers, & leur commanda de lui prêter aide & faveur, pour la mettre en éxécution.

tion. Le lendemain ſamedi à l'heure de la Meſſe, les coureurs donnérent l'allarme, parce que les ennemis étoient fort près; ils avoient couché à deux petites lieuës de là, & ils marchoient par un chemin détourné à la gauche du Camp, prenant leur route par quelques petites Colines aſſez commodes, pour éviter un Marais qui étoit au devant de l'Armée de Vaca de Caſtro. Leur deſſein étoit de ſe rendre Maîtres de la Ville de Guamanga avant que de donner Bataille; au reſte, ils ne doutoient nullement de la Victoire à cauſe de la grande quantité d'Artillerie dont ils étoient ſi bien munis. S'étant aprochez de ſi près que les troupes avancées des deux Partis, étoient à la portée de l'Arquebuſe, & ſe pouvoient parler, Vaca de Caſtro détacha le Capitaine Caſtro avec cinquante Arquebuſiers pour eſcarmoucher, tandis que ſes troupes monteroient par une pente de Montagne, par où il leur faloit néceſſairement paſſer, ce qui ne ſe faiſoit pas ſans crainte, parce que ſi Dom Diégue avoit ſû prendre ſon tems, il auroit pû leur faire beaucoup de mal avec ſon Artillerie. En effet, toute l'Infanterie fut quelquefois obligée de faire alte en montant, afin de marcher en ordre; ce que François de Carvajal Sergent Major ayant remarqué, afin d'éviter le retardement, & faire que toutes les troupes euſſent bien-tôt gagné la hauteur, il ordonna que chaque Compagnie monteroit l'une

après l'autre ſans garder un Ordre éxact dans cette marche difficile, juſqu'à ce qu'étant arrivez au haut ils ſe remettoient en bon Ordre. Il en uſa ainſi pour éviter le retardement d'une marche qui eût été fort périlleuſe, ſi les ennemis avoient ſû bien prendre leur tems pour en profiter. Ils gagnérent donc la hauteur dans le tems que les Arquebuſiers de Caſtro eſcarmouchoient avec l'arriére-garde de Dom Diégue qui ne laiſſa pas de continuer toûjours ſa marche, juſques à ce qu'il eût pris ſon Poſte, & ſe fût rangé en Bataille.

CHAPITRE XVIII.

Vaca de Caſtro fait avancer ſes troupes contre Dom Diégue pour donner Combat.

TOutes les troupes étant montées, de ſorte qu'il n'y avoit plus au deſſus d'elles qu'une fort petite Coline, Vaca de Caſtro donna Ordre au Sergent Major de les ranger en Bataille, ce qu'il fit. Après cela ce Gouverneur les exhortant à bien faire leur devoir, leur dit, „ Qu'ils „ devoient ſoigneuſement conſidérer qui „ ils étoient, d'où ils venoient, & pour „ qui ils combattoient, que le ſort du Pé-

„ rou

„ rou étoit entre leurs mains, & dépendoit
„ de leur courage: Que s'ils étoient vain-
„ cus, ni lui ni eux ne pouvoient éviter la
„ mort; mais que s'ils remportoient la
„ Victoire, outre le ſervice important qu'ils
„ rendroient à leur Roi, comme ils y étoient
„ obligez en bons & fidéles ſujets, ils demeu-
„ reroient par ce moyen dans la poſſeſſion
„ & la jouiſſance de tous leurs effets, & de
„ tous leurs biens; ajoûtant qu'à ceux qui
„ n'en avoient pas, il leur en donneroit
„ au nom & de la part de Sa Majeſté, qui
„ ne ſouhaitoit la poſſeſſion de ce Païs que
„ pour le donner & le diſtribuer à ceux
„ qui la ſerviroient fidélement. Qu'au reſte,
„ il voyoit bien qu'il n'avoit pas beſoin d'un
„ long diſcours ni de grandes exhortations
„ pour les encourager, puis qu'il parloit à
„ des Gentilshommes pleins de cœur &
„ d'honneur & à de braves ſoldats de qui
„ il ſe propoſoit de ſuivre l'exemple plûtôt
„ que d'entreprendre de leur donner, &
„ que pour leur faire connoître qu'il vou-
„ loit véritablement être l'imitateur de leur
„ bravoure, il marcheroit à leur tête, &
„ romproit la premiére lance. Ils lui
„ répondirent tous fort courageuſement
„ qu'ils feroient leur devoir, & qu'ils ſe
„ feroient hacher en piéces plûtôt que de
„ ſe laiſſer vaincre, parce qu'ils regardoient
„ cela comme leur intérêt, & leur affaire
„ propre. Les Officiers priérent avec beau-
coup d'inſtance Vaca de Caſtro de ne ſe point

mettre à l'avant-garde, lui proteſtant qu'ils s'y opoſeroient toûjours, & que ce ne ſeroit jamais de leur conſentement, mais qu'il devoit plûtôt demeurer à l'arriére-garde avec trente Cavaliers, afin de donner du ſecours dans les endroits où il verroit que cela ſeroit néceſſaire. Il fit donc ce qu'ils ſouhaitoient, & voyant qu'il n'y avoit plus qu'environ une heure & demie de jour, il vouloit qu'on remit le Combat au lendemain: Mais le Capitaine Alfonſe d'Alvarado lui dit que c'étoit ſe perdre de differer, & qu'il étoit néceſſaire de donner la Bataille, dès ce ſoir même, puis que tous leurs gens y étoient ſi bien réſolus, & que peut-être la nuit pourroit faire changer de ſentiment à quelques-uns. Vaca de Caſtro ſuivit ce ſentiment, bien que la nuit fût fort proche, diſant ſeulement là-deſſus qu'il voudroit avoir le pouvoir de Joſué pour arrêter le Soleil. En même tems l'Artillerie de Dom Diégue commença à joüer, & parce que pour l'attaquer on ne pouvoit décendre en droite ligne ſans s'expoſer à en ſouffrir beaucoup, à cauſe qu'on auroit été directement en bute à ſon canon; cela obligea le Sergent Major, & Alfonſe d'Alvarado de prendre à main gauche, où ils trouvérent un paſſage ſeur qui décendoit dans une Valée, par où ils pouvoient aller aux ennemis, ſans que leur Artillerie leur fit aucun mal, parce que tous les boulets paſſoient par deſſus leur tête. Les troupes marchérent donc

dans

dans cet ordre. Alfonſe d'Alvarado à la droite avec ſa Compagnie, & l'Etendart Royal fut porté par Chriſtoval de Barrientos originaire de Ville Rodrigue, & habitant de Truxillo; à la gauche marchoient les quatre Capitaines Pierre Alvarez Holguin, Gomez d'Alvarado, Garcilaſo de la Vega, & Pierre Anzurez, conduiſant chacun ſa Compagnie en bon ordre, & marchant à la tête. Au milieu des deux Eſcadrons de Cavalerie, marchoient les Capitaines Pierre de Vergara, & Jean Velez de Guevara avec l'Infanterie; Nugno de Caſtro marchoit devant avec ſes Arquebuſiers pour commencer la charge, & engager le Combat, puis ſe retirer à tems à ſon gros. Vaca de Caſtro demeura à l'arriére-garde avec ſes trente Cavaliers, un peu éloigné de ſes gens, de maniére qu'il pouvoit aiſément remarquer les endroits où il étoit plus néceſſaire d'envoyer du ſecours; ce qu'il ne manquoit pas de faire à propos.

CHAPITRE XIX.

De la Bataille de Chupas, & de ce qui s'y paſſa.

PEndant que les troupes de Vaca de Caſtro marchoient aux ennemis, ceux-ci faiſoient un feu continuel de leur Artillerie; mais comme tous leurs coups étoient inutiles, parce qu'ils paſſoient trop haut, Dom Diégue ſoupçonna que le Capitaine Candie qui en avoit la charge, avoit été gagné, & que c'étoit exprès qu'il faiſoit ainſi tirer haut. Il alla donc à lui tout en colére, & le tua de ſa propre main, puis il pointa lui-même une piéce de Canon, & y mit le feu donnant dans un Eſcadron où il tua quelques gens. Carvajal ayant vû cela, & conſidérant que l'Artillerie qu'ils avoient de leur côté ne pouvoit pas leur être d'un grand uſage, il fit prendre la réſolution de la laiſſer là ſans s'en ſervir, & de hâter un peu le pas. Alors Dom Diégue, & ſes Capitaines Jean Balſa, Jean Tello, Diégue Mandez. Malavez, Diégue de Hoces, Martin de Bilbao, Jean d'Ollo, & la plûpart des autres étoient poſtez de maniére que toute leur Cavalerie étoit partagée en deux Eſcadrons au milieu deſquels étoit

étoit placée leur Infanterie. Leur Artillerie étoit au devant pointée du côté que Vaca de Caſtro pouvoit les faire attaquer. Ils crurent que c'étoit marquer trop de timidité d'attendre leurs ennemis en cet état, & qu'il faloit leur épargner la peine d'une partie du chemin, & s'avancer à leur rencontre. Ils firent donc marcher leurs troupes, & avancer leur Artillerie du côté que venoit Vaca de Caſtro. Ce mouvement ſe fit contre le ſentiment de Pierre Suarez leur Sergent Major qui étant homme fort entendu, & fort expérimenté à la Guerre, n'étoit pas de cet avis: Ainſi en leur voyant changer de cette maniére leur Artillerie, il jugea qu'ils ſe perdoient, parce qu'au devant du lieu où elle étoit premiérement poſtée, il y avoit une Campagne d'aſſez grande étenduë que les ennemis n'auroient pû traverſer pour en venir aux mains, ſans que le Canon leur fit beaucoup de mal, au lieu que les gens de Dom Diégue, s'avançant comme ils faiſoient, & accourciſſant cet eſpace, ils perdoient une belle occaſion qu'ils avoient de leur nuire, & ſe privoient eux-mêmes du moyen de le faire. Nonobſtant ces remontrances, ils avancérent toûjours, & ſe poſtérent près d'une Coline ſur laquelle devoit paroître l'Armée de Vaca de Caſtro, de ſorte que juſqu'à ce qu'elle fût en effet arrivée ſur cette Coline qui la couvroit, l'Artillerie de Dom Diégue ne pouvoit leur faire aucun mal, & y étant

une fois arrivez, ils se trouvoient si près des ennemis que le Canon ne pouvoit pas longtems leur nuire ni les empêcher d'en venir aux mains. Pierre Suarez Sergent Major voyant donc qu'on mépriſoit ſon avis, pouſſa ſon Cheval, & ſe rendit à l'Armée de Vaca de Caſtro. Dans le même tems Paul frere de l'Ynga avec un grand nombre d'Indiens, attaque les troupes de Caſtro à la gauche en leur tirant une grande quantité de pierres, & de fléches; mais comme les Arquebuſiers en tuérent quelques-uns, les autres prirent incontinent la fuite. Martin Cote qui commandoit une Compagnie d'Arquebuſiers de Dom Diégue s'avança alors de ce côté-là avec ſa Compagnie, & ſes gens commencérent à eſcarmoucher avec ceux du Capitaine Caſtro. Alors les troupes du Gouverneur marchant au petit pas au ſon des tambours & des trompettes, commencérent à paroître ſur la hauteur; là ils firent alte afin de prendre leur tems pour charger, parce que l'Artillerie qui tiroit inceſſamment ne leur en donnoit pas le tems: au reſte, quoi qu'ils en fuſſent aſſez près, elle ne leur faiſoit pas beaucoup de mal, à cauſe que la plûpart des boulets paſſoient par deſſus leur tête: mais s'ils euſſent été vingt pas plus avancez, ils en euſſent extrêmement ſouffert, parce qu'elle auroit donné à plomb. Il eſt vrai pourtant que l'Infanterie de Vaca de Caſtro en ſouffrit beaucoup, & en reçût bien du mal, à cauſe qu'elle étoit dans un lieu

lieu plus élevé, où les boulets donnoient directement si bien qu'un seul emporta toute une file; & fit ouvrir le Bataillon, mais les Capitaines le firent promptement remettre en ordre en courant l'épée à la main, & menaçant de tuer ceux qui ne se rangeroient pas, ainsi il se referma. Cependant le Sergent Major François de Carvajal retenoit les Capitaines, & les empêchoit de donner, attendant que la fureur de l'Artillerie diminuât un peu. Alors la Cavalerie étant montée un peu plus haut sur la Coline, les Arquebusiers de Dom Diégue tuérent Pedro Alvarez Holguin, & Gomez de Tordoya, & leurs décharges en blessoient, & tuoient toûjours quelques autres : Là-dessus le Capitaine Pedro de Vergara se voyant blessé d'un coup d'Arquebuse, commença à crier hautement contre la Cavalerie, disant qu'ils devoient donner s'ils ne vouloient bientôt voir périr toute l'Infanterie qui étoit exposée à tout le feu des ennemis. Incontinent les trompettes sonnérent la charge, & les Escadrons de Vaca de Castro s'avancérent; ceux de Dom Diégue faisant aussi de leur côté le même mouvement, les reçûrent avec beaucoup de courage, si bien qu'ils se joignirent, le choc fut rude, presque toutes les lances de côté & d'autre furent rompuës, & plusieurs Cavaliers de l'un & de l'autre Parti, tombérent morts, ou blessez. Puis ils mirent l'épée à la main, & commencérent un sanglant Combat à coups

de

de Sabre, de Maſſuë, & de Hache ; il y avoit des Cavaliers qui ſe ſervoient de coignées, comme celles qu'on a pour fendre le bois, qu'ils tenoient des deux mains, & en donnoient de ſi grands coups que ni caſque ni autre armure n'étoit capable d'y réſiſter. Ils combattirent ainſi quelque tems avec beaucoup de furie juſqu'à ce qu'étant les uns & les autres hors d'haleine, ils prirent un peu de relâche. Là deſſus l'Infanterie de Vaca de Caſtro s'avança contre celle de Dom Diégue, Carvajal marchant à la tête & les encourageant autant qu'il lui étoit poſſible, & par ſes paroles, & par ſon exemple. Ne craignez point l'Artillerie, leur diſoit-il, je ſuis auſſi gros que deux de vous enſemble, & cependant je ne la crains point, & vous voyez combien de boulets paſſent auprès de moi ſans me toucher : puis afin qu'on ne s'imaginât pas qu'il ſe fioit ſur ſes armes qui étoient bonnes, il ôta ſa Cotte de maille & ſon Caſque, & les jetta par terre demeurant avec un ſimple pourpoint de toile. Il s'avança de cette maniére marchant droit à l'Artillerie, tous les autres le ſuivirent, ſi bien qu'ils la gagnérent & s'en rendirent les Maîtres, ayant tué pluſieurs de ceux qui la gardoient, puis ils la pointérent contre leurs ennemis ; cela fut pouſſé avec tant de vigueur, & réüſſit ſi heureuſement, qu'on attribua à cette action la plus grande partie de la Victoire. Cependant le jour manquoit, & la nuit devenoit

noit obſcure, ſi bien qu'ils ne ſe connoiſſoient preſque plus les uns les autres que par la voix. La Cavalerie après quelques momens de relâche, avoit recommencé le Combat, & déja la Victoire panchoit du côté de Vaca de Caſtro, lors qu'il vint lui-même à la charge avec ſes trente Cavaliers de réſerve, il attaqua à la main gauche où il y avoit deux Compagnies de Dom Diégue, qui faiſoient encore ferme, quoique la plûpart des autres commençaſſent à plier. En attaquant, il cria Victoire, Victoire, ce qui n'empêcha pas que le Combat ne fût encore opiniâtré, & vigoureux de part & d'autre dans cet endroit; il y eut quelques Cavaliers, du nombre de ſes trente, qui furent bleſſez & renverſez par terre, & le Capitaine Ximenez, N. de Montalve qui étoit de Medina del Campo, & quelques autres Cavaliers y furent tuez. Enfin ceux de Vaca de Caſtro s'opiniâtrérent avec tant de réſolution, que les gens de Dom Diégue tournérent le dos, & prirent la fuite en deſordre. On les pourſuivit & on en tua, & bleſſa pluſieurs. Il y eut deux de leurs Capitaines l'un nommé Bilbao, & l'autre Chriſtoval de Soſa qui quand ils virent tourner le dos à leurs gens furent ſi pénétrez de douleur & de rage, qu'ils ſe jettérent comme des deſeſpérez au travers des ennemis frapant à droite & à gauche, & criant l'un & l'autre de toute leur force. *Je ſuis un tel qui ai tué le Marquis.*

Ce

Ce qu'ils continuérent juſqu'à ce qu'on les eût mis en piéces. Pluſieurs des gens de Dom Diégue ſe ſauvérent à la faveur de l'obſcurité de la nuit, & quelques-uns pour n'être pas reconnus, & ſe ſauver plus aiſément, jettérent leurs écharpes, & en prirent de celles des ennemis qu'ils trouvoient morts ; car les écharpes des uns & des autres étoient fort différentes, celles des troupes de Vaca de Caſtro étant rouges, & celles des gens de Dom Diégue blanches. La Victoire demeura donc à Vaca de Caſtro, bien qu'avant d'en venir aux mains il eût perdu beaucoup plus de monde que ſon ennemi, de ſorte qu'alors Dom Diégue ſe croyoit aſſuré d'être Vainqueur. Les fuyards qui penſoient ſe ſauver par la Valée, furent tous tuez par les Indiens, & cent cinquante Cavaliers qui s'enfuirent à Guamanga diſtante de deux lieuës du lieu où s'étoit donnée cette Bataille, y furent deſarmez, & pris par le petit nombre d'habitans qui étoient demeurez dans cette Ville. Dom Diégue s'enfuit à Cuſco où Rodrigue de Salazar de Tolède, qui y étoit ſon Lieutenant, & Antoine Ruiz de Guevara un des Magiſtrats le firent prendre priſonnier, & avec lui Diégue Mendez compagnon de ſa fuite. Ainſi finit l'Autorité, & le Gouvernement de Dom Diégue qui s'étant vû un jour Seigneur & Maître du Pérou, ſe vit le lendemain arrêter priſonnier par des Officiers créez & établis de ſa main qui en

en uſérent ainſi de leur propre mouvement, & ſans en avoir reçû l'Ordre de perſonne. Cette Bataille fut donnée le ſeiziéme jour de Septembre de l'an mil cinq cens quarante-deux.

CHAPITRE XX.

Vaca de Caſtro donne des loüanges à ſes troupes, & leur rend graces de la Victoire qu'il venoit de remporter par leur courage.

UNe grande partie de la nuit ſe paſſa avant qu'on pût raſſembler l'Armée victorieuſe, parce que les ſoldats étoient occupez à piller les Tentes des gens de Dom Diégue, où ils trouvérent beaucoup d'or, & d'argent, & tuérent quelques ſoldats qui s'y étoient cachez, ou qui étant bleſſez n'avoient pû fuir. Après qu'on l'eut enfin raſſemblée, on ſe tint encore ſur ſes gardes, & on fit demeurer en ordre, & ſous les armes tant l'Infanterie que la Cavalerie, parce qu'on craignoit que les troupes de Dom Diégue ſe raliaſſent. Vaca de Caſtro paſſa la plus grande partie de la nuit à donner des loüanges, & faire des careſſes à toute ſon Armée en général, & rendre grace à chaque ſoldat en particulier d'avoir

d'avoir ſi bien fait leur devoir. Il y eut dans cette Bataille pluſieurs Officiers, & pluſieurs ſoldats de l'un & de l'autre Parti qui ſe ſignalérent beaucoup: Dom Diégue en particulier s'y diſtingua fort, & fit paroître beaucoup de courage & de valeur, faiſant plus qu'il ne ſembloit qu'on dût attendre de ſon âge qui n'étoit que de vingt-deux ans; il étoit animé par la conſidération de la mort de ſon Pere dont il croyoit la vengeance juſte, il y eut auſſi quelques-uns de ceux de ſon Armée qui l'imitérent fort bien. Du côté de Vaca de Caſtro, ils étoient animez par le deſir de vanger la mort du Marquis pour la mémoire duquel ils conſervoient une amour, & une fidélité inviolables, ſi bien qu'aucun péril n'étoit capable de les étonner ni les empêcher de faire leur devoir pour en venir heureuſement à bout. Il mourut des deux côtez environ trois cens hommes, parmi leſquels il y avoit pluſieurs Officiers & perſonnnes de marque, comme Pedro Alvarez Holguin, & Gomez de Tordoya qui pour ſe faire diſtinguer dans cette occaſion, étoient vêtus de velours blanc en broderie d'or par deſſus leurs armes, ce qui les faiſoit aiſément remarquer, & fut cauſe qu'ils furent tuez par les Arquebuſiers comme on l'a dit. Alfonſe d'Alvarado ſe ſignala auſſi beaucoup; Carvajal tout de même, qui ſans craindre aucun péril, marcha droit à l'Artillerie des ennemis, bien qu'elle tirât continuellement, & que les Arque-

quebuſiers qui la gardoient, fiſſent de leur côté un ſi grand feu, qu'il ſembloit impoſſible d'éviter qu'il n'y eût quelque balle qui l'atteignit. On eût dit que ce mépris de la mort la faiſoit fuir de lui; comme en effet il arrive ſouvent dans les plus grands périls que celui qui les brave s'en ſauve, & que ceux qui les craignent le plus y périſſent. Cela ſe vit dans cette Bataille où un jeune homme qui n'oſa s'expoſer aux coups, & s'alla cacher de peur derriére un Rocher, y eut la tête caſſée par un éclat de pierre qu'un boulet de canon en fit ſauter, & fut ainſi tué dans le lieu où il croyoit s'être mis en ſûreté. Les principaux de ceux qui ſe ſignalérent dans cette Bataille, & dans les diſpoſitions, & les affaires qui la concernent pour la faire réüſſir heureuſement comme elle fit, furent le Licentié Carvajal, François de Godoy, Diégue d'Aguilera, Nicolas de Ribera, Jerôme, d'Aliaga, Jean de Barbaran, Michel de la Cerna, Lope de Mendoze, Diégue Centeno, Melchior Verdugo, Chriſtoval de Barrientos, Gomez d'Alvarado, Gaſpar Rodriguez, Dom Gomez de Luna, Pedro de Hinoyoſa, François de Carvajal, Dom Pedro Porto Carrero, Alfonſe de Caceres, Diégue Ortiz de Guſman, Sebaſtien de Merlo, François d'Ampuero, & pluſieurs autres. Outre ceux-là il y en eut quelques-uns qui avoient été du Parti d'Almagro, & qui, comme on l'a dit, ſuivirent Vaca de Caſtro, parce qu'il

qu'il agiſſoit au nom de Sa Majeſté, leſquels ſe ſignalérent auſſi beaucoup, dont les principaux furent Pedro Alvarez Holguin. Dom Alfonſe de Montemayor, Jean de Sayavedra, Martin de Robles, Lorenço d'Aldana, Dom Chriſtoval Ponce de Leon, Pablo de Meneſes, Vaſco de Guevara, le Maître des Comptes Jean de Guſman, Diégue Nugnez de Mercado, Pero Lopez d'Ayala, Diégue Bezerra, Diégue Maldonad, Jean Garcia, Diégue Gallego, François Gallego, Pedro Ortiz, Alfonſe de Meſa, Denis de Boüadilla, Louïs Garcias de ſaint Mames, Garci Gutierrez d'Eſcobar, Marc d'Eſcobar, Jean d'Horbaneja, Diégue d'Ocampo, & pluſieurs autres. Vaca de Caſtro leur donna à tous, ou au moins à la plûpart dequoi vivre, lors qu'il fit le partage du Païs, ajoûtant à ſes libéralitez cette loüange qu'ils les avoient très-bien méritées, puis qu'ils avoient abandonné leurs intérêts, & leurs reſſentimens particuliers, pour ſuivre les Ordres de Sa Majeſté, & ſe ſacrifier pour ſon ſervice.

CHA-

CHAPITRE XXI.

Vaca de Castro fait punir quelques-uns de ceux qui avoient suivi Dom Diégue, & pardonne aux autres.

LA nuit de cette Victoire il gela bien fort, de sorte que le froid fit mourir plusieurs de ceux qui étoient blessez. Il n'y eut que le seul Gomez de Tordoya qui n'étoit pas encore mort, & Pedro Anzurez qui étoit blessé, & qu'on ne pût panser, parce que le bagage n'étoit pas encore arrivé. Le lendemain dès le matin Vaca de Castro fit soigner les blessez qui étoient au nombre de plus de quatre cens, & fit aussi enterrer les morts : Il fit transporter les corps de Pedro Alvarez, & de Gomez de Tordoya à la Ville de Guamanga, où ils furent ensuite enterrez avec beaucoup de magnificence. Dès le même jour, il fit couper la tête à quelques-uns des prisonniers qui avoient eu part à la mort du Marquis, & le jour suivant étant allé à Guamanga, il trouva que le Capitaine Diégue de Royas avoit fait souffrir le même suplice à Jean Tello & à quelques autres Capitaines. Vaca de Castro, donna Ordre au Licentié de la Gama de faire faire justice

des

des autres en les faisant punir comme ils le méritoient; celui-ci, suivant ses Ordres, en fit pendre quelques-uns, & couper la tête à d'autres, jusqu'au nombre de quarante en tout, de ceux qui étoient les plus coupables; il en bannit quelques autres, & pardonna à tout le reste; si bien qu'il y eut environ soixante personnes en tout qui furent punies par Justice. Après cela on donna permission à tous ceux qui étoient domiciliez de se retirer dans leurs maisons. Vaca de Castro s'en alla ensuite à Cusco où il fit faire le Procès à Dom Diégue, & quelques jours après lui fit couper la tête. Diégue de Mendez, & deux autres prisonniers se sauvérent de prison, & s'en allérent trouver l'Ynga qui s'étoit retiré dans ces Montagnes qu'on nomme les Andes, qui sont comme inaccessibles, & où il est impossible d'attaquer ceux qui s'y sont retirez par la difficulté des passages. L'Ynga le reçût avec joye, & témoigna être sensiblement touché de la mort de Dom Diégue dont il étoit fort ami. Il le lui avoit témoigné en lui envoyant plusieurs cottes de maille, corselets, cuirasses & autres armes de celles qu'il avoit pris aux Espagnols qu'il avoit vaincus & tuez, lors qu'ils alloient par Ordre du Marquis au secours de Gonzale Pizarre, & de Jean Pizarre, à Cusco; il avoit aussi toûjours eu soin de tenir secrettement des Indiens en divers endroits, afin d'être promtement instruit du succès de la Bataille.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Vaca de Castro envoye des gens de divers côtez pour épier le Païs.

APrès la mort de Dom Diégue, & la dissipation entiére de son Parti, la Paix se trouvant par là rétablie dans tout le Païs; il sembla à Vaca de Castro qu'il ne pouvoit honnêtement congédier ses troupes, n'ayant pas dequoi les récompenser comme il auroit souhaité : il prit donc le Parti de les envoyer faire des Conquêtes, & des découvertes dans le Païs. Ainsi il fit retourner le Capitaine Vergara avec ses gens à la Conquête des Bracamoros, d'où il l'avoit tiré. Il envoya les Capitaines Diégue de Royas, & Philippe Gutierrez avec plus de trois cens hommes vers l'Orient pour découvrir le Païs, où ils firent depuis des établissemens du côté de la Riviére de la Plata. Il envoya aussi un nommé Monroy au Chili pour mener quelque secours au Capitaine Pedro Valdivia. Il donna Ordre au Capitaine Jean Perez de Guevara d'aller à la Conquête du Païs de Mullobamba qu'il avoit découvert. Ce Païs est fort montueux, & il y a deux grandes Riviéres qui prennent leur Source dans la pente de ses Mon-

tagnes, & qui coulent de là vers la Mer du Nord. L'une de ces Riviéres eſt le Marannon dont nous avons déja parlé, & l'autre, la Riviére de la Plata. Les habitans de ce Païs ſont les Caribes qui ſont Antropophages. Le Païs eſt fort chaud, ſi bien qu'ils vont nuds ou peu s'en faut, n'ayant que quelques haillons autour du corps. Jean Perez eut en ces lieux connoiſſance d'un grand Païs qui eſt par delà les Montagnes vers le Septentrion, où il y a de riches Mines d'or, & où on trouve des Chameaux, & des Poules comme celles de la nouvelle Eſpagne; on y trouve auſſi des Brebis beaucoup plus petites que celles du Pérou. Il faut arroſer tout ce qu'on ſéme en ce Païs-là, parce qu'il y pleut fort rarement. Il y a un Lac dont les bords ſont fort peuplez. Dans toutes les Riviéres il y a certains Poiſſons qui ſont de la forme & de la grandeur des plus grands Chiens, qui tuent & mangent les Indiens qui entrent dans les Riviéres, ou même qui paſſent auprès: Car ces animaux ſortent auſſi de l'eau, & marchent ſur la terre. Ce Païs eſt borné du côté du Septentrion par le Marannon, à l'Orient par le Breſil que les Portugais poſſédent, au Midi par la Riviére de la Plata; on dit auſſi que c'eſt en cet endroit que ſont ces Amazons dont Orellana ouït parler. Vaca de Caſtro après avoir ainſi envoyé ſes Capitaines en divers endroits, demeura plus de dix-huit mois à

Cuſco

CHAPITRE XXIII.

Ordonnances de Sa Majesté pour le Gouvernement des affaires des Indes. Blasco Nugnez Vela va au Pérou, en qualité de Vice-Roi pour les faire executer.

DAns ce tems-là, & même un peu auparavant, quelques Religieux meus ce leur sembloit par un bon zéle, allérent informer Sa Majesté & les Seigneurs de son Conseil, des grandes charges que les Espagnols en général imposoient sur les Indiens, & des cruautez qu'ils exerçoient contre eux, les maltraitant dans leurs personnes, même jusqu'à les tuer; leur enlevant tous leurs biens, par les impositions excessives dont ils les chargeoient, & les contraignant de travailler aux Mines & à la Pêche des Perles où ils périssoient tous, de maniére que le nombre en diminuoit si fort & il étoit déja si petit, qu'en peu de tems il n'en demeureroit aucun de reste, ni dans la nouvelle Espagne, ni dans le Pérou, ni dans les autres lieux où il y en avoit encore; mais qu'ils périroient tous comme cela étoit arrivé dans les Isles de Saint Domingue, de Cuba, de St. Jean de Porto-rico, de la Jamaïque, & dans quelques autres, où il n'y avoit

avoit plus, pour ainſi dire, ni trace ni mémoire des Indiens, autrefois habitans naturels de ces lieux. Pour perſuader mieux cela à Sa Majeſté, ils y ajoûtoient le recit de quelques cruautez particuliéres que les Eſpagnols avoient exercées contre les Indiens, & ils y en joignoient d'autres dont les faits n'étoient point avérez, & qu'on n'a jamais été aſſuré qui fuſſent véritables. Qu'une des principales cauſes de ce mal, & de la deſtruction de ces pauvres Peuples venoit des grands fardeaux qu'on faiſoit porter à ces Indiens, ſans garder en cela ni l'équité ni la modération qui euſſent été néceſſaires. Qu'au reſte, ceux qui avoient pouſſé les choſes dans un plus grand excès étoient les Gouverneurs, & leurs Lieutenans, les Officiers de Sa Majeſté, les Evêques, les Religieux, & les autres perſonnes favoriſées, & privilégiées, qui ſe fiant ſur leur autorité & leurs priviléges, s'aſſuroient qu'il n'y auroit aucunes peines contre eux pour cela, ce qui leur faiſoit commettre tous ces excès avec d'autant plus de liberté, & de hardieſſe. Celui qui preſſa, & qui inſiſta le plus ſur ces remontrances, fût un Religieux de l'Ordre de St. Dominique nommé Frere Barthelemi de las Caſas que Sa Majeſté pourvût de l'Evêché de Chiapa. L'Empereur ayant donc ouï toutes ces choſes, & deſirant d'y aporter quelque reméde à quoi il ſe croyoit obligé en conſcience, ainſi qu'on le lui avoit fait entendre, ſur les informations

qu'on lui préſenta là-deſſus il fit aſſembler non ſeulement tous ceux qui étoient de ſon Conſeil des Indes, mais auſſi pluſieurs autres perſonnes éclairées, gens de Lettres & de probité. Dans cette Aſſemblée on examina ſoigneuſement les choſes, & après pluſieurs conſidérations faites ſur la matiére, on dreſſa quelques Réglemens par leſquels on eſpéroit de rémedier aux maux, & aux inconvéniens qui avoient été repreſentez par Frere Barthelemi. Ce Réglement portoit qu'on ne pourroit forcer aucun Indien de travailler aux Mines ni à la Pêche des Perles; qu'on ne leur impoſeroit point de charges exceſſives, & que même on ne les obligeroit à porter les fardeaux que dans les lieux où on ſeroit deſtitué des moyens de faire autrement; qu'on les payeroit de leur travail, & qu'on fixeroit les Tributs qu'ils ſeroient obligez de payer aux Eſpagnols; que tous les Indiens qui demeureroient libres par la mort des Maîtres à qui ils apartenoient, ſeroient après cela au Roi. L'Ordonnance portoit encore qu'on remettroit en liberté tous les Indiens qui étoient dans la poſſeſſion & le partage de tous les Evêques des Indes, des Monaſtéres, & des Hôpitaux; comme auſſi de ceux qui ſeroient Gouverneurs, ou leurs Lieutenans, ou Officiers de Sa Majeſté, ſans qu'ils les puſſent retenir, quand même ils proteſteroient là-deſſus, d'aimer mieux quitter leurs Charges. On ordonnoit que cela auroit

lieu

lieu particuliérement, & ſeroit exactement obſervé au Pérou, par tous ceux qui avoient eu quelque part dans les mouvemens, & les troubles qui y étoient arrivez entre Dom François Pizarre, & Dom Diégue d'Almagro, & que tous ces Indiens qui d'une maniére ou de l'autre ſeroient remis en liberté, comme auſſi tous les Tributs qu'ils payoient, apartiendroient à l'avenir à Sa Majeſté. Il eſt évident que cette derniére clauſe faiſoit qu'il n'y avoit perſonne dans tout le Pérou qui pût retenir ſes Indiens. En effet il eſt aiſé de voir par toute cette Hiſtoire, qu'il n'y avoit aucun Eſpagnol ni grand, ni petit, qui n'eût eu quelque attachement pour l'un des deux Partis, même avec autant de paſſion que s'il y fût allé de leurs biens, & de leur vie. Cela s'étoit même étendu juſqu'aux Indiens du Païs, à qui il arriva ſouvent d'avoir des démêlez, des diſputes, & des quérelles les uns contre les autres juſqu'à en venir aux mains pour ces deux Partis ; les uns tenant pour ceux du Chili, comme ils apelloient les Partiſans de Dom Diégue, & les autres pour ceux de Pachacama, apellant ainſi ceux qui ſuivoient le parti du Marquis. Entre pluſieurs autres choſes, outre celles qui étoient portées par le Réglement dont on vient de parler, & qu'on avoit jugé convenables pour le gouvernement de ces Provinces éloignées, il y en avoit une qui regardoit le Pérou en particulier. On conſidéroit que ce Païs étoit

le plus riche, & le plus considérable de ceux qui apartenoient à Sa Majesté dans l'Amérique, & qu'il dépendoit de l'Audience Royale résidante dans la Ville de Panama, où il n'y avoit que deux Auditeurs, ce qui faisoit que les affaires souffroient de grands retardemens, & ne se pouvoient presque expédier à propos; le Pérou étant comme il étoit fort éloigné de Panama, & sur tout encore, parce que comme on l'a déja remarqué ci devant, la plus grande partie de l'année on ne pouvoit y aborder. On disoit donc là-dessus que c'étoit sans doute la raison qui avoit empêché qu'on ne pût aporter les remédes convenables aux maux & aux inconvéniens dont on vient de parler, & qu'à l'avenir on ne pourroit non plus remédier à ceux qui surviendroient: C'est pourquoi on jugeoit à propos de casser l'Audience de Panama, & d'en établir une nouvelle sur les frontiéres de Guatimala & de Nicaragua, dont le Licentié Maldonat qui étoit Auditeur du Mexique fût le Président, & du Ressort de laquelle seroit la Province de Terre-ferme. Qu'à l'égard du Pérou on y établiroit une nouvelle Audience composée de quatre Auditeurs, & d'un Président qui porteroit le titre de Vice-Roi, & de Capitaine Général, parce qu'on jugeoit cela absolument nécessaire à cause de l'importance des affaires de ce Païs. Ces Réglemens furent faits & publiez dans la Ville de Madrid l'an mil cinq cens quarante-

te-deux, & incontinent on en envoya des Copies en divers endroits des Indes; ils chagrinérent beaucoup tous ceux qui y avoient fait des Conquêtes, & particuliérement au Pérou où le préjudice qu'on en recevoit étoit plus général, puis qu'il n'y avoit aucun de ceux qui y étoient établis qui ne perdit par là à peu près tout ce qu'il poſſédoit, & qui ne ſe trouvât par conſéquent dans la néceſſité de chercher de nouveaux moyens pour ſubſiſter, & pour vivre. On diſoit là deſſus que ſans doute Sa Majeſté avoit été mal informée touchant ce qui s'étoit paſſé, puis que ceux qui avoient ſuivi ſoit le Parti d'Almagro, ſoit celui de Pizarre, ne l'avoient fait que comme bons & fidéles Sujets de Sa Majeſté, qui ſe propoſoient de lui obéïr en obéïſſant à ceux qu'ils regardoient comme Gouverneurs, agiſſant en ſon Nom & par ſon Autorité. Que de plus ils s'étoient trouvez dans une néceſſité abſoluë de leur obéïr de gré ou de force; & qu'ainſi ils n'étoient coupables d'aucun crime, ou qu'au moins s'il y avoit quelque faute, elle ne méritoit aſſurément pas qu'on les dépoüillât ainſi de leurs biens. Ils ajoûtoient encore que dans le tems qu'ils découvrirent à leurs propres fraix le Pérou, on étoit expreſſément convenu avec eux, qu'on leur donneroit les Indiens pour toute leur vie, & que même après leur mort ils ſeroient à leur fils aîné, ou à leurs femmes, au cas qu'ils mouruſſent ſan. Laiſſer d'en-

fans. Qu'en confirmation & en conſéquence de cela même, peu de tems après Sa Majeſté avoit envoyé Ordre à tous ceux qui avoient eu part à cette Conquête, de ſe marier dans un certain tems marqué, ſous peine de perdre leurs Indiens, à quoi la plûpart avoient obéï, & qu'ainſi il n'étoit pas juſte qu'à préſent qu'ils étoient vieux & caſſez, & qu'ils avoient leurs femmes & leurs familles, on les dépoüillât de leurs biens & des moyens de ſubſiſter; dans le tems qu'ils croyoient goûter quelque repos, & joüir du fruit de leurs travaux; d'autant plus qu'ils étoient avancez en âge, & n'avoient plus aſſez de ſanté ni aſſez de force pour aller chercher de nouveaux Païs & entreprendre de faire de nouvelles découvertes. Il y en eut donc pluſieurs qui ſe rendirent de divers endroits à Cuſco pour repréſenter toutes ces choſes au Licencié Vaca de Caſtro qui y étoit. Il leur dit là-deſſus qu'il étoit fortement perſuadé que Sa Majeſté étant bien informée de la vérité des choſes, elle y aporteroit ſans doute quelque reméde; qu'ainſi il jugeoit à propos que les Procureurs ou Sindics de toutes les Villes s'aſſemblaſſent, & nommaſſent quelques uns d'entr'eux par aller par devers Sa Majeſté, & ſon Conſeil Royal, afin de leur repréſenter le vrai état des choſes, & les ſuplier très-humblement d'y vouloir aporter le reméde convenable par la révocation ou le changement de ces Ordonnances qui les réduiſoient

soient à de si fâcheuses extrêmitez. Que pour faciliter de sa part leur assemblée, & faire que tous s'y pussent plus aisément trouver, il se rendroit à la Ville de Los Reyes comme étant plus dans le centre, & vers le milieu des autres Villes tant de la Plaine que de la Montagne, & qu'ainsi il partageroit de bon cœur la peine, & leur épargneroit une partie du chemin, pour traiter ensemble de cette affaire. Il partit donc en effet de Cusco pour se rendre à Los Reyes, menant avec lui des Sindics de toutes les Villes de ce voisinage, & étant accompagné de plusieurs Gentilshommes & autres Personnes considérables.

CHAPITRE XXIV.

De la Commission & du Voyage de Blasco Nugnez Vela Vice-Roi du Pérou, & des Auditeurs, & autres Officiers qui l'accompagnérent.

L'An mil cinq cens quarante-trois, à peu près dans le même tems que ce dont on vient de parler dans le Chapitre précédent se passoit au Pérou; Sa Majesté en conséquence, & pour l'éxécution du Réglement qu'on a raporté, nomma pour Vice-

Roi, & Préſident de ce Païs-là Blaſo Nugnez Vela, de la Ville d'Avila, qui étoit alors Commiſſaire Général des Doüanes de Caſtille, parce qu'il l'avoit connu pour un homme de capacité & d'expérience, tant dans cette Charge qu'en d'autres Emplois qu'il avoit exercez auparavant dans les Villes de Malaga, & de Cuenca : Et de plus pour un homme droit, qui rendoit éxactement juſtice ſans aucun égard pour perſonne, éxécutant les Ordres du Roi ponctuellement, & ſans aucun détour. Sa Majeſté nomma auſſi pour Auditeur le Licentié Cepeda de la Ville de Tordeſillas qui étoit alors Auditeur dans les Iſles Canaries, le Docteur Liſon de Texada de la Ville de Loyronne qui étoit Préteur des Nobles de l'Audience Royale de Vailladolid, le Licentié Alvarez Avocat en la même Audience, & le Licentié Pedro Ortiz de Zarate de la Ville d'Ordugna qui étoit grand Prevôt de Segovie; & pour Maître des Comptes tant du Païs du Pérou que de la Province de Terre-ferme, Auguſtin de Zarate Secrétaire de ſon Conſeil Royal: Car depuis la découverte de ces Provinces, on n'avoit point fait rendre compte aux Treſoriers ni aux autres Adminiſtrateurs des Revenus Royaux. Tous ceux qu'on vient de nommer s'embarquérent, & mirent à la voile au Port de St. Lucar de Barrameda le premier jour du mois de Novembre de l'an mil cinq cens quarante trois: Ils arrivérent heu-

heureuſement au Port de la Ville nommée (a) *Nombre de Dios*, où ils firent quelque ſéjour, pour faire les préparatifs qui leur étoient néceſſaires pour leur navigation de quelques jours par la Mer du Sud. Le Vice-Roi ſe preſſoit fort, il s'embarqua dans un Vaiſſeau qu'il avoit fait équiper, & mit à la voile à la mi-Février de l'an mil cinq cens quarante-quatre, ſans vouloir attendre aucun des Auditeurs, bien qu'on l'en priât. Ils ne pûrent s'empêcher d'en avoir quelque reſſentiment; outre qu'il s'étoit déja paſſé entr'eux quelques petites choſes qui, quoi qu'elles ne fuſſent pas de grande importance, n'avoit pas laiſſé de faire quelque impreſſion dans leurs eſprits, & de faire à peu près connoître les ſentimens qu'ils avoient les uns pour les autres. Avant que le Vice-Roi partit de ce lieu, il commença à mettre en éxécution un des Réglemens qu'il portoit, par lequel il étoit ordonné que les Indiens auroient la liberté de retourner dans le Païs de leur naiſſance, s'ils en étoient hors par quelque occaſion que ce pût être: Ainſi il commença à raſſembler tous les Indiens qui ſe trouvoient dans cette Province, & qui étoient originaires du Pérou. Le grand Commerce entre ces deux Gouvernemens faiſoit que le nombre de ces Indiens étoit fort conſidérable; il les fit tous embarquer dans ſon Navire aux dépens de leurs Maîtres. Il ſe rendit heureuſement,

(a) *Nom de Dieu Ville de l'Amérique.*

& en peu de tems au Pérou, & débarqua au Port de Tumbez, faisant de là son Voyage par terre, & commençant à faire éxécuter ses Ordres qu'il portoit dans tous les lieux qui se trouvoient sur son passage. A l'égard des uns il régloit & fixoit les charges, & les impositions qu'ils pouvoient mettre sur les Indiens, & les Tributs qu'ils en pouvoient tirer; aux autres il leur ôtoit entiérement tous les Indiens qu'ils avoient pour les mettre au rang de ceux qui apartenoient à Sa Majesté. Cela fut cause que quelques particuliers qui s'y trouvoient fort intéressez, & en général tous les habitans des Villes de St. Michel, & de Truxillo comparurent devant lui le supliant très-humblement, & avec de grandes instances, qu'au moins il voulut bien surseoir l'éxécution de ces Réglemens si rigoureux, jusques à la venuë des Auditeurs, & qu'alors ils se rendroient à Lima pour demander justice sur leur très-humble suplication. Ils alléguoient encore pour apuyer leur demande, qu'il y avoit un article des Réglemens qui portoit qu'ils seroient mis en éxécution par le Vice-Roi, & les Auditeurs conjointement, & qu'ainsi il n'étoit pas en droit d'en presser comme il faisoit l'éxécution, se trouvant seul. Toutes leurs raisons, & toutes leurs remontrances furent inutiles, il ne voulut point s'y rendre, disant que les Ordres qu'il portoit, étoient des Loix générales, faites pour le bien du Gouvernement, qui

qui ne pouvoient souffrir de retardement par leurs requêtes ni leurs suplications. Il continua donc toûjours à faire éxécuter les Réglemens jusques à ce qu'il fût arrivé à la Province de Guavra qui est à dix-huit lieuës de la Ville de Los Reyes.

CHAPITRE XXV.

Ce qui se passa dans la Ville de Los Reyes à la réception du Vice-Roi.

AUssi-tôt que le Vice-Roi fut arrivé au Port de Tumbez, il envoya devant lui à grand'hâte pour notifier ses Pouvoirs, & son Autorité au Licentié Vaca de Castro, afin qu'il se désistât du Gouvernement. On aprit donc tant par le Messager qui aporta ces Ordres, que par d'autres personnes qui vinrent après lui, la rigueur avec laquelle le Vice-Roi faisoit éxécuter les Ordonnances dont il étoit chargé, sans écouter là-dessus ni suplication ni requête. Pour irriter encore plus tout le monde contre le procédé du Vice-Roi, on ajoûtoit le recit de quelques rigueurs qu'on disoit qu'il avoit éxercées, qui ne lui étoient jamais venuës dans l'esprit. Ces nouvelles causérent tant d'émotion, & de murmures dans l'esprit de ceux qui accompagnoient Vaca de Castro, que quelques-uns d'eux lui conseilloient de

ne

ne point recevoir le Vice-Roi, mais plûtôt de proteſter contre les Ordonnances, & contre ſa Commiſſion, & de ne le reconnoître en aucune maniére, puis qu'il s'étoit rendu indigne du Gouvernement en refuſant de rendre juſtice aux fidéles Sujets de Sa Majeſté, & d'écouter favorablement leurs remontrances, faiſant paroître une rigueur exceſſive dans l'éxécution des Ordres qu'il aportoit. Vaca de Caſtro les apaiſoit autant qu'il lui étoit poſſible, leur diſant qu'ils devoient s'aſſurer qu'après l'arrivée des Auditeurs, & lors que l'Audience ſeroit une fois formée, ils ne ſeroient pas plûtôt informez de la vérité, qu'ils écouteroient ſans doute favorablement les ſuplications qu'on leur feroit. Qu'au reſte, à ſon égard il ne pouvoit pas s'empêcher d'obéir aux Ordres de Sa Majeſté. En effet étant près de la Province de Guadachili qui eſt à vingt lieuës de la Ville de Los Reyes, où les Proviſions du Vice-Roi lui furent notifiées, il ſe déſiſta incontinent de la Charge de Gouverneur, ſeulement avant de le faire il donna à quelques perſonnes quelques répartitions d'Indiens qui étoient vacans, dont une partie étoit en ſon nom. Les Principaux de ceux qui venoient avec lui voyant donc qu'ils l'importunoient inutilement, & qu'il ne vouloit point abſolument leur accorder ce qu'ils lui demandoient, ils retournérent à Cuſco, diſant pour colorer leur retour, qu'ils n'oſeroient attendre le Vice-Roi tandis qu'il

qu'il étoit ſeul : mais que quand les Auditeurs ſeroient arrivez, alors ils retourneroient. Nonobſtant toutes ces raiſons, & ces prétextes ſpécieux, il n'étoit pas difficile à connoître qu'ils s'en alloient fort émus & fort chagrins, & n'étoient pas bien intentionnez. Ils le firent clairement connoître peu de jours après : Car étant arrivez à la Ville de Guamanga ils y excitérent un grand tumulte, & ſe rendirent, malgré Vaſco de Guevara, Maîtres de toute l'Artillerie que le Licentié Vaca de Caſtro avoit laiſſée en ce lieu, après la Victoire qu'il remporta ſur Dom Diégue : Ils la firent après cela mener à Cuſco ayant aſſemblé pour cet effet un grand nombre d'Indiens. Vaca de Caſtro continua cependant ſon chemin, & ſe rendit à Los Reyes où il trouva tout en trouble & en confuſion, cette Ville étant fort émuë ſur la queſtion, ſi on devoit reconnoître le Vice-Roi. Les uns diſoient que Sa Majeſté par les Proviſions, n'ordonnoit point qu'il ſeroit reconnu juſques à ce qu'il vint lui même en perſonne. Les autres diſoient que quand même il viendroit, vû les Ordonnances qu'il aportoit, & la rigueur avec laquelle il les faiſoit éxécuter, ſans avoir égard ni à requête ni à ſuplication, il ne faloit point le recevoir ni le reconnoître. Néanmoins Yllan Suarez Commiſſaire de Sa Majeſté, & Juge de Police de cette Ville, fit tant par ſes raiſons & ſes exhortations que la réſolution fut priſe

de

de recevoir le Vice-Roi, & d'admettre ſes Proviſions qu'on fît publier avec beaucoup de ſolemnité. Incontinent après pluſieurs des habitans, & des Magiſtrats de la Ville allérent à Guavra pour l'y recevoir, & lui baiſer les mains, puis de-là ils l'accompagnérent juſqu'à Los Reyes, où il fut reçû avec beaucoup de pompe, & de magnificence marchant ſous un Dais de drap d'or. Les Magiſtrats marchoient en ordre avec les marques de leurs dignitez, vêtus de longues Robes de Satin cramoiſi doublées de Damas blanc; ils le conduiſirent ainſi à l'Egliſe, puis à ſon Hôtel. Comme il aprit les murmures, & les mouvemens de ceux qui s'en étoient allez à Cuſco, il fit dès le lendemain prendre le Licentié Vaca de Caſtro, & le fit mettre en la Priſon publique, le ſoupçonnant d'avoir quelque part à ces mouvemens ſéditieux, & d'en être même le premier Auteur. Les habitans de la Ville, quoi qu'ils ne fuſſent pas tout à fait bien avec Vaca de Caſtro, ſupliérent pourtant très-humblement le Vice-Roi de ne permettre pas qu'une Perſonne de conſidération comme lui, qui étoit du Conſeil de Sa Majeſté, & qui avoit été leur Gouverneur, fût mis en la Priſon publique, puis que quand même il auroit mérité la mort, & qu'on lui devroit faire couper la tête dès le lendemain, on le pouvoit néanmoins mettre dans une Priſon plus honnête, & qui ne ſeroit pas pour cela moins ſûre. Le Vice-Roi

ſe

ſe rendit à ces remontrances, & le fit mettre dans la Maiſon Royale, moyennant la caution des Bourgeois pour une ſomme conſidérable, puis il fit mettre tous ſes biens en ſequeſtre. Les habitans de Lima voyant toutes ces rigueurs, étoient fort chagrins & fort mécontens, ils conféroient quelquefois ſecrettement enſemble, & pluſieurs ſortoient de la Ville les uns après les autres, prenant le chemin de Cuſco où le Vice-Roi n'avoit pas été reconnu.

Fin du Tome Premier.

HONI SOIT QUI MAL Y PENSE